
LLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O. 2.
20. III 3 (1



LE SIÉCLE DE *LOUIS XIV.*

PUBLIE'

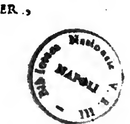
Par M. DE FRANCHEVILLE;
Conseiller aulique de Sa Majesté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles-lettres de Prusse.

TOME PRÉMIER.

Troisiéme édition.

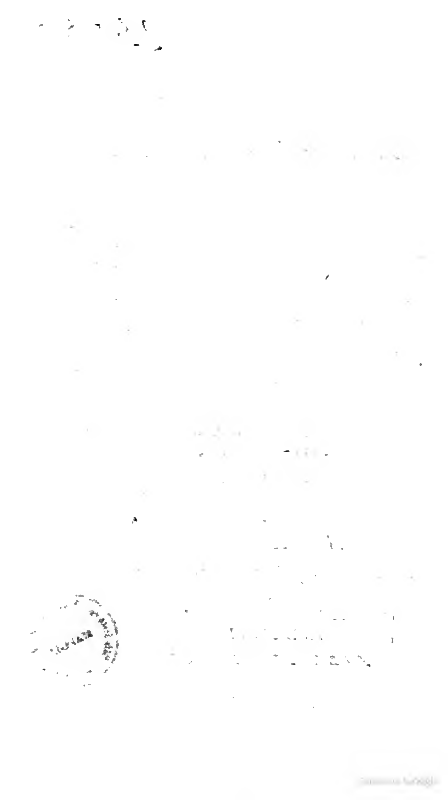






A DRESDE,
Chez Georges Conrad Walther, Libraire du Roi.

M. DCC. LIII.
AVEC PRIVILE'GE.



PRÉFACE

DE L'EDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage m'aïant été remis par l'auteur, je le lus avec une très-grande attention ; j'y remarquai un amour extrême de la vérité, & une impartialité entière ſur toutes les matières qui y ſont traitées. C'eſt ſur tout par ces raiſons que je me ſuis fait un devoir de le faire imprimer, ſous les auſpices d'un Monarque à qui la vérité n'eſt pas moins chere que la gloire, & qui, de l'aveu de l'Europe, eſt auſſi capable d'inſtruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition commode à une plus magnifique & plus grande ; & j'oſe aſſûrer qu'on y trouvera plus de faits intéreſſans,

& plus d'anecdotes curieuſes, que dans les collections immenſes qu'on nous a données juſqu'ici ſur le régne de LOUIS XIV.

Au reſte, quoiqu'il ſoit queſtion à la fin de cet ouvrage des choſes que Louis XV a exécutées par lui-même, & que plus d'un établiſſement de Louis XIV ait été perfectionné par ſon ſucceſſeur; cependant il a paru que le titre du SIE'CLE DE LOUIS XIV devait ſubſiſter, non-ſeulement parce que c'eſt l'hiſtoire d'environ quatre-vingts années, mais parce que la plûpart des grands changemens dont il eſt parlé ont été commencés ſous ce régne.

AVIS DU LIBRAIRE.

NOUS *donnons cette nouvelle édition du* SIE'CLE DE LOUIS XIV, *quoiqu'on en ait déjà fait huit en moins de dix mois, ou plutôt parce qu'on les a faites. Les additions intéressantes & en grand nombre nous y ont déterminés : l'auteur aïant envoïé de tous côtés des additions à tant de personnes, nous les avons recueillies avec la plus grande exactitude. On y verra de nouvelles particularités sur l'homme au masque de fer ; sur la Cour de Louis XIV ; sur la paix de Risvvick ; sur la manière dont Louis XIV reconnut le fils de Jacques II Roi d'Angleterre ; sur le testament de Charles II Roi d'Espagne ; & enfin jusqu'à des mémoires très-*

curieux, écrits de la propre main du feu Roi.

La liste des Ecrivains est augmentée d'un grand tiers, & on y trouve les plus curieuses anecdotes; de sorte qu'il ne faut compter pour édition véritable que celle-ci, à laquelle nous avons donné tous les soins dont nous sommes capables, pour la beauté des caractères, & pour l'exactitude.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME PRE'MIER.

Fin de la Table des chapitres.

LE



LE SIÉCLE DE *LOUIS XIV.*

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

CE n'eſt pas ſeulement la vie de LOUIS XIV. qu'on prétend écrire; on ſe propoſe un plus grand objet: on veut eſſaïer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme, mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fût jamais.

Tous les tems ont produit des héros & des politiques, tous les peuples ont éprouvé des révolutions, toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire: mais quiconque penſe, &, ce

qui eſt encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſiécles dans l'hiſtoire du monde. Ces quatre âges heureux ſont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui ſervant d'époque à la grandeur de l'eſprit humain, ſont l'exemple de la poſtérité.

Le prémier de ces ſiécles à qui la véritable gloire eſt attachée, eſt celui de Philippe & d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démoſthène, des Ariſtote, des Platon, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce: le reſte de la terre étoit barbare.

Le ſecond âge eſt celui de Céſar & d'Auguſte, déſigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troiſiéme eſt celui qui ſuivit la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Alors on vit en Italie une famille de ſimples citoïens faire ce que devaient entreprendre les Rois de l'Europe; les Médicis appellerent à Florence les arts, que les Turcs chaſſaient de la Grèce: c'était le tems de la gloire de l'Italie. Toutes les ſciences reprenaient une vie nouvelle; les Italiens les honorerent du nom de *vertu*, comme les prémiers Grecs

les avaient caractérisées du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Ange, les Raphaël, les Titien, les Tasse, les Arioste fleurirent. La Gravure fut inventée ; la belle Architecture reparut plus admirable encore que dans Rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'Europe en tout genre, fut chassée de l'Italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts, toûjours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrein favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérerent trop vîte.

François I. encouragea des savans, mais qui ne furent que savans : il eut des Architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Ange, ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de Peinture ; les Peintres italiens qu'il appella ne firent point d'éléves français. Quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poësie : Rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du tems d'Henri II.

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la Musique,

qui n'était encore qu'informe, & la Philoſophie expérimentale, qui étoit inconnuë par tout également.

Enfin, le quatriéme ſiécle eſt celui qu'on nomme le ſiécle de Louis XIV; & c'eſt peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois enſemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été pouſſés plus loin que ſous les Médicis, ſous les Auguſte & les Alexandre; mais la raiſon humaine en général s'eſt perfectionnée. La ſaine Philoſophie n'a été connuë que dans ce tems; & il eſt vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu, juſqu'à celles qui ont ſuivi la mort de Louis XIV. il s'eſt fait dans nos arts, dans nos eſprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit ſervir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuſe influence ne s'eſt pas même arrêtée en France; elle s'eſt étenduë en Angleterre, elle a excité l'émulation dont avait alors beſoin cette nation ſpirituelle & profonde; elle a porté le goût en Allemagne, les ſciences en Moſcovie; elle a même ranimé l'Italie qui languiſſait, & l'Europe a dû

ſa politeſſe à la Cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les Italiens appellaient tous les ultramontains du nom de Barbares : il faut avouer que les Français méritaient en quelque ſorte cette injure. Nos peres joignaient la galanterie romaneſque des Maures à la groſſièreté gothique ; ils n'avaient preſque aucun des arts aimables ; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés : car lorſqu'on a perfectionné ce qui eſt néceſſaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable ; & il n'eſt pas étonnant que la Peinture, la Sculpture, la Poëſie, l'Eloquence, la Philoſophie, fuſſent preſque inconnuës à une nation, qui aïant des ports ſur l'Océan & ſur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flotte, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures groſſières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamans, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII. à ſon avénement à la couronne n'avait pas un vaiſſeau ; Paris ne contenait pas quatre cens mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifices ; les autres villes du roïaume reſſemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la No-

blesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables ; les villes étaient sans police, l'Etat sans argent, & le gouvernement presque toûjours sans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait langui plus ou moins dans cette foiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joüi d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un Etat soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction.

En France les peuples furent esclaves jusques vers le tems de Philippe-Auguste ; les Seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI ; & les Rois, toûjours occupés à soûtenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI. fit beaucoup pour la puissance roïale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation.

François I. fit naître le commerce, la navigation, les lettres, & tous les arts,

mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périrent avec lui.

Henri le grand voulait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur.

Le Cardinal de Richelieu, occupé d'abbaisser la maison d'Autriche, le Calvinisme & les grands, ne jouït point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années notre génie a été presque toûjours rétreci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aïant ni loix, ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier; les Nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté; les Ecclésiastiques vivant dans le desordre & dans l'ignorance; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Les Français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations: l'Imprimerie, la poudre, les glaces, les télesco-

pes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai siftême de l'univers, ne leur appartiennent point : ils faisaient des tournois, pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. Charles-quint prodiguoit déjà en Europe les thresors du Méxique, avant que quelques sujets de François I. eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seiziéme siécle, on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV ; & l'on souhaite que la postérité de ce Monarque, & celle de ses peuples, également animée d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siécle ; on est obligé de laisser aux annalistes le soin de ramasser avec éxactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vûë de l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, prises & reprises par les armes, données

& renduës par des traités : mille circonstances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événemens, qui ont fixé la destinée des Empires ; tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On essaïera de faire voir ce qu'étaient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naissance de Louis XIV ; ensuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de son régne. Le gouvernement intérieur du roïaume, objet plus important pour les peuples, sera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de sa Cour & de son régne, tiendront une grande place. D'autres articles seront pour les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siécle. Enfin on parlera de l'Eglise, qui depuis si longtems est liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiéte & tantôt le fortifie ; & qui instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique & aux passions humaines.

DES ETATS
DE L'EUROPE
AVANT LOUIS XIV.

IL y avoit déjà long-tems qu'on pouvait regarder l'Europe chrétienne (à la Moſcovie près) comme une grande république partagée en pluſieurs Etats, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci ariſtocratiques, ceux-là populaires : mais tous correſpondans les uns avec les autres ; tous aïant un même fonds de Religion, quoique diviſés en pluſieurs ſectes ; tous aïant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'eſt par ces principes que les nations Européannes ne font point eſclaves leurs priſonniers ; qu'elles reſpectent les Ambaſſadeurs de leurs ennemis ; qu'elles conviennent enſemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois, & des autres moindres Potentats ; & qu'elles s'accordent ſur tout dans la ſage politique de tenir entr'elles, autant

qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploïant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des Ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'Europe, & garantir les plus foibles des invasions que le plus fort est toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchoit trop du côté de la maison d'Autriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des thresors de l'Amérique; les Païs-bas, le Milanais, le roïaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine: & si tant d'Etats avaient été réünis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'Europe lui auroit enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'Allemagne est le plus puissant voisin qu'ait la France: il est à peu près de la même étenduë; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes & patiens dans le travail. La na-

tion allemande eſt gouvernée, peut s'en faut, comme l'était la France ſous les prémiers Rois Capétiens, qui étaient des chefs ſouvent mal obéïs de pluſieurs grands vaſſaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de Souverains ſéculiers, près de quarante Princes eccléſiaſtiques, ſoit Abbés, ſoit Evêques, neuf Electeurs, parmi leſquels on peut compter quatre Rois, enfin l'Empereur, chef de tous ces Potentats, compoſent ce grand corps germanique, que le flegme allemand fait ſubſiſter avec preſque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement français.

Chaque membre de l'Empire a ſes droits, ſes priviléges, ſes obligations; & la connaiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation germanique eſt ſi renommée.

L'Empereur lui-même ne ſerait guéres à la vérité plus puiſſant, ni plus riche qu'un Doge de Veniſe. L'Allemagne partagée en villes libres & en principautés, ne laiſſe au chef de tant d'Etats, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, ſans domaines, ſans ar-

gent, & par conſéquent ſans pouvoir. Il ne poſſéde pas à titre d'Empereur un ſeul village ; la ville de Bamberg lui eſt aſſignée ſeulement pour ſa réſidence, quand il n'en a pas d'autre. Cependant cette dignité, auſſi vaine que ſuprême, était devenuë ſi puiſſante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint ſouvent qu'ils ne convertiſſent en monarchie abſoluë cette république de Princes.

Deux partis diviſoient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe chrétienne, & ſur tout l'Allemagne. Le prémier eſt celui des Catholiques plus ou moins ſoumis au Pape ; le ſecond eſt celui des ennemis de la domination ſpirituelle & temporelle du Pape & des Prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de Proteſtans, quoiqu'ils ſoient diviſés en Luthériens, Calviniſtes & autres, qui ſe haïſſent entr'eux preſque autant qu'ils haïſſent Rome.

En Allemagne, la Saxe, le Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la maiſon de Brunſwic, le Wirtemberg, ſuivent la Religion luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embraſſé cette ſecte, qui a ſemblé plus convenable que la Re-

ligion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes, répandus parmi les Luthériens qui sont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre; les Catholiques composent le reste de l'Empire, & aïant à leur tête la maison d'Autriche, ils étaient sans doute les plus puissans.

Non-seulement l'Allemagne, mais tous les Etats chrétiens, saignaient encore des plaies qu'ils avaient reçuës de tant de guerres de Religion; fureur particulière aux Chrétiens, ignorée des Idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'aïent causé une guerre civile, & les nations étrangères (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619. l'empereur Mathias étant mort sans enfans, le parti protestant se remua pour ôter l'Empire à la maison d'Autriche & à la Communion romaine; mais Ferdinand Archiduc de Grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu Empereur. Il étoit déjà Roi de Bohême & de Hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roïaumes.

Ce Ferdinand II. continua d'abbatre le parti proteſtant : il ſe vit quelque tems le plus puiſſant & le plus heureux Monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le ſuccès de ſes deux grands généraux Valſtein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de Princes de la maiſon d'Autriche, conquérans ſans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils ſavaient choiſir. Cette puiſſance menaçait déjà du joug, & les Proteſtans & les Catholiques : l'alarme fut même portée juſqu'à Rome, ſur laquelle ce titre d'Empereur & de Roi des Romains donne des droits chimériques, que la moindre occaſion peut rendre trop réels. Rome, qui de ſon côté prétendait autrefois un droit plus chimérique ſur l'Empire, s'unit alors avec la France contre la maiſon d'Autriche. L'argent des Français, les intrigues de Rome & les cris de tous les Proteſtans, appellerent enfin du fond de la Suéde Guſtave-Adolphe, le ſeul Roi de ce tems-là qui pût prétendre au nom de héros, & le ſeul qui pût renverſer la puiſſance autrichienne.

L'arrivée de Guſtave en Allemagne changea la face de l'Europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de Leipſic, ſi célébre par les nouvelles

manœuvres de guerre que ce Roi mit en usage, & qui passent encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'Empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la Bohême, la Hongrie & l'Empire : son bonheur le sauva. Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen, au milieu de sa victoire ; & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui seul pouvait détruire.

La politique de la maison d'Autriche, qui avait succombé sous les armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste ; elle détacha les Princes les plus puissans de l'Empire, de l'alliance des Suédois. Ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs alliés, & privées de leur Roi, furent battuës à Norlingue ; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toûjours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laissa tous ses Etats à son fils Ferdinand III, qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet : il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenuë depuis ; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares

chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés français, qui allerent y établir leurs manufactures. Ce païs fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent : la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemans, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie française commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réünir en peu de tems sous les mêmes étendards tant de peuples différens, les mettait à peu près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soûtenir longtems la guerre chez leurs voisins : aussi c'est presque toûjours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre l'Empire. La différence du gouvernement & du génie rend les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemans pour la défense.

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne gouvernée par la branche aînée de la maison d'Autriche, avait imprimé, après la mort de Charles-quint,

plus de terreur que la nation germanique. Les Rois d'Eſpagne étaient incomparablement plus abſolus & plus riches. Les mines du Mexique & du Potoſi ſemblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Ce projet de la monarchie univerſelle de notre continent chrétien, commencé par Charles-quint, fut d'abord ſoûtenu par Philippe II. Il voulut du fond de l'Eſcurial aſſervir la chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le Portugal; il déſola la France; il menaça l'Angleterre: mais plus propre peut-être à marchander de loin des eſclaves, qu'à combattre de près ſes ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invaſion du Portugal. Il ſacrifia de ſon aveu quinze cens millions, qui font aujourd'hui plus de trois mille millions de notre monnoie, pour aſſervir la France, & pour regagner la Hollande: mais ſes threſors ne ſervirent qu'à enrichir ces païs qu'il voulut domter.

Philippe III ſon fils, moins guerrier encore, & moins ſage, eut peu de vertus de Roi. La ſuperſtition, ce vice des ames faibles, ternit ſon régne & affaiblit la monarchie eſpagnole. Son roïaume commençait à s'épuiſer d'habitans, par les nombreuſes colonies que l'avarice

tranſplantait dans le nouveau monde; & ce fut dans ces circonſtances que ce Roi chaſſa de ſes Etats près de huit cens mille Maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il eſt vrai que le nombre des ſujets ſoit le threſor des Monarques. L'Eſpagne fut preſque déſerte depuis ce tems : la fierté oiſive des habitans laiſſa paſſer en d'autres mains les richeſſes du nouveau monde, l'or du Pérou devint le partage de tous les Marchands de l'Europe : en vain une loi ſévère, & preſque toûjours éxécutée, ferme les ports de l'Amérique eſpagnole aux autres nations, les Négocians de France, d'Angleterre, d'Italie, chargent de leurs marchandiſes les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'eſt pour eux que le Pérou & le Mexique ont été conquis.

La grandeur eſpagnole ne fut donc plus ſous Philippe III, qu'un vaſte corps ſans ſubſtance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faibleſſe de ſon pere, perdit le Portugal par ſa négligence, le Rouſſillon par la faibleſſe de ſes armes, & la Catalogne par l'abus du deſpotiſme. C'eſt ce même Roi à qui le comte-duc d'Olivarès, ſon favori & ſon Miniſtre, fit prendre le nom de

grand à son avénement à la couronne, peut-être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout Roi qu'il était, personne n'osa le lui donner. De tels Rois ne pouvaient être long-tems heureux dans leurs guerres contre la France. Si nos divisions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdoient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal servir. Les Castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie ; les Aragonnois disputaient sans cesse leur liberté contre le conseil roïal ; & les Catalans, qui regardaient leurs Rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces. Ainsi ce beau roïaume était alors peu puissant au-dehors, & misérable au-dedans : nulle industrie ne secondait, dans ces climats heureux, les présens de la nature : ni les soies de Valence, ni les belles laines de l'Andalousie & de la Castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles : les toiles fines étaient un luxe très-peu connu : les manufactures flamandes, reste des monumens de la maison de Bourgogne, fournissaient à Madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence : les étoffes

d'or & d'argent étaient défenduës dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente, qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'Espagne étoit si pauvre, que le ministère de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de faire de la monnoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent : il fallut que le maître du Méxique & du Pérou fît de la fausse monnoie pour païer les charges de l'Etat. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles, parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aïant presque point de meubles, n'auraient jamais pu être contraints à païer. Tel était l'état de l'Espagne ; & cependant réünie avec l'Empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal redevenait alors un roïaume. Jean, Duc de Bragance, Prince qui passait pour faible, avait arraché cette province à un Roi plus faible que lui : les Portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'Espagne négligeait par fierté : ils venaient de se liguer avec la

France & la Hollande en 1641 contre l'Eſpagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'euſſent fait les plus ſignalées victoires. Le miniſtère français, qui n'avoit contribué en rien à cet événement, en retira ſans peine le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir contre ſon ennemi, celui de le voir attaqué par une puiſſance irréconciliable.

Le Portugal ſecouant le joug de l'Eſpagne, étendant ſon commerce & augmentant ſa puiſſance, rappelle ici l'idée de la Hollande, qui jouïſſait des mêmes avantages d'une manière bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit Etat de ſept provinces unies, païs ſtérile, mal-ſain, & preſque ſubmergé par la mer, était depuis environ un demi-ſiécle, un exemple preſque unique ſur la terre de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices eſpagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe, réſiſterent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran Philippe II;

éluderent les deſſeins de pluſieurs Princes, qui voulaient les ſecourir pour les aſſervir, & fonderent une puiſſance, que nous avons vû balancer le pouvoir de l'Eſpagne même. Le deſeſpoir qu'inſpire la tyrannie les avait d'abord armés ; la liberté avait élevé leur courage, & les Princes de la maiſon d'Orange en avaient fait d'excellens ſoldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conſerve, autant qu'il eſt poſſible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuſe peut-être ailleurs, mais là néceſſaire, peuplerent la Hollande d'une foule d'étrangers, ſur tout de Wallons, que l'Inquiſition perſécutait dans leur patrie, & qui d'eſclaves devinrent citoïens.

La Religion calviniſte, dominant dans la Hollande, ſervit encore à ſa puiſſance. Ce païs alors ſi pauvre, n'aurait pu ni ſuffire à la magnificence des Prélats, ni nourrir des Ordres religieux ; & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par ſerment à laiſſer périr, autant qu'il eſt en eux, l'eſpéce humaine. On

avait l'exemple de l'Angleterre, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les Ministres des autels jouïssaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les Hollandais établissaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils le soûtenaient par le négoce. Ils allerent attaquer au fond de l'Asie ces mêmes maîtres, qui jouïssaient alors des découvertes des Portugais; ils leur enleverent les isles où croissent ces épiceries précieuses, thresors aussi réels que ceux du Pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La compagnie des Indes orientales, établie en 1602, gagnait déjà près de trois cens pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette societé de Marchands, devenuë une puissance formidable, bâtit dans l'isle de Java, la ville de Batavia, la plus belle de l'Asie, & le centre du commerce, dans laquelle résident à présent plus de dix mille Chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canon,

canon, & mettre au moins trente mille hommes ſous les armes. Un ſimple Marchand, Gouverneur de cette colonie, y paraît avec la pompe des plus grands Rois, ſans que ce faſte aſiatique corrompe la frugale ſimplicité des Hollandais en Europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des ſept provinces.

Anvers, ſi long-tems floriſſante, & qui avait englouti le commerce de Veniſe, ne fut plus qu'un déſert. Amſterdam, malgré les incommodités de ſon port, devint à ſon tour le magaſin du monde. Toute la Hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenſes. Les eaux de la mer furent contenuës par de doubles digues. Des canaux creuſés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandiſes aborderent aux portes des particuliers, & les étrangers ne ſe laſſent point d'admirer ce mêlange ſingulier, formé par les faîtes des maiſons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaiſſeaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le ſpectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet Etat d'une eſpéce ſi nouvelle,

était depuis sa fondation attaché intimément à la France; l'intérêt les réünissait; ils avaient les mêmes ennemis; Henri le grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre, beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe; mais Charles I, qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échapper déjà de sa main. Il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix, & changer la Religion en Ecosse: trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pere, honnête homme, mais Monarque mal conseillé, il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le thrône & la vie sur un échafaud, par une révolution presque inouïe.

Cette guerre civile commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un tems l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins: elle perdit sa considération avec son bonheur: son

commerce fut interrompu ; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'Angleterre s'était long-tems flatée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essaïait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce : son autorité spirituelle, toûjours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté ; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec succès. La maxime de la France est de

le regarder comme une perſonne ſacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiſer les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la Cour de Rome a faits autrefois vers la monarchie univerſelle. Tous les Princes de la Religion catholique envoient au Pape, à leur avénement, des ambaſſades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le Pape donne des bulles de tous les évêchés, & s'exprime dans ſes bulles, comme s'il conférait ces dignités de ſa ſeule puiſſance. Tous les Evêques italiens, eſpagnols, flamans, & même quelques français, ſe nomment Evêques par la permiſſion divine, & par celle du ſaint Siége. Il n'y a point de roïaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à ſa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la prémière année des bénéfices conſiſtoriaux.

Les Religieux, dont les chefs réſident à Rome, ſont encore autant de ſujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coûtume qui fait tout, & qui eſt cauſe que le monde eſt gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toûjours permis aux Princes de re-

médier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choſes utiles & ſacrées. Prêter ſerment à un autre qu'à ſon Souverain, eſt un crime de lézemajeſté dans un laïque; c'eſt dans le cloître un acte de religion. La difficulté de ſavoir à quel point on doit obéïr à ce Souverain étranger, la facilité de ſe laiſſer ſéduire, le plaiſir de ſecouer un joug naturel pour en prendre un qu'on ſe donne à ſoi-même, l'eſprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop ſouvent porté des ordres entiers de Religieux à ſervir Rome contre leur patrie.

L'eſprit éclairé qui régne en France depuis un ſiécle, & qui s'eſt étendu dans preſque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livres écrits ſur cette matière ſont de vrais ſervices rendus aux Rois & aux peuples: & un des grands changemens qui ſe ſoient faits par ce moïen dans nos mœurs ſous Louis XIV, c'eſt la perſuaſion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils ſont ſujets du Roi, avant que d'être ſerviteurs du Pape. La juriſdiction, cette marque eſſentielle de la ſouveraineté, eſt encore demeurée au Pontife romain. La France même, malgré toutes les libertés de l'Egliſe gallicane, ſouffre que

l'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa niéce, se faire relever de ses vœux, c'est à Rome, & non à son Evêque, qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les Etats y achetent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toûjours soûtenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne sut mieux se conduire selon les hommes & selon les tems. Les Papes sont presque toûjours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent : leur conseil est composé de Cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique: il embrasse en ce sens l'univers, & on peut dire ce que disait autrefois un étranger du Sénat romain : *J'ai vû un consistoire de Rois.* La plûpart de nos Ecrivains se sont élevés avec raison con-

re l'ambition de cette Cour ; mais je ı'en vois point qui ait rendu aſſez de uſtice à ſa prudence. Je ne ſais ſi une ıutre nation eût pu conſerver ſi long-ems dans l'Europe tant de prérogatives oûjours combattuës : toute autre Cour es eût peut-être perduës, ou par ſa fier-é, ou par ſa molleſſe, ou par ſa lenteur, ɔu par ſa vivacité ; mais Rome em-ɔloïant preſque toûjours à propos la fer-ɒeté & la ſoupleſſe, a conſervé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On .a vit remper ſous Charles-quint, terri-ɔle à notre roi Henri III, ennemie & amie tour à tour d'Henri IV, adroite avec Louis XIII, oppoſée ouvertement à Louis XIV dans le tems qu'il fut à craindre, & ſouvent ennemie ſecrette des Empereurs, dont elle ſe défiait plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de préten-tions, de la politique & de la patience, voilà ce qui reſte aujourd'hui à Rome de cette ancienne puiſſance, qui ſix ſié-cles auparavant avait voulu ſoumettre l'Empire & l'Europe à la tiare.

Naples eſt un témoignage ſubſiſtant encore de ce droit que les Papes ſurent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des roïaumes. Mais le Roi d'Eſpagne, poſ-

fesseur de cet Etat, ne laissait à la Cour romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reste, l'Etat du Pape était dans une paix heureuse, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du pape Urbain VIII, & le duc de Parme; guerre peu sanglante & passagère, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont les mœurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille qui se donna, fut entre quatre ou cinq cens hommes de chaque parti. La forteresse de Piégaia se rendit à discrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie : cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut, pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome & de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation,

comme l'ancienne Rome finiſſait tout par des victoires.

Les autres provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers. Veniſe craignait les Turcs & l'Empereur : elle défendait à peine ſes Etats de terre-ferme des prétentions de l'Allemagne & de l'invaſion du Grand-Seigneur. Ce n'était plus cette Veniſe autrefois la maîtreſſe du commerce du monde, qui cent cinquante ans auparavant avait excité la jalouſie de tant de Rois. La ſageſſe de ſon gouvernement ſubſiſtait ; mais ſon grand commerce anéanti lui ôtait preſque toute ſa force ; & la ville de Veniſe était, par ſa ſituation, incapable d'être domtée, & par ſa faibleſſe, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouïſſait de la tranquillité & de l'abondance ſous le gouvernement des Médicis : les lettres, les arts, & la politeſſe que les Médicis avaient fait naître, floriſſaient encore. La Toſcane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grèce.

La Savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes françaiſes & eſpagnoles, s'était enfin réünie toute entière en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaibliſſement de la puiſſance autrichienne.

Les Suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux : ils étaient pauvres ; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître ; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'Europe, la Pologne, la Suéde, le Danemarck, la Moscovie, étaient, comme les autres puissances, toûjours en défiance ou en guerre entre elles. On voïait, comme aujourd'hui, dans la Pologne les mœurs & le gouvernement des Goths & des Francs, un Roi électif, des Nobles partageans sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de Nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les païsans même dans les Etats-généraux, mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne, furent victorieux presque par tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la

uéde, ne l'était plus à perſonne. La
ioſcovie n'était encore que barbare.

DES TURCS.

Les Turcs n'étaient pas ce qu'ils vaient été ſous les Sélims, les Mahoiets, & les Solimans; la molleſſe corompait le ſerrail, ſans en bannir la ruauté. Les Sultans étaient en même ems, & les plus deſpotiques des Souerains, & les moins aſſûrés de leur hrône & de leur vie. Oſman & Ibraiim venaient de mourir par le cordeau. Muſtapha avoit été deux fois dépoſé. L'Empire turc ébranlé par ces ſecouſes, était encore attaqué par les Perſans; nais quand les Perſans le laiſſaient reſpirer, & que les révolutions du ſerrail étaient finies, cet Empire redevenait formidable à la chrétienté: car depuis l'embouchure du Boriſthène juſqu'aux Etats de Veniſe, on voïait la Moſcovie, la Hongrie, la Grèce, les Iſles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs, & dès l'an 1640, ils faiſaient conſtamment cette guerre de Candie ſi funeſte aux Chrétiens. Telles étaient la ſituation, les forces, & l'intérêt des principales nations européannes, vers le tems de la mort du roi de France Louis XIII.

SITUATION DE LA FRANCE.

La France alliée à la Suéde, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & aïant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soûtenait contre l'Empire & l'Espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la maison d'Autriche. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siécles entre les Princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontières, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de Louis XIII avaient pris le Roussillon : les Catalans venaient de se donner à la France, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs Rois ; mais ces succès n'avaient pas empêché que les ennemis n'eussent pris Corbie en 1637, & ne fussent venus jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitans ; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abbaisser la puissance autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochères de Pa-

ris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemans, & n'en avaient pas moins essuïé.

MOEURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des Généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des Ministres d'Etat ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte duc d'Olivarès, mais sur tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe. Il n'y a aucun siécle qui n'ait eu les hommes d'Etat & de guerre célébres : la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme ; il faut toûjours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribuë souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV : les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun Général, depuis le siége de Metz par Charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante mille hommes : on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage : on se servait beaucoup de l'épée, devenuë inutile aujourd'hui. Il restait encore, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un Héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coûtume : il envoïa un Héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Espagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le cardinal Infant, le cardinal de Savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis Archevêque de Bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les Papes menacerent quelquefois d'excommunication ces Prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII, fâché contre la France, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes ;

ais réüni avec la France, il le combla
: bénédictions.

Les Ambassadeurs, non moins Mi-
ſtres de paix que les Eccléſiaſtiques,
: faiſaient nulle difficulté de ſervir
ıns les armées des puiſſances alliées,
ıprès deſquelles ils étaient emploïés.
harnacé, Envoïé de France en Hol-
nde, y commandait un régiment en
537 ; & depuis même, l'ambaſſa-
ɜur d'Eſtrade fut Colonel à leur ſer-
ce.

La France n'avait en tout qu'envi-
ın quatre-vingt mille hommes effectifs
ır pied. La marine anéantie depuis
ɜs ſiécles, rétablie un peu par le car-
inal de Richelieu, fut ruinée ſous Ma-
ırin. Louis XIII n'avait qu'environ
ıarante-cinq millions réels de revenu
:dinaire ; mais l'argent était à vingt-
x livres le marc : ces quarante-cinq
ıillions revenaient à environ quatre-
ingt-cinq millions de ce tems, où la
aleur arbitraire du marc d'argent eſt
ɔuſſée juſqu'à quarante-neuf livres
: demie ; valeur numéraire exorbi-
ınte, & que l'intérêt public & la juſ-
ce demandent qui ne ſoit jamais au-
mentée.

Le commerce, généralement répandu
ujourd'hui, était en très-peu de mains ;

la police du roïaume était entièrement négligée, preuve certaine d'une administration peu heureuse. Le cardinal de Richelieu, occupé de sa propre grandeur attachée à celle de l'Etat, avait commencé à rendre la France formidable au dehors, sans avoir encore pu la rendre bien florissante au dedans. Les grands chemins n'étaient ni réparés, ni gardés; les brigands les infestaient. Les ruës de Paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoûtantes, étaient remplies de voleurs : on voit par les registres du Parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal païés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de François II, la France avait été toûjours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une manière paisible & volontaire. Les Seigneurs avaient été élevés dans les conspirations : c'était l'art de la Cour, comme celui de plaire au Souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la Cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du roïaume : on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé,

l n'y avait pas jusqu'aux paroisses de 'aris qui n'en vinssent aux mains ; les rocessions se battaient les unes contre es autres, pour l'honneur de leurs banières. On avait vû souvent les Chaoines de Notre-Dame aux prises avec eux de la Sainte-Chapelle : le Parleient & la chambre des comptes s'étaient battus pour le pas, dans l'église e Notre-Dame, le jour que Louis XIII nit son roïaume sous la protection de la 'ierge Marie.

Presque toutes les communautés du oïaume étaient armées ; presque tous es particuliers respiraient la fureur du uel. Cette barbarie gothique, autorisée utrefois par les Rois même, & deveuë le caractère de la nation, contriuait encore autant que les guerres ciiles & étrangères, à dépeupler le païs. le n'est pas trop dire, que dans le ours de vingt années, dont dix avaient té troublées par la guerre, il était mort lus de Français de la main des Franais même, que de celle des enneiis.

On ne dira rien ici de la manière ont les arts & les sciences étaient culvés : on trouvera cette partie de l'hisoire de nos mœurs à sa place. On reiarquera seulement que la nation fran-

çaiſe était plongée dans l'ignorance, ſans excepter ceux qui croïent n'être point peuple.

On conſultait les Aſtrologues, & on y croïait. Tous les mémoires de ce tems-là, à commencer par l'hiſtoire du préſident de Thou, ſont remplis de prédictions. Le grave & ſévère duc de Sully rapporte ſérieuſement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était ſi accréditée, qu'on eut ſoin de tenir un Aſtrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'Autriche, au moment de la naiſſance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui eſt pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain très-inſtruit; c'eſt que Louis XIII eut dès ſon enfance le ſurnom de juſte, parce qu'il était né ſous le ſigne de la balance.

La même faibleſſe, qui mettait en vogue cette chimère abſurde de l'Aſtrologie judiciaire, faiſait croire aux poſſeſſions & aux ſortiléges : on en faiſait un point de Religion; l'on ne voïait que des Prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, compoſés de Magiſtrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à juger des ſorciers.

n reprochera toûjours à la mémoire du .rdinal de Richelieu la mort de ce meux curé de Loudun, Urbain Gran- .er, condamné au feu comme magi- en par une commission du Conseil. On indigne que le Ministre & les Juges 'ent eu la foiblesse de croire aux diables e Loudun, ou la barbarie d'avoir fait érir un innocent dans les flammes. On souviendra avec étonnement jusqu'à . dernière postérité, que la maréchale 'Ancre fut brûlée en place de Gréve omme sorcière, & que le conseiller 'ourtin, interrogeant cette femme infor- inée, lui demanda de quel sortilége el- : s'était servie pour gouverner l'esprit e Marie de Médicis; que la Marécha- : lui répondit: *Je me suis servie du pou- oir qu'ont les ames fortes sur les esprits ibles*; & qu'enfin cette réponse ne ser- it qu'à précipiter l'arrêt de sa mort.

On voit encore dans une copie de uelques regiſtres du Châtelet, un pro- ès commencé en 1601, au sujet d'un heval, qu'un maître industrieux avait lressé à peu près de la manière dont ious avons vû des exemples à la foire: on vouloit faire brûler & le maître & le heval comme sorciers.

En voilà assez pour faire connoître en général les mœurs & l'esprit du siécle qui précéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'Etat, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques ſuperſtitieuſes, qui deshonoraient la Religion. Les Calviniſtes, confondant avec le culte raiſonnable des Catholiques les abus qu'on faiſoit de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre Egliſe. Ils oppoſaient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de preſque tous les réformateurs : ainſi l'eſprit de parti déchirait & aviliſſait la France ; & l'eſprit de ſocieté, qui rend aujourd'hui cette nation ſi célébre & ſi aimable, était abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour ſe communiquer leurs lumières ; point d'académies, point de théatres. Enfin, les mœurs, les loix, la ſocieté, la Religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le ſiécle de Louis XIV.



:HAPITR·E SECOND.

norité de LOUIS XIV: victoires des ·rançais sous le grand Condé, alors Duc d'Enguien.

E cardinal de Richelieu, & Louis ' XIII. venaient de mourir, l'un admi- & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient sé aux Français, alors très-inquiets, l'aversion pour le nom seul du minis- :, & peu de respect pour le thrône. ıis XIII par son testament établis- un conseil de régence. Ce Monar- :, mal obéï pendant sa vie, se flatta l'être mieux après sa mort; mais la mière démarche de sa veuve Anne .utriche, fut de faire annuller les vo- tés de son mari, par un arrêt du Par- ıent de Paris. Ce corps, long-tems ›osé à la Cour, & qui avait à peine ıservé sous Louis XIII la liberté de e des remontrances, cassa le testa- nt de son Roi avec la même facilité il auroit jugé la cause d'un citoïen. ne d'Autriche s'adressa à cette com- ;nie, pour avoir la régence illimitée, ce que Marie de Médicis s'était ser-

18 Août 1643.

vie du même tribunal après la mort d'Henri IV; & Marie de Médicis avoit donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine; que le Parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au Parlement & par les Pairs, semblait assûrer un droit incontestable. *

L'usage qui donne la régence aux meres des Rois, parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le Parlement de Paris aïant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aïant seul déclaré par des arrêts ce droit des meres, parut en effet avoir donné la régence: il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des Rois, & chaque Conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston Duc d'Orléans, frere du feu Roi, eut le vain titre de Lieutenant général du roïaume sous la Régente absoluë.

* Riencourt, dans son histoire de Louis XIV, dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet Ecrivain, c'est qu'en effet Louis XIII avait déclaré la Reine Régente; ce qui fut confirmé: mais il avait limité son autorité; ce qui fut cassé.

Anne d'Autriche fut obligée d'abord
continuer la guerre contre le roi d'Ef-
gne Philippe IV fon frere, qu'elle ai-
ait. Il eft difficile de dire précifément
urquoi l'on faifait cette guerre; on ne
mandait rien à l'Efpagne, pas même
Navarre, qui aurait dû être le patri-
oine des Rois de France. On fe battait
puis 1635, parce que le cardinal Ri-
elieu l'avait voulu, & il eft à croire
'il l'avait voulu pour fe rendre nécef-
re. Il s'étoit lié contre l'Empereur avec
Suéde, & avec le duc Bernard de
xe-Veimar, l'un de ces Généraux que
Italiens nommaient *Condottieri*, c'eft-
dire, qui vendaient des troupes. Il at-
quoit auffi la branche autrichienne-ef-
gnole dans ces dix provinces que nous
pellons en général du nom de Flandre;
il avait partagé avec les Hollandais,
ors nos alliés, cette Flandre qu'on ne
nquit point.

Le fort de la guerre était du côté de
Flandre. Les troupes efpagnoles for-
ent des frontières du Hainaut au nom-
e de vingt-fix mille hommes, fous la
nduite d'un vieux Général expérimen-
, nommé don Francifco de Mélos : ils
nrent ravager les frontières de Cham-
agne : ils attaquerent Rocroi, & ils
urent pénétrer bientôt jufqu'aux portes

de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon alors Duc d'Enguien, connu depuis sous le nom du grand Condé. La plupart des grands Capitaines sont devenus tels par degrés. Ce Prince était né Général; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel: il n'y avait en Europe que lui & le Suédois Torstenson, qui eussent eu à vingt ans ce génie qui peut se passer de l'expérience.

Le Duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour: il ne confia son dessein qu'à Gassion, Maréchal de camp, digne d'être consulté par lui: ils forcerent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

On

On remarque que le Prince aïant tout
glé le ſoir, veille de la bataille, s'en-
ɔrmit ſi profondément, qu'il fallut le 19 Mai.
veiller pour la donner. On conte la
ême choſe d'Alexandre. Il eſt naturel
ı'un jeune homme, épuiſé des fatigues
ıe demande l'arrangement d'un ſi grand
ur, tombe enſuite dans un ſommeil
ein : il l'eſt auſſi, qu'un génie fait pour
guerre, agiſſant ſans inquiétude, laiſ-
au corps aſſez de calme pour dormir.
: Prince gagna la bataille par lui-mê-
e, par un coup d'œil qui voïait à la
is le danger & la reſſource, par ſon
tivité exemte de trouble, qui le por-
it à propos dans tous les endroits. Ce
t lui qui avec de la cavalerie atta-
ıa cette infanterie eſpagnole juſques-
invincible, auſſi forte, auſſi ſerrée que
phalange ancienne ſi eſtimée, & qui
ɔuvrait avec une agilité que la phalange
avait pas, pour laiſſer partir la décharge
: dix-huit canons, qu'elle renfermait
ı milieu d'elle. Le Prince l'entoura,
l'attaqua trois fois. A peine victo-
:ux, il arrêta le carnage. Les Officiers
pagnols ſe jettaient à ſes genoux, pour
ɔuver auprès de lui un aſile contre la
reur du ſoldat vainqueur. Le duc d'En-
ıien eut autant de ſoin de les épar-
ıer qu'il en avait pris pour les vaincre,

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait en Europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célébre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par François I. contre les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaises. Les journées de Pavie & de Saint-Quentin, étaient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eu de petits succès, mais toûjours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les Etats, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Gustave-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire française, & de celle de Condé ; il sut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent résoudre le siége de Thionville, que le car-

nal de Richelieu n'avait pas ofé hazar-
r ; & au retour de fes courriers, tout
iit déjà préparé pour cette expédi-
on.

Le prince de Condé paffa à travers le 8 Août
ïs ennemi, trompa la vigilance du gé- 1643.
ral Beck, & prit enfin Thionville. De-
il courut mettre le fiége devant Cirq,
s'en rendre maître. Il fit repaffer le Rhin
x Allemans ; il le paffa après eux ; il
urut réparer les pertes & les défaites
ie les Français avaient effuïées fur ces
ontières après la mort du maréchal de
iébriant. Il trouva Fribourg pris, & le
néral Merci fous fes murs avec une ar-
ée fupérieure encore à la fienne. Condé
ait fous lui deux Maréchaux de France,
ont l'un était Grammont, & l'autre ce
irenne, fait Maréchal depuis peu de
ois, après avoir fervi heureufement
ntre les Efpagnols. Il jettait alors les
ndemens de la grande réputation qu'il
t depuis. Le Prince, avec ces deux Gé- 31 Août
raux, attaqua le camp de Merci, re- 1644.
anché fur deux éminences. Le combat
commença trois fois, à trois jours dif-
rens. On dit que le duc d'Enguien jet-
fon bâton de commandement dans les
tranchemens des ennemis, & marcha
our le reprendre l'épée à la main à la
te du régiment de Conti. Il fallait

peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce Prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le duc d'Enguien retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la Cour; il laisse son armée au maréchal de Turenne. Mais ce Général, tout habile qu'il est déjà, est battu à Mariendal. Le
Avril 1645. Prince revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encore Turenne, celle de réparer sa défaite. Il attaque Merci dans les
3 Août 1645. plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille complette. Le maréchal de Grammont y est pris; mais le général Gléen qui commandoit sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre des morts. Ce Général regardé comme un des plus grands Capitaines, fut enterré dans le champ de bataille; & on grava sur sa tombe: *sta, viator, heroëm calcas:* arrête, voyageur, tu foules un héros.

7 Oct. 1646. Le nom du duc d'Enguien éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite Dunkerque à la vûë de l'armée es-

agnole, & il fut le prémier qui donna
ette place à la France.

Tant de ſuccès & de ſervices, moins
écompenſés que ſuſpects à la Cour, le
iiſaient craindre du miniſtère autant
ue des ennemis. On le tira du théatre
e ſes conquêtes & de ſa gloire, & on
envoïa en Catalogne avec de mauvai-
:s troupes mal païées. Il aſſiégea Léri-
a, & fut obligé de lever le ſiége. On
accuſe, dans quelques livres, de fanfa- 1647.
onade, pour avoir ouvert la tranchée
vec des violons : on ne ſavait pas que
était l'uſage en Eſpagne.

Bientôt les affaires chancelantes for-
:rent la Cour de rappeller Condé en
landre. L'archiduc Léopold, frere de
empereur Ferdinand III, aſſiégeait Lens
ı Artois. Condé rendu à ſes troupes,
ui avaient toûjours vaincu ſous lui, les
ıena droit à l'Archiduc. C'était pour la
oiſiéme fois qu'il donnait bataille avec
deſavantage du nombre. Il dit à ſes
ldats ces ſeules paroles : *amis, ſouve-*
:z-vous de Rocroi, de Fribourg, & de
Iorlingue. Cette bataille de Lens mit le
omble à ſa gloire. Turenne eut l'hon-
:ur dans cette journée d'aider puiſſam-
ıent le prince de Condé, & de con-
ibuer à une victoire qui pouvait l'hu-
ilier. Peut-être ne fut-il jamais ſi

grand qu'en servant ainsi son émule.

20 Août 1648. Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui pliait avec l'aîle gauche ; il prit le général Becx. L'Archiduc se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les Impériaux & les Espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés ; ils perdirent plus de cent drapeaux, trente-huit piéces de canon : ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers ; on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'Archiduc demeura sans armée.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frere de Louis XIII, avait soûtenu la réputation d'un fils d'Henri IV & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celles de Courtrai & de Mardik, le vicomte de Turenne avait pris Landau ; il avait chassé les Espagnols de Tréves, & rétabli l'Electeur.

Juillet 1644. Novem. 1644.

Novem. 1647. Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavinghen, celle de Sommerhausen, & contraignit le duc de Baviére à sortir de ses Etats à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le comte d'Harcourt prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils

1645.

* Son pere était mort en 1646.

perdirent en Italie Portolongone. Vingt 1646.
vaiſſeaux & vingt galéres de France, qui composaient preſque toute la marine, établie par Richelieu, battirent la flotte eſpagnole ſur la côte d'Italie.

Ce n'était pas tout ; les armes françaiſes avaient encore envahi la Lorraine ſur le duc Charles IV, Prince guerrier, mais inconſtant, imprudent & malheureux, qui ſe vit à la fois dépouillé de ſon Etat par la France, & retenu priſonnier par les Eſpagnols. Les alliés de Mai
la France preſſaient la puiſſance autri- 1644.
chienne au midi & au nord. Le duc d'Albuquerque, Général des Portugais, gagna contre l'Eſpagne la bataille de Badajox. Torſtenſon défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoi- Mars
re complette. Le prince d'Orange à la 1645.
tête des Hollandais, pénétra juſques dans le Brabant.

Le Roi d'Eſpagne, battu de tous côtés, voïait le Rouſſillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples ré- 1647.
voltée contre lui, venait de ſe donner au duc de Guiſe, dernier Prince de cette branche d'une maiſon ſi féconde en hommes illuſtres & dangereux. Celui-ci, qui ne paſſa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réüſſit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder ſeul dans

une barque au milieu de la flotte d'Efpagne, & de défendre Naples fans autre fecours que fon courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient fur la maifon d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, & fecondées des fuccès de leurs alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le Roi d'Efpagne étaient prefque fans Etats ; cependant cinq années de gloire à peine traverfées par quelques revers, ne produifirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de fang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France : elle touchoit à fa ruine au milieu de ces profpérités apparentes.



CHAPITRE TROISIÉME.

GUERRE CIVILE.

LA reine Anne d'Autriche, Régente abſoluë, avait fait du cardinal Ma-arin, le maître de la France, & le ſien. l avait ſur elle cet empire, qu'un hom-ne adroit devait avoir ſur une femme iée avec aſſez de faibleſſe pour être do-ninée, & avec aſſez de fermeté pour per-iſter dans ſon choix.

On lit dans quelques mémoires de ces ems-là, que la Reine ne donna ſa con-iance à Mazarin, qu'au défaut de *Po-ier*, Evêque de Beauvais, qu'elle avait l'abord choiſi pour ſon Miniſtre. On peint cet Evêque comme un homme in-capable : il eſt à croire qu'il l'était, & que la Reine ne s'en était ſervie quel-que tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la na-ion par le choix d'un ſecond Cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'eſt que Potier eût commen-cé ſon miniſtère paſſager par déclarer aux Hollandais, *qu'il fallait qu'ils ſe fiſ-ſent Catholiques, s'ils voulaient demeurer*

dans l'alliance de la France. Il auroit donc dû faire la même propoſition aux Suédois. Preſque tous les hiſtoriens rapportent cette abſurdité, parce qu'ils l'ont luë dans les mémoires des courtiſans & des frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falſifiés par la paſſion, ou rapportés ſur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'abſurde ne peut être cru.

Mazarin uſa d'abord avec modération de ſa puiſſance. Il faudrait avoir vécu long-tems avec un Miniſtre, pour peindre ſon caractère, pour dire quel degré de courage ou de faibleſſe il avait dans l'eſprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainſi, ſans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira ſeulement ce qu'il fit. Il affecta, dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité que Richelieu avait déploïé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faſte roïal, il eut d'abord le train le plus modeſte ; il mit de l'affabilité & même de la molleſſe par tout où ſon prédéceſſeur avait fait paraître une fierté inflexible. La Reine voulait faire aimer ſa régence & ſa perſonne, de la Cour & des peuples, & elle y réüſſiſſait. Gaſton, duc d'Orléans, frere de Louis XIII, & le prince de Condé

ppuïaient son pouvoir, & n'avaient d'é-
ıulation que pour servir l'Etat.

Il fallait des impôts pour soûtenir la
uerre contre l'Espagne & contre l'Em-
ire ; on en établit quelques-uns, bien
ıodérés sans doute en comparaison de
e que nous avons païé depuis, & bien
eu suffisans pour les besoins de la Mo-
archie.

Le Parlement en possession de vérifier 1647.
es édits de ces taxes, s'opposa vivement
l'édit du tarif : il acquit la confian-
e des peuples, par les contradictions
ont il fatigua le ministère.

Enfin, douze charges de maîtres des
equêtes nouvellement créées, & environ
uatre-vingt mille écus de gages des
ompagnies supérieures, retenus, soule-
erent toute la Robe, & avec la Robe
out Paris : ce qui ferait à peine aujour-
l'hui dans le roïaume la matière d'une
ıouvelle, excita alors une guerre ci-
vile.

Broussel, Conseiller-Clerc de la grand'-
chambre, homme de nulle capacité, &
qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir
toûjours les avis contre la Cour, aïant
été arrêté, le peuple en montra plus de
douleur, que la mort d'un bon Roi n'en
a jamais causé. On vit renouveller les
barricades de la ligue ; le feu de la sédi-

tion parut allumé dans un inſtant & difficile à éteindre ; il fut attiſé par la main du Coadjuteur, depuis Cardinal de Retz : c'eſt le prémier Evêque qui ait fait une guerre civile ſans avoir la Religion pour prétexte. Cet homme ſingulier s'eſt peint lui-même dans ſes mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuoſité de génie, & une inégalité, qui ſont l'image de ſa conduite. C'était un homme qui du ſein de la débauche, & languiſſant encore des ſuites qu'elle entraîne, prêchait le peuple & s'en faiſait idolâtrer. Il reſpirait la faction & les complots ; il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conſpiration contre la vie de Richelieu ; il fut l'auteur des barricades ; il précipita le Parlement dans les cabales, & le peuple dans les ſéditions. Ce qui paraît ſurprenant, c'eſt que le Parlement entraîné par lui, leva l'étendard contre la Cour, avant même d'être appuïé par aucun Prince.

Cette compagnie depuis long-tems était regardée bien différemment par la Cour & par le peuple. Si l'on en croïait la voix de tous les Miniſtres & de la Cour, le Parlement de Paris était une Cour de Juſtice, faite pour juger les cauſes des citoïens : il tenait cette prérogative de la ſeule volonté des Rois ; il n'avait ſur les

utres Parlemens du Roïaume d'autre rééminence que celle de l'ancienneté, : d'un reſſort plus conſidérable; il n'é-it la Cour des Pairs que parce que la our réſidait à Paris: il n'avait pas plus e droit de faire des remontrances que s autres corps, & ce droit était encore ne pure grace : il avait ſuccédé à ces arlemens qui repréſentaient autrefois i nation françaiſe; mais il n'avait de s anciennes aſſemblées rien que le ſeul om: & pour preuve inconteſtable, c'eſt u'en effet les Etats-généraux étaient ſubſ-tués à la place des aſſemblées de la na-on; & le Parlement de Paris ne reſ-mblait pas plus aux Parlemens tenus ar nos prémiers Rois, qu'un Conſul e Smyrne ou d'Alep ne reſſemble à un onſul romain.

Cette ſeule erreur de nom était le étexte des prétentions ambitieuſes d'u-e compagnie d'hommes de loi, qui us pour avoir acheté leur office de obe, penſaient tenir la place des con-uérans des Gaules, & des Seigneurs s fiefs de la couronne. Ce corps en us les tems avait abuſé du pouvoir ue s'arroge néceſſairement un prémier ibunal, toûjours ſubſiſtant dans une ipitale. Il avait oſé donner un arrêt ntre Charles VII & le bannir du

roïaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les tems résisté, autant qu'il l'avait pu, à ses Souverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, sous le plus doux des gouvernemens, & sous la plus indulgente des Reines, il voulait faire la guerre civile à son Prince, à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenait alors son Roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoïens de Paris, & tout ce qui tenait à la Robe, voïaient dans le Parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'Etat, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le Roi & le peuple ; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable : quand on le voïait soûtenir la cause du peuple contre des Ministres détestés, on l'appellait *le pere de l'Etat*, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux Rois, & celui qui donnait au Parlement le pou-

voir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver ; car enfin il n'y avait de loi bien reconnuë, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le Parlement n'était rien : il était tout sous un Roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monsieur de Guimené, quand cette compagnie se plaignit sous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la Noblesse : *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les ïeux tant de détails, alors si chers & si importans, & aujourd'hui presque oubliés : mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix, un Archevêque & un Parlement de Paris aïant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportemens justifiés. La Reine ne pouvait paraître en public sans être outragée ; on ne l'appellait que *dame Anne* ; & si on y

ajoûtait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de ſacrifier l'Etat à ſon amitié pour Mazarin ; & ce qu'il y avait de plus inſupportable, elle entendait de tous côtés ces chanſons & ces vaudevilles, monumens de plaiſanterie & de malignité, qui ſemblaient devoir éterniſer le doute où l'on affectait d'être de ſa vertu.

9. Janv. 1649. Elle s'enfuit de Paris avec ſes enfans, ſon Miniſtre, le duc d'Orléans, frere de Louis XIII, le grand Condé lui-même, & alla à ſaint Germain; on fut obligé de mettre en gage chez des uſuriers les pierreries de la couronne. Le Roi manqua ſouvent du néceſſaire. Les pages de ſa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille d'Henri le grand, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté, & ſa fille, depuis mariée au frere de Louis XIV, reſtait au lit n'aïant pas de quoi ſe chauffer, ſans que le peuple de Paris, enivré de ſes fureurs, fit ſeulement attention aux afflictions de tant de perſonnes roïales.

La Reine, les larmes aux ïeux, preſſa le prince de Condé de ſervir de protec-

ır au Roi. Le vainqueur de Rocroi, : Fribourg, de Lens & de Norlingue, put démentir tant de ſervices paſſés : fut flaté de l'honneur de défendre une ɔur qu'il croïait ingrate, contre la ɔnde qui recherchait ſon appui. Le Parnent eut donc le grand Condé à comttre, & il oſa ſoûtenir la guerre.

Le prince de Conti, frere du grand ɔndé, auſſi jaloux de ſon aîné, qu'inɔable de l'égaler, le duc de Longuele, le duc de Beaufort, le duc de uillon, animés par l'eſprit remuant du ɔadjuteur & avides de nouveautés, ſe tant d'élever leur grandeur ſur les ruiɜ de l'Etat, & de faire ſervir à leurs ſeins particuliers les mouvemens aveu-:s du Parlement, vinrent lui offrir rs ſervices. On nomma dans la grand'ımbre les Généraux d'une armée qu'on .vait pas. Chacun ſe taxa pour lever ; troupes. Il y avait vingt Conſeillers ırvus de charges nouvelles, créées par cardinal de Richelieu. Leurs confre-, par une petiteſſe d'eſprit, dont toute ieté eſt ſuſceptible, ſemblaient pourvre ſur eux la mémoire de Richelieu; ils accablaient de dégoûts, & ne les re-·daient pas comme membres du Parlent : il fallut qu'ils donnaſſent cha-ı 15000 livres pour les frais de la

guerre, & pour acheter la tolérance de de leurs confreres.

La grand'chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & néceſſaire, qui n'allait pas à cent mille écus, fournirent une ſomme de près de dix millions de notre monnoïe d'aujourd'hui, pour la ſubverſion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du Parlement: chaque porte cochère fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochères.* Le Coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait *le régiment de Corinthe*, parce que le Coadjuteur était Archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France, de grand Condé, de capitale du roïaume, cette guerre de la fronde eût été auſſi ridicule que celle des Barberins; on ne ſavait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé aſſiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille ſoldats. Les Pariſiens ſortaient en campagne ornés de plumes & de rubans; leurs évolutions étaient le ſujet de plaiſanterie des gens du métier. Ils fuïaient dès qu'ils rencontraient deux cens hommes de l'armée roïale. Tout ſe tournait en raille-

ries; le régiment de *Corinthe* aïant été battu par un petit parti, on appella cet échec *la prémière aux Corinthiens.*

Ces vingt Conſeillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs, que d'être appellés les *quinze-vingts.*

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple & l'inſtrument dont on ſe ſervit pour le ſoulever, Prince populaire, mais d'un eſprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la fronde même : on ne parlait jamais de lui que ſous le nom de Roi des halles. Les troupes pariſiennes, qui ſortaient de Paris & qui revenaient toûjours battuës, étaient reçuës avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maiſons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conſeils de guerre, au milieu des plaiſanteries, des chanſons, & de la gaieté la plus diſſoluë. La licence était ſi effrénée, qu'une nuit les principaux Officiers de la fronde, aïant rencontré le Saint-Sacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on ſoupçonnait d'être Mazarin, reconduiſirent les Prêtres à coups de plat d'épée.

Enfin on vit le Coadjuteur, Archevê-

que de Paris, venir prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *voilà le bréviaire de notre Archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la Noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des Syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût cru que c'était pour réformer l'Etat, & pour assembler les Etats-généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la Reine avait accordé à madame de Pons : peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus sensible de la légèreté des esprits, qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'Angleterre précisément en même tems, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échafauds étaient dressés pour les vaincus. Leur Roi pris en combattant fut amené devant une Cour de Justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir, condamné à perdre la tête, & éxécuté devant tout son peu-

:, avec autant d'ordre & avec les mê-
:s formalités de justice, que si on avait 1649.
ıdamné un citoïen criminel; sans que,
ns le cours de ces troubles horri-
:s, Londres se fût ressentie un moment
; calamités attachées aux guerres ci-
es.

Les Français au contraire se précipi-
ent dans les séditions par caprice & en
nt; les femmes étaient à la tête des fac-
ns; l'amour faisait & rompait les ca-
les. La duchesse de Longueville en-
gea Turenne, à peine Maréchal de
ınce, à faire révolter l'armée qu'il
nmandait pour le Roi. Turenne n'y
issit pas: il quitta en fugitif l'armée
nt il étoit Général, pour plaire à une
nme qui se moquait de sa passion: il
vint de Général du Roi de France,
:utenant de dom Estevan de Gamar-
, avec lequel il fut battu à Retel par
Maréchal du Plessis-Pralin. On con-
ıt ce billet du maréchal d'Hoquin-
ırt à la duchesse de Montbazon, *Pe-
ıne est à la belle des belles.* On sait ces
:s du duc de la Rochefoucault pour
duchesse de Longueville, lorsqu'il re-
t au combat de saint Antoine un coup
mousquet qui lui fit perdre quelque
ns la vûë:

Pour mériter ſon cœur, pour plaire à ſes beaux ïeux,
J'ai fait la guerre aux Rois; je l'aurais faite aux Dieux.

La guerre finit & recommença à pluſieurs repriſes; il n'y eut perſonne qui ne changeât ſouvent de parti. Le prince de Condé aïant ramené dans Paris la Cour triomphante, ſe livra au plaiſir de la mépriſer après l'avoir défenduë; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenſes proportionnées à ſa gloire & à ſes ſervices, il fut le prémier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la Reine, & à inſulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, *à l'illiſtriſſimo ſignor faquino.* Il lui dit un jour, *adieu Mars.* Il encouragea un marquis de Jarſai à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenſer. Il ſe ligua avec le prince de Conti ſon frere, & le duc de Longueville, qui abandonnerent le parti de la fronde. On avait appellé la cabale du duc de Beaufort, au commencement de la régence, celle des importans: on appellait celle de Condé, le parti des petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les

îtres de l'Etat. Il n'eſt reſté de tous
troubles d'autres traces que ce nom
petit-maître, qu'on applique aujour-
ıui à la jeuneſſe avantageuſe & mal
vée, & le nom de frondeurs, qu'on
nne aux cenſeurs du gouvernement.
Le Coadjuteur, qui s'était déclaré l'im-
ıcable ennemi du miniſtère, ſe réünit
:rettement avec la Cour, pour avoir
chapeau de Cardinal, & il ſacrifia le
ince de Condé au reſſentiment du Mi-
ſtre. Enfin ce Prince, qui avait défen-
: l'Etat contre les ennemis, & la Cour
ntre les révoltés ; Condé couvert de Le 18.
ɔire, s'étant toûjours conduit en hé- Janv.
s, & jamais en homme habile, ſe vit 1650.
:êté priſonnier avec le prince de Conti
le duc de Longueville. Il eût pu gou-
rner l'Etat, s'il avait ſeulement voulu
aire; mais il ſe contentait d'être admi-
. Le peuple de Paris, qui avait fait des
rricades pour un Conſeiller-Clerc preſ-
ıe imbécille, fit des feux de joie lorſ-
ı'on mena au donjon de Vincennes
défenſeur & le héros de la France.

Un an après, ces mêmes frondeurs,
ıi avaient vendu le grand Condé & les
:inces à la vengeance timide de Maza-
n, forcerent la Reine à ouvrir leurs pri-
ɔns, & à chaſſer du roïaume ſon pré-
ıier Miniſtre. Condé revint aux accla-

mations de ce même peuple, qui l'avait tant haï. Sa présence renouvella les cabales & les dissensions.

Le roïaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le gouvernement ne prit presque jamais que des partis faibles & incertains : il semblait devoir succomber ; mais les révoltés furent toûjours desunis, & c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, suscita contre lui une partie du Parlement & du peuple : il osa en même tems servir la Reine en tenant tête à ce Prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui se retira à Cologne. La Reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses, & de nommer au cardinalat ce même Coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roïale à sortir de la capitale & à l'assiéger.



CHAPITRE

CHAPITRE QUATRIÉME.

Suite de la guerre civile, jufqu'à la fin de la rebellion en 1654.

ENfin le prince de Condé fe réfout à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'Etat, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoïen. Il part de Paris ; il va foulever la Guienne, le Poitou & l'Anjou, & mandier contre la France des fecours des Efpagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le dérèglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. On lui envoïa un courrier de Paris, avec des propofitions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courrier fe trompa ; & au lieu d'aller à Angerville, où était le Prince, il alla à *Augerville.* La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçuë plutôt, il aurait accepté les propofitions de paix ; mais que puifqu'il était déjà affez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y re-

tourner. Ainsi l'équivoque d'un courrier, & le pur caprice de ce Prince, replongerent la France dans la guerre civile.

Déc. 1651. Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de son éxil à Cologne avait gouverné la Cour, rentra dans le roïaume, moins en Ministre qui revenait reprendre son poste, qu'en Souverain qui se remettait en possession de ses Etats : il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens ; c'est-à-dire, avec l'argent du roïaume, qu'il s'était approprié.

On fait dire au Roi dans une déclaration de ce tems-là, que le Cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent : ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa prémière sortie du roïaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les Officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la couleur des livrées du Cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe : la blanche était celle du Roi ; l'isabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait jusques alors affecté tant de modestie, eût la hardiesse de faire porter sa livrée

une armée, comme s'il avait un parti
ifférent de celui de son maître : mais
l ne put résister à cette vanité. La Rei-
e l'approuva. Le Roi, déjà majeur,
č son frere allerent au-devant de lui.

Aux prémières nouvelles de son re-
our, Gaston d'Orléans, frere de Louis
:III, qui avait demandé l'éloignement
u Cardinal, leva des troupes dans
aris, sans trop savoir à quoi elles se-
ient emploïées. Le Parlement renou-
ella ses arrêts : il proscrivit Mazarin,
: mit sa tête à prix. Il fallut chercher
ans les registres, quel était le prix
'une tête ennemie du roïaume. On
ouva que sous Charles IX, on avait
omis par arrêt cinquante mille écus à
lui qui représenterait l'amiral Coligni
ort ou vif. On crut très-sérieusement
océder en règle en mettant ce même
ix à l'assassinat d'un Cardinal prémier
inistre. Cette proscription ne donna à
rsonne la tentation de mériter les cin-
iante mille écus, qui après tout n'eus-
it point été païés. Chez une autre
tion & dans un autre tems, un tel ar-
:-eût trouvé des éxécuteurs ; mais il
servit qu'à faire de nouvelles plai-
nteries. Les Blots & les Marigny,
aux esprits qui portaient la gaieté dans
; tumultes de ces troubles, firent affi-

cher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres ; tant, pour qui couperait le nez au Cardinal ; tant, pour une oreille ; tant, pour un œil ; tant, pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le Cardinal de son côté, n'emploïait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat ; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de partis furent peu cruels, & les peuples peu furieux ; car ce n'était pas une guerre de Religion.

Déc. 1651. L'esprit de vertige qui régnait en ce tems posséda si bien tout le corps du Parlement de Paris, qu'après avoir solemnellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devaient se transporter sur la frontière, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin, c'est-à-dire, contre l'armée roïale.

Deux Conseillers furent assez imprudens pour aller avec quelques plaisans faire rompre les ponts par où le Cardinal devait passer : ils furent faits prisonniers par les troupes du Roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément dans le tems que cette

:ompagnie s'abandonnait à ces extré-
nités contre le Miniſtre du Roi, elle
léclarait criminel de léze-majeſté le
›rince de Condé, qui n'était armé que
:ontre ce Miniſtre; & par un renverſe-
nent d'eſprit, que toutes les démarches
›récédentes rendent croïable, elle or-
lonna que les nouvelles troupes de Gaſ-
on duc d'Orléans marcheraient contre
Aazarin; & elle défendit en même tems
ju'on prît aucuns deniers dans les recet-
es publiques pour les ſoudoïer.

On ne pouvait attendre autre choſe
'une compagnie de Magiſtrats, qui jet-
ée hors de ſa ſphère, & ne connaiſſant
i ſes droits, ni ſon pouvoir réel, ni les
ffaires politiques, ni la guerre, s'aſſem-
lant & décidant en tumulte, prenait
es partis auxquels elle n'avait pas pen-
é le jour d'auparavant, & dont elle-
nême s'étonnait enſuite.

Le Parlement de Bordeaux ſervait
lors le prince de Condé; mais il tint
ne conduite plus uniforme, parce
u'étant plus éloigné de la Cour, il
:ait moins agité par des factions oppo-
:es. Des objets plus conſidérables inté-
:ſſaient toute la France.

Condé, ligué avec les Eſpagnols,
:ait en campagne contre le Roi; & Tu-
:nne aïant quitté ces mêmes Eſpagnols,

avec lesquels il avait été battu à Rétel, venait de faire sa paix avec la Cour, & commandait l'armée roïale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des tems où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un thrône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mere, son frere, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'aïant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six mille hommes, les uns envoïés d'Espagne, les autres levés par les partisans du prince de Condé, le poursuivaient au cœur de son roïaume.

Le prince de Condé courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & grossissait par tout son parti.

Toute l'espérance de la Cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée roïale se trouva auprès de Gien sur la Loire. Celle du prince de Condé était à

quelques lieuës sous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux Généraux allaient être funestes au parti du Prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieuës de-là, & se croïaient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un courrier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courrier le prince de Condé lui-même, qui venait d'Agen à travers mille aventures, & toûjours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévûë encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita de l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de prudence que de promptitude.

L'armée roïale était séparée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était Avril 1652.

à Blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt; & ce corps fut dissipé en même tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin effraïé, courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le Roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite Cour fut consternée; on proposa de sauver le Roi par la fuite, & de le conduire secrettement à Bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de Gien; la désolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassûra les esprits, & sauva la Cour par son habileté: il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si long-tems célèbre en France, il n'y avait pas eu quatre cens hommes de tués; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille roïale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal Mazarin. On ne pouvait guéres voir un plus petit combat, de plus grands in-

térêts, & un danger plus preſſant.

Condé, qui ne ſe flatait pas de ſurprendre Turenne, comme il avait ſurpris d'Hoquincourt, fit marcher ſon armée vers Paris : il ſe hâta d'aller dans cette ville jouïr de ſa gloire, & des diſpoſi-:ions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce der-ıier combat, dont on éxagérait encore outes les circonſtances, la haine qu'on ɔortait à Mazarin, le nom & la préſen-:e du grand Condé, ſemblaient d'abord e rendre maître abſolu de la capitale. ᐧlais dans le fond, tous les eſprits étaient liviſés ; chaque parti était ſubdiviſé en actions, comme il arrive dans tous les roubles. Le Coadjuteur devenu Cardi-ıal de Retz, raccommodé en apparen-e avec la Cour, qui le craignait & dont ſe défiait, n'était plus le maître du euple, & ne jouait plus le principal ɔlle. Il gouvernait le duc d'Orléans, : était oppoſé à Condé. Le Parlement ottait entre la Cour, le duc d'Orléans, : le Prince, quoique tout le monde s'ac-ɔrdât à crier contre Mazarin ; chacun ıénageait en ſecret des intérêts particu-ers ; le peuple était une mer orageuſe, ont les vagues étaient pouſſées au ha-ard par tant de vents contraires. On fit romener dans Paris la chaſſe de ſainte

Geneviéve, pour obtenir l'expulsion du Cardinal Ministre ; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voïait que négociations entre les chefs des partis, députations du Parlement, assemblées des chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastères. Le Prince avait appellé les Espagnols à son secours. Charles IV, ce Duc de Lorraine chassé de ses Etats, & à qui il restait pour tout bien une armée de huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au Roi d'Espagne, vint auprès de Paris avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de Lorraine quitta bientôt la France, après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. Turenne mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille Saint-Antoine, où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes

hoses, que la réputation de l'un & de 'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit iombre de Seigneurs de son parti, suivi le peu de soldats, soûtint & repoussa 'effort de l'armée roïale. Le Roi regarlait ce combat du haut d'une éminene avec Mazarin. Le duc d'Orléans, inertain du parti qu'il devait prendre, estait dans son palais du Luxembourg. .e Cardinal de Retz était cantonné dans on Archevêché. Le Parlement attendait 'issuë de la bataille, pour donner quelque arrêt. La Reine en larmes était prosernée dans sa chapelle. Le peuple, qui raignait alors également, & les troues du Roi & celles de monsieur le Prine, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personie, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France s'acharnait au combat & versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de la Rochefouault, si illustre par son courage & par on esprit, reçut un coup au-dessus des eux, qui lui fit perdre la vûë pour quelque tems. On ne voïait que jeunes Seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait point. Juillet 1652.

Enfin Mademoiſelle, fille de Gaſton, prenant le parti de Condé, que ſon pere n'oſa ſecourir, fit ouvrir les portes aux bleſſés, & eut la hardieſſe de faire tirer ſur les troupes du Roi le canon de la Baſtille. L'armée roïale ſe retira: Condé n'acquit que de la gloire ; mais Mademoiſelle ſe perdit pour jamais dans l'eſprit du Roi ſon couſin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui ſavait l'extrême envie qu'avait Mademoiſelle d'épouſer une tête couronnée, dit alors : *ce canon-là vient de tuer ſon mari.*

La plûpart de nos hiſtoriens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique : mais qui ſaurait quels reſſorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miſéres on était obligé de plonger les peuples, & à quelles baſſeſſes on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les ſeuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monſieur le Prince. Il avouë que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans ſon logis un Directeur des poſtes, à qui il fit païer une rançon : & il rapporte ces violences comme des choſes ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de Saint-Antoine, le Roi ne put rentrer dans Paris, & le Prince n'y put demeurer long-tems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoïens, dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigue au Parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une Cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressé par les cabales du duc d'Orléans & du Prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans Lieutenant-général du roïaume, quoique le Roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Maienne du tems de la ligue. Le prince de Condé fut nommé Généralissime des armées. La Cour irritée ordonna au Parlement de se transférer à Pontoise : quelques Conseillers obéïrent. On vit ainsi deux Parlemens, qui se contestaient l'un à l'autre leur autorité, qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là se seraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toûjours accordés à demander l'expulsion de Mazarin ; tant la haine contre ce Ministre semblait alors le devoir essentiel d'un Français.

20 Juill. 1652.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible : celui de la Cour

l'était autant que les autres : l'argent & les forces manquaient à tous : les factions se multipliaient : les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encore Mazarin, que tout le monde appellait la cause des troubles, & qui n'en était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du roïaume : pour surcroît de honte, il fallut que le Roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoïait son Ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son éxil.

12 Août 1652.

Charles I, Roi d'Angleterre, venait de perdre la tête sur un échafaud, pour avoir, dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford, son ami, à son Parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son roïaume en souffrant l'éxil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le Roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre & qui haïssait les Rois : & Louis XIV (ou plutôt la Reine mere) en renvoïant le Cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roïauté.

Le Cardinal à peine parti pour aller

à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite; les citoïens de Paris, de leur seul mouvement, députerent au Roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y rentra; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. Gaston d'Orléans, malheureux dans ses entreprises, qu'il ne sut jamais soûtenir, fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir; & il fut le deuxiéme fils d'Henri le grand, qui mourut sans beaucoup de gloire. Le Cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pu connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques Conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministère, païerent leurs démarches par l'éxil: les autres se renfermerent dans les bornes de la magistrature; & quelques-uns s'attacherent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que Fouquet, Procûreur-général & Surinten-

dant des finances, leur fit donner sous-main. *

Le prince de Condé cependant, abandonné en France de presque tous ses partisans, & mal secouru des Espagnols, continuait sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse. Il restait encore des factions dans Bordeaux; mais elles furent bientôt appaisées.

Mars 1653. Ce calme du roïaume était l'effet du bannissement du cardinal Mazarin: cependant à peine fut-il chassé par le cri général des Français, & par une déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un pere, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoïens: il jetta de l'argent à la populace; mais on dit que, dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Les officiers du Parlement après avoir mis sa tête à prix, comme celle d'un voleur public, briguerent presque tous l'honneur de venir lui demander sa protection; & ce même Parlement peu de tems après condamna par contumace le

* Mémoires de Gourville.

Prince de Condé à perdre la vie : changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait si long-tems partagé les fautes. 27 Mars 1653.

On vit le Cardinal, qui pressait cette condamnation de Condé, marier au prince de Conti son frere l'une de ses niéces ; preuve que le pouvoir de ce Ministre allait être sans bornes.



CHAPITRE CINQUIÉME.

Etat de la France, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

PEndant que l'Etat avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroi, de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chasserent les Français de Barcelone ; ils reprirent Casal en Italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangère, le cardinal Mazarin avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célébre paix de Westphalie, par laquelle l'Empereur & l'Empire vendirent au Roi & à la couronne de France la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres païables à l'Archiduc ; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel Electorat fut créé pour la maison de Baviére. Les droits de tous les Princes & des villes impériales, les

priviléges des moindres gentils-hommes allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut restreint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent les législateurs de l'Empire. Cette gloire de la France était au moins en partie dûë aux armes de la Suéde. Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avaient encore poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Vrangel était près d'entrer en Autriche. Le comte de Konigsmark était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut concluë. Pour accabler ainsi l'Empereur, il n'en coûta guéres à la France qu'un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la France; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des bénéfices qui appartenaient aux Catholiques romains. Rome cria à l'impieté, & dit que la cause de Dieu était trahie. Les Protestans se vanterent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des Papistes. L'intérêt seul fit parler tout le le monde.

L'Eſpagne n'entra point dans cette paix, & avec aſſez de raiſon; car voïant la France plongée dans les guerres civiles, le Miniſtre eſpagnol eſpéra profiter de nos diviſions. Les troupes allemandes licenciées devinrent aux Eſpagnols un nouveau ſecours. L'Empereur depuis la paix de Munſter fit paſſer en Flandre, en quatre ans de tems, près de trente mille hommes. C'était une violation manifeſte des traités; mais ils ne ſont preſque jamais éxécutés autrement.

Les Miniſtres de Madrid eurent, dans ce traité de Weſtphalie, l'adreſſe de faire une paix particulière avec la Hollande. La monarchie eſpagnole fut enfin trop heureuſe de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour Souverains, ceux qu'elle avait traités ſi long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmenterent leurs richeſſes, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Eſpagne, ſans rompre avec la France.

En 1653. Ils étaient ſi puiſſans, que dans une guerre qu'ils eurent quelque tems après avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent vaiſſeaux de ligne; & la victoire demeura ſouvent indéciſe entre Black

l'Amiral anglais, & Tromp l'Amiral de Hollande, qui étaient tous deux sur mer ce que les Condé & les Turenne étaient sur terre. La France n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mer: sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653 maître absolu d'un roïaume, encore ébranlé des secousses qu'il avait reçuës; rempli de desordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'aïant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aïant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les Français qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidéles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville; & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter assez chérement.

Condé, devenu Général des armées espagnoles, ne put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroi & de Lens. Il combattait avec

des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commanderent les Espagnols.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de Général du Roi de France, il s'était fait le Lieutenant d'un Général espagnol. Le prince de Condé eut le même sort devant Arras. L'Archiduc & lui assiégeaient cette ville.
25 Août 1654. Turenne les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes : les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. Condé, avec deux régimens de Français & de Lorrains, soûtint seul les efforts de l'armée de Turenne ; & tandis que l'Archiduc fuïait, il battit le maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *j'ai su que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.*

Il est difficile de dire ce qui fait per-

dre ou gagner les batailles ; mais il eſt certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui euſſent jamais paru, & que l'Archiduc & ſon conſeil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait propoſé.

Arras ſauvé, les lignes forcées, & l'Archiduc mis en fuite, comblerent Turenne de gloire ; & on obſerva que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement * ſur cette victoire, on y attribua le ſuccès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieuës d'Arras avec le Roi : il était même entré dans le camp au ſiége de Stenai, que Turenne avait pris avant de ſecourir Arras. On avait tenu devant le Cardinal des conſeils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du miniſtère ne put effacer.

Le Roi ne ſe trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pu y être : il était allé à la tranchée au ſiége de Stenai ; mais le cardinal Mazarin ne vou-

* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

lut pas qu'il exposât davantage ſa perſonne, à laquelle le repos de l'Etat & la puiſſance du Miniſtre ſemblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître abſolu de la France & du jeune Roi ; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait l'Eſpagne & Philippe IV, continuaient ſous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement ſoûtenuë. Il n'était pas encore queſtion dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait parlé du Roi d'Eſpagne. Il n'y avait alors aucune tête couronnée en Europe qui eût une gloire perſonnelle. La ſeule Chriſtine, Reine de Suéde, gouvernait par elle-même, & ſoûtenait l'honneur du thrône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres Etats.

Charles II, Roi d'Angleterre, fugitif en France avec ſa mere & ſon frere, y traînait ſes malheurs & ſes eſpérances. Un ſimple citoïen avait ſubjugué l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Cromwel, cet uſurpateur digne de régner, avait pris le nom de Protecteur, & non celui de Roi ; parce que les Anglais ſavaient juſqu'où les droits de leurs Rois devaient s'étendre, & ne connaiſſaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les priviléges dont le peuple était jaloux, il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres, il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer, il n'offensa point les ïeux par trop de faste, il ne se permit aucun plaisir, il n'accumula point de thresor, il eut soin que la Justice fût observée avec cette impartialité impitoïable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frere de *Pantaleon* Sâ, Ambassadeur de Portugal en Angleterre, aïant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frere était sacrée, insulta des citoïens de Londres, & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres : il fut condamné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa éxécuter, & signa le lendemain un traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flottes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers, tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la France la Justice, le commerce, la marine, &

même les finances. Maître de la France, comme Cromwel de l'Angleterre, après une guerre civile, il eût pu faire pour le païs qu'il gouvernait ce que Cromwel avait fait pour le sien; mais il était étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous Jacques I & sous Charles, la briguerent sous le Protecteur. La reine Christine elle-même, quoiqu'elle eût détesté le meurtre de Charles I, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguerent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque tems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissans roïaumes de la chrétienté.

Le Ministre espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais; Mazarin lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clés de la France & celles de la Flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par Condé; mais il ne voulut point négocier avec un Prince qui

n'avait plus pour lui que son nom, & qui était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le Protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'Amérique aux Espagnols; mais ils furent avertis à tems. Les Amiraux de Cromwel leur prirent du moins la Jamaïque, province que les Anglais possédent encore, & qui assûre leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que Cromwel signa son traité avec le Roi de France, mais sans faire encore mention de Dunkerque. Le Protecteur traita d'égal à égal; il força le Roi à lui donner le titre de frere dans ses lettres. Son Secrétaire signa avant le Plénipotentiaire de France, dans la minute du traité, qui resta en Angleterre : mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats Charles II & le duc d'York, petits-fils d'Henri IV, à qui la France devait un asile.

Mai 1655.

Novem. 1655.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses

niéces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusait au Roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du thrône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage; mais il fut refusé à son tour.

La mere de ces deux Princes, Henriette de France, fille d'Henri le grand, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui paiât son douaire. C'étoit le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avoit versé le sang de son mari sur un échafaud. Mazarin fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel, tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'Autriche apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfans de Charles I chassés de

France, se réfugierent en Espagne. Les Ministres espagnols éclatterent dans toutes les Cours, & sur tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un Cardinal qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur & la Religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chassait de France Charles II & le duc d'York, cousins de Louis XIV, pour complaire au bourreau de leur pere. Pour toute réponse aux cris de ces Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guerre continuait toûjours en Flandre avec des succès divers. Turenne aïant assiégé Valencienne, avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avait essuïé devant Arras. Le Prince, secondé alors de dom Juan d'Autriche, plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'Archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra Valencienne. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille: il sauva l'armée battuë, & fit tête par tout à l'ennemi: il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peut-être la prémière fois 17 Juill. 1656.

qu'une armée battuë avait osé faire un siége.

Cette marche de Turenne si estimée, après laquelle la Capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encore du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine Cambrai, que Condé, suivi de deux mille chevaux, perça à
30 Mai 1658. travers l'armée des assiégeans ; & aïant renversé tout ce qui vouloit l'arrêter, il se jetta dans la ville. Les citoïens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déploïaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même, qu'ils savaient toûjours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & l'autre monarchie : mais le desordre des finances en Espagne & en France, était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la France une supériorité plus marquée : d'un côté, l'amiral Blak alla brûler les gallions d'Espagne auprès des isles Canaries, & leur fit perdre les seuls thresors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir : de l'autre, vingt

vaiſſeaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & ſix mille vieux ſoldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcerent l'armée de Turenne.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut aſſiégée par mer & par terre. Condé & dom Juan d'Autriche aïant ramaſſé toutes leurs forces, ſe préſenterent pour la ſecourir. L'Europe avait les ïeux ſur cet événement. Le cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théatre de la guerre, ſans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce Prince ſe tint dans Calais, tandis que ſon armée attaqua celle d'Eſpagne près des Dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de Rocroi. 14 Juin 1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour-là contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée eſpagnole fut détruite : Dunkerque ſe rendit bientôt après. Le Roi accourut avec ſon Miniſtre pour voir paſſer la garniſon. Le Cardinal ne laiſſa paraître Louis XIV, ni comme guerrier, ni comme Roi : il n'avait pas d'argent à diſtribuer aux ſoldats : à peine était-il ſervi : il allait manger chez Mazarin,

ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée. Cet oubli de la dignité roïale n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le Cardinal avait de réünir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque que pour la rendre au lord Lockhart, Ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaïa si par quelque finesse il pourrait éluder le traité, & ne pas remettre la place : mais Lockhart menaça, & la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne.

Plusieurs personnes ont assûré que le Cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager Turenne à lui céder encore l'honneur de la bataille des Dunes. Du Bec-crépin, comte de Moret, vint, dit-on, de la part du Ministre proposer au Général d'écrire une lettre, par laquelle il parût que le Cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un Général d'armée, & le ridicule d'un homme d'Eglise. Mazarin, qui avait eu cette

faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

Quelque tems après le siége de Dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faisait pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à briguer son alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses Amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *je veux qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république romaine.* Il est faux qu'il ait fait l'enthousiaste & le prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques Ecrivains : mais il est sûr qu'il mourut avec la fermeté d'ame qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en Monarque légitime, & laissa la réputation du plus habile des fourbes, du plus intrépide des Capitaines, d'un usurpateur sanguinaire, & d'un Souverain qui avait su régner.

13 Sept. 1658.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu

Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractère & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & la grandeur de l'Angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deuil de Cromwel à la Cour de France, & que Mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pere, comme un prince de Galles aurait succédé à un Roi d'Angleterre. Richard fit voir que du caractère d'un seul homme dépend souvent la destinée d'un Etat. Il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel : toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les travaux de son pere, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée qui s'opposaient à son élévation. Il aima mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des

assassinats : il vécut particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de 90 ans, dans le païs dont il avait été quelques jours le Souverain. Après sa démission du protectorat, il voïagea en France : on sait qu'à Montpellier le prince de Conti, frere du grand Condé, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromvvel était un grand homme : mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas su jouïr du fruit des crimes de son pere.* Cependant ce Richard vécut heureux, & son pere n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Christine, Reine de Suéde, vint à Paris. On admira en elle une jeune Reine, qui à vingt-sept ans avait renoncé à la Souveraineté, dont elle était digne, pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux Ecrivains protestans d'avoir osé dire, sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé mûrir sept années. Cette résolution si supérieure aux idées vulgaires, & si long-tems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui

reprocherent de la légèreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre : mais il faut toûjours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette Reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois Ambassadeur de France auprès d'elle : " J'ai possédé sans faste : „ je quitte avec facilité. Après cela, ne „ craignez pas pour moi : mon bien „ n'est pas au pouvoir de la fortune. „ Elle écrivit au prince de Condé : " Je „ me tiens autant honorée par votre „ estime, que par la couronne que j'ai „ portée. Si après l'avoir quittée, vous „ m'en jugez moins digne, j'avouërai „ que le repos que j'ai tant souhaité me „ coûte cher : mais je ne me repentirai „ pourtant point de l'avoir acheté au „ prix d'une couronne, & je ne noircirai jamais une action qui m'a semblé si belle, par un lâche repentir ; „ & s'il arrive que vous condamniez „ cette action, je vous dirai pour toute excuse, que je n'aurais pas quitté „ les biens que la fortune m'a donnés, „ si je les eusse crus nécessaires à ma félicité ; & que j'aurais prétendu à „ l'empire du monde, si j'eusse été

„ aussi assurée d'y réüssir, ou de mou-
„ rir, que le serait le grand Condé. „

Telle était l'ame de cette personne si singulière : tel était son stile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues : elle avait été disciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockolm dans son palais, après n'avoir pu obtenir seulement une pension en France, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets, l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres & sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y passer ; parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vûë, elle avait quitté la Religion luthérienne pour la catholique. Indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformer en apparence aux sentimens du

peuple chez lequel elle voulut paſſer ſa vie. Elle avait quitté ſon roïaume en 1654, & fait publiquement à Inſpruk la cérémonie de ſon abjuration. Elle plut à la Cour de France, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au ſien. Le Roi la vit, & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine : élevé dans l'ignorance, le bon ſens avec lequel il était né le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtiſans n'obſerverent autre choſe dans cette Reine philoſophe, ſinon qu'elle n'était pas coëffée à la françaiſe, & qu'elle danſait mal. Les ſages ne condamnerent dans elle que le meurtre de Monaldeſchi, ſon Ecuïer, qu'elle fit aſſaſſiner à Fontainebleau dans un ſecond voïage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aïant renoncé à la roïauté, elle devait demander juſtice, & non ſe la faire. Ce n'était pas une Reine qui puniſſoit un ſujet ; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre : c'était un Italien qui en faiſait aſſaſſiner un autre par l'ordre d'une Suédoiſe, dans un palais d'un Roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les loix. Chriſtine en Suéde n'aurait eu le droit de

faire assassiner personne ; & certes ce qui eût été un crime à Stockolm, n'était pas permis à Fontainebleau. Je répéterai ici que ceux qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie de Christine, qui lui avait fait quitter un thrône. Elle eût été punie en Angleterre ; mais la France ferma les ïeux à cet attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le roïaume de Suéde, se faisait redouter dans le nord & dans l'Allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657 : son fils Léopold, âgé de 17 ans, déjà Roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu Roi des Romains du vivant de son pere. Mazarin voulut essaïer de faire Louis XIV Empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu, ou forcer les Electeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'Empire, ni assez riche pour l'acheter ; aussi les prémières ouvertures faites à Francfort par le maré-

chal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. Léopold fut élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les Princes allemans, pour l'observation des traités de Munster, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur sur l'Empire.

Août 1658.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au-dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs Souverains. Des armées mercénaires levées par ordre d'un Ministre, & conduites par un Général qui obéït en aveugle à ce Ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les Rois au nom desquels elles combattent aïent l'espérance, ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il païe tout : il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus

grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontières.

Il fallait deux choses au Cardinal pour consommer heureusement son ministère : faire la paix, & assûrer le repos de l'Etat par le mariage du Roi. Ce Prince avait été malade dangereusement, après la campagne de Dunkerque; on avait tremblé pour sa vie : le Cardinal, qui n'était pas aimé de Monsieur, frere du Roi, avait songé dans ce péril à mettre à couvert ses richesses immenses, & à préparer sa retraite. Toutes ces considérations le déterminerent à marier Louis XIV promptement. Deux partis se présentaient, la fille du Roi d'Espagne, & la Princesse de Savoie. Le cœur du Roi avait pris un autre engagement : il aimait éperdument mademoiselle Mancini, l'une des niéces du Cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion & sans expérience, il aurait pu se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de Motteville, favorite de la Reine mere, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laisser agir l'amour du Roi, & de mettre sa niéce sur le thrône. Il avait déjà marié une

autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur : celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le Roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la Reine mere : *je crains bien, lui dit-il, que le Roi ne veuille trop fortement épouser ma niéce.* La Reine qui connaissait le Ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignoit de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princesse du sang d'Autriche, fille, femme, & mere de Rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un Ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *si le Roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le Roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la Reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de Louis XIV. Son pouvoir n'avait pas besoin d'une Reine de son sang pour appui : il craignait même le caractère de sa niéce ; & il crut affermir encore la puissance de son ministère, en fuïant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656, il avait envoïé Lionne en Espagne, solliciter la paix & demander l'Infante: mais dom Louis de Haro, persuadé que quelque faible que fût l'Espagne, la France ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du Cardinal. L'Infante, fille du prémier lit, était destinée au jeune Léopold. Le Roi d'Espagne n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance malsaine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'Infante, qui pouvait être héritière de tant d'Etats, portât ses droits dans la maison d'Autriche, & non dans une maison ennemie: mais enfin Philippe IV aïant eu un autre fils, dom Philippe Prosper, & sa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'Infante au Roi de France lui parut moins grand, & la bataille des Dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les Espagnols promirent l'Infante, & demanderent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontières d'Espagne & de France, dans l'isle des faisans. Quoique le mariage d'un Roi de France & la paix générale fussent l'objet de leurs conférences; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les Car-

dinaux ſe diſaient égaux aux Rois, & ſupérieurs aux autres Souverains. La France prétendait avec plus de juſtice la prééminence ſur les autres puiſſances. Cependant dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la France & l'Eſpagne.

Les conférences durerent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déploïerent toute leur politique. Celle du Cardinal était la fineſſe, celle de dom Louis la lenteur. Celui-ci ne donnait preſque jamais de paroles, & celui-là en donnait toûjours d'équivoques. Le génie du Miniſtre italien était de vouloir ſurprendre : celui de l'eſpagnol était de s'empêcher d'être ſurpris. On prétend qu'il diſait du Cardinal : *il a un grand défaut en politique, c'eſt qu'il veut toûjours tromper.*

Telle eſt la viciſſitude des choſes humaines, que de ce fameux traité des Pirenées il n'y a pas deux articles qui ſubſiſtent aujourd'hui. Le Roi de France garda le Rouſſillon, qu'il eût toûjours conſervé ſans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la monarchie eſpagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis néceſſaires du Portugal. Nous ne le ſommes plus : tout eſt changé. Mais ſi dom Louis de Haro avait dit

que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès long-tems l'alliance de la France & de l'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster: " Si le Roi „ très-chrétien pouvait avoir les Païs- „ bas & la Franche-Comté en dot, en „ épousant l'Infante, alors nous pour- „ rions aspirer à la succession d'Espa- „ gne, quelque rénonciation qu'on fît „ faire à l'Infante; & ce ne serait pas „ une attente fort éloignée, puisqu'il „ n'y a que la vie du Prince son frere „ qui l'en pût exclure." Ce Prince était alors Balthasar, qui mourut en 1649.

Le Cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les Païs-bas & la Franche-Comté en mariage à l'Infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot: au contraire, on rendit à la monarchie espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme Saint-Omer, Ypres, Menin, Oudenarde, & d'autres places: on en garda quelques unes. Le Cardinal ne se trompa pas en croïant que la rénonciation serait un jour inutile: mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthasar mourrait en

1649 ; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlevés au berceau ; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce Roi autrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des rénonciations, en cas que la postérité mâle de Philippe IV s'éteignît ; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie-Thérèse pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta par son contrat de mariage que cinq cens mille écus d'or au soleil : il en coûta davantage au Roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq cens mille écus, valant alors deux millions cinq cens mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux Ministres : enfin la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'Infante renonça à tous les droits qu'elle pourroit jamais avoir sur aucune des terres de son pere ; & Louis XIV ratifia cette rénonciation de la manière la plus solémnelle, & la fit ensuite enregistrer au Parlement.

Ces rénonciations & ces cinq cens mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des Infantes d'Espagne avec les Rois de France. La reine Anne d'Autriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions; & quand on avoit marié Isabelle, fille d'Henri le grand, avec Philippe IV Roi d'Espagne, on n'avoit pas stipulé plus de cinq cens mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui païa jamais rien : de sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages; on n'y voïait que des filles de Rois mariées à des Rois, aïant à peine un présent de noces.

Le duc de Lorraine Charles IV, de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en Prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire craindre; la France lui rendit ses Etats, en démolissant Nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté Rocroi, le Câtelet, & d'autres places dont il était en

possession : ainsi la France gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de Grand-Maître de la maison du Roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II, Roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le duc de Lorraine, vint près des Pirenées, où l'on traitait cette paix : il implora le secours de dom Louis & de Mazarin. Il se flatait que leurs Rois, ses cousins germains, réünis, oseraient enfin venger une cause commune à tous les Souverains, puisque Cromwel n'était plus : il ne put seulement obtenir une entrevûë, ni avec Mazarin, ni avec dom Louis. Lockhart, cet Ambassadeur de Cromwel, était à saint Jean de Luz, il se faisoit respecter encore même après la mort du Protecteur; & les deux Ministres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusérent de voir Charles II. Ils pensaient que son rétablissement était impossible; & que toutes les factions anglaises, quoique divisées entre elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de Rois. Ils se tromperent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux Ministres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé dans ses Etats par les Anglais, sans qu'un seul

potentat

potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pere, ni de servir au rétablissement du fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres par vingt mille citoïens, qui se jetterent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de tems, que le traité des Pirenées ne fut conclu; & Charles II était déjà paisible possesseur de l'Angleterre, que Louis XIV n'était pas même encore marié par procureur.

Enfin le cardinal Mazarin ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris. Un pere qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que Mazarin: il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais. Il exigea & il obtint que le Parlement vînt le haranguer par députés. C'était une chose sans exemple dans la monarchie, mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le Parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux Princes du sang en lieu tiers, comme autrefois.

Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faste roïal, aïant outre ses gardes, une compagnie de Mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des Mousquetaires du Roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grace au Roi, il était perdu. La Reine mere, si longtems protectrice obstinée de Mazarin contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le Roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce Ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé aussi-bien qu'à elle-même : elle respectait son ouvrage, & Louis XIV n'osait pas encore régner du vivant de Mazarin.

Un Ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé dans sa main par les tempêtes : mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absoluë & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile ; car le collége

des quatre nations ne fut que l'effet de son testament. Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un Seigneur obéré.

Le Roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de Votre Majesté ; mais monsieur le Cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux cens millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moïens trop au-dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé ; mais les Hollandais l'en soupçonnerent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au Roi une donation entière, croïant que le Roi les lui rendrait. Il ne se trompa point ; le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut ; & il n'y eut que le Roi qui semblât le regretter, car ce Prince savait déjà dissimuler. Le joug commençait à lui peser : il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort qui le met-

tait en possession de son thrône.

Louis XIV & la Cour porterent le deuil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & qu'Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrées. On n'entreprendra pas ici d'examiner si le cardinal Mazarin a été un grand Ministre ou non : c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étenduë d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'Etat ; c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aïent de bon sens, voïent tous à peu près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne en sait sur ce point autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu ou Mazarin : mais notre conduite & nos entreprises dependent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. Mazarin serait entré dans

la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer à l'exemple d'Alexandre, & entra dans la Rochelle en conquérant : mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assûrer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance; que Mazarin étoit sage, souple & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un Ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'Etat, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans: celui qui a le plus d'esprit échouë, & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réüssit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Rets, on voit aisément que Rets était le génie supérieur : cependant Mazarin fut tout-puissant, & Rets fut accablé. Enfin il est très-vrai, que pour faire un

puiſſant Miniſtre, il ne faut ſouvent qu'un eſprit médiocre, du bon ſens & de la fortune : mais pour être un bon Miniſtre, il faut avoir pour paſſion dominante l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat eſt celui dont il reſte de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortaliſe le cardinal Mazarin eſt l'acquiſition de l'Alſace. Il donna cette province à la France dans le tems que la France était déchaînée contre lui ; & par une fatalité ſingulière il fit plus de bien au roïaume lorſqu'il y était perſécuté, que dans la tranquillité d'une puiſſance abſoluë.



CHAPITRE SIXIÉME.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche espagnole à lui céder par tout la préséance, & la Cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achete Dunkerque. Il donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-généraux, & rend son roïaume florissant & redoutable.

JAmais il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'espérance, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes qui prétendaient à la beauté, se flataient de gouverner un Prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croïaient renouveller le régne des favoris. Chaque Ministre espérait la prémière place : aucun d'eux ne pensait, qu'un Roi élevé dans l'éloignement des affaires osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce Monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'instruisait que depuis

fort peu de tems, & parce que le Roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son Souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le prémier Ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au Roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demanderent tous: *à qui nous adresserons-nous?* & Louis XIV leur répondit: *à moi.* On fut encore plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essaïait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses Ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa Cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous em-

ploïés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'eſt pas ici le lieu de le repréſenter dans ſa vie privée, ni dans l'intérieur de ſon gouvernement; c'eſt ce que nous ferons à part. Il ſuffit de dire que ſes peuples, qui depuis la mort d'Henri le grand n'avaient point vû de véritable Roi, & qui déteſtaient l'empire d'un prémier Miniſtre, furent remplis d'admiration & d'eſpérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce qu'Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eu un prémier Miniſtre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puiſſantes. Si Louis XIII n'en avait pas eu, ce Prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût ſuccombé ſous le poids. Louis XIV pouvait, ſans péril, avoir ou n'avoir pas de prémier Miniſtre. Il ne reſtait pas la moindre trace des anciennes factions: il n'y avait plus en France qu'un maître & des ſujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute ſorte de gloire, & qu'il voulait être auſſi conſidéré au dehors qu'abſolu au dedans.

Les anciens Rois de l'Europe prétendent entre eux une entière égalité, ce qui eſt très-naturel: mais les Rois de

France ont toûjours réclamé la préséance que mérite l'antiquité de leur race & de leur roïaume ; & s'ils ont cédé aux Empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'Allemagne, Prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les Souverains, à cause de ce titre de César & d'héritier de Charlemagne : sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres Rois de Majesté. Les Rois de France pouvaient disputer la préséance aux Empereurs, puisque la France avait fondé le véritable empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus, par une suite non interrompuë, de Souverains qui régnaient sur une grande monarchie plusieurs siécles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possédent aujourd'hui des couronnes, fût parvenuë à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. Les Rois d'Espagne opposaient le titre de

catholique ; & depuis que Charles-quint avait eu un Roi de France prisonnier à Madrid, la fierté espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois, qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les Papes, qui donnaient les Etats avec une bulle, se croïaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette Cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'Espagne : mais depuis le régne de Charles-quint, l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise : un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimère du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes, comme les duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambassa-

deur de Suéde à Londres, le comte d'Estrade Ambassadeur de France, & le baron de Vatteville Ambassadeur d'Es-
1661. pagne, se disputerent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses français, & bientôt les gens du comte d'Estrade, blessés & dispersés, laisserent les Espagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappella l'Ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encore en Flandre au sujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV son beau-pere, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solemnelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger son roïaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un Ambassadeur : il envoïa le comte de Fuentes déclarer au Roi à Fontainebleau, en présence de tous les Ministres étran-
24 Mars gers qui étaient en France : *que les Mi-*
1662. *nistres espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France.* Ce n'en était pas assez pour reconnaître nette-

ment la prééminence du Roi : mais c'en était assez pour un aveu authentique de la faiblesse espagnole. Cette Cour encore fiére, murmura long-tems de son humiliation. Depuis, plusieurs Ministres espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimégue ; mais Louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occasion où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-tems en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens, circonspects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares ; & les Français, comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints par tout, & sur tout à Rome.

Le duc de Créqui, Ambassadeur auprès du Pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens

qui pouſſent toûjours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes deſordres que la jeuneſſe indiſciplinable de Paris, qui ſe faiſait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'aviſerent de charger l'épée à la main une eſcouade de Corſes (ce ſont des gardes du Pape qui appuïent les éxécutions de la Juſtice.) Ils les mirent aiſément en fuite. Tout le corps des Corſes, offenſé & ſecrettement animé par dom Mario Chigi frere du pape Alexandre VII, qui haïſſait le duc de Créqui, vint en armes aſſiéger la maiſon de l'Ambaſſadeur. Ils tirerent ſur le carroſſe de l'Ambaſſadrice qui rentrait alors dans ſon palais: ils lui tuerent un page, & bleſſerent pluſieurs domeſtiques. Le duc de Créqui ſortit de Rome, accuſant les parens du Pape & le Pape lui-même, d'avoir favoriſé cet aſſaſſinat. Le Pape différa tant qu'il put la réparation, perſuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiſer, & que tout s'oublie. Il fit pendre un Corſe & un Sbire au bout de quatre mois; & il fit ſortir de Rome le Gouverneur, ſoupçonné d'avoir autoriſé l'attentat: mais il fut conſterné

d'apprendre que le Roi menaçait de faire assiéger Rome ; qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, & que le maréchal du Plessis-Pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenuë une querelle de nation à nation, & le Roi voulait faire respecter la sienne. Le Pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les Princes catholiques : il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV ; mais les circonstances n'étaient pas favorables au Pape. L'Empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La Cour romaine ne fit qu'irriter le Roi sans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Provence cita le Pape, & fit saisir le comtat d'Avignon. Dans d'autres tems les excommunications de Rome auraient suivi ces outrages ; mais c'étaient des armes usées & devenuës ridicules : il fallut que le Pape pliât : il fut forcé d'exiler de Rome son propre frere, d'envoïer son neveu le cardinal Chigi, en qualité de Légat *à latere*, faire satisfaction au Roi ; de casser la garde Corse, & d'élever dans Rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le car-

dinal Chigi fut le prémier Légat de la Cour romaine qui fût jamais envoïé pour demander pardon: les Légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagères, & par des monumens qui le sont aussi (car il permit quelques années après la destruction de la piramide;) mais il força la Cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione au Duc de Parme, à dédommager le Duc de Modéne de ses droits sur Comacchio; & il tira ainsi d'une insulte l'honneur solide d'être le protecteur des Princes d'Italie.

En soûtenant ainsi sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du Roi d'Angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. Charles II prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du sang des Anglais. Son chan-
27 Oct. celier Hide, accusé d'avoir, ou conseillé
1662. ou souffert cette faiblesse, fut banni depuis par le Parlement d'Angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses Rois.

1663. Louis fit travailler trente mille hom-

mes à fortifier Dunkerque du côté de la terre & de la mer. On creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre, de sorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

Quelque tems après, le Roi força le Duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal. Ce malheureux Charles IV, guerrier assez illustre, mais Prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le Roi lui permettrait de lever un million sur l'Etat qu'il abandonnait, & que les Princes du sang de Lorraine seraient réputés Princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au Parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le Duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du Roi. 20 Août 1663.

Louis augmentait ses Etats même pendant la paix, & se tenait toûjours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revuës fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redouta-

bles en Europe : ils attaquaient à la fois l'Empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des Rois de France a toûjours été, depuis François I, d'être alliés des Empereurs turcs, non-seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir. Cependant un Roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'Empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien, que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent : enfin ses traités avec l'Empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoïa donc six mille hommes en Hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet Amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, & entr'autres le jeune de la Feuillade, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces Français allerent servir en Hongrie sous le général Montécuculi,

Août 1664.

qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis, en servant contre la France, balança la réputation de Turenne. Il y eut un grand combat à saint-Gothar au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'Empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur: les Allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux Allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Le Roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'Empereur, & à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le Portugal contre l'Espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pirenées; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive: le maréchal de Schomberg, étranger & huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats français, qu'il païait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoïer au nom du Roi de Portugal. Ces quatre mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remporterent à Villaviciosa une victoire

complette, qui affermit le thrône dans la maiſon de Bragance. Ainſi Louis XIV paſſait déjà pour un Prince guerrier & politique, & l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encore fait la guerre.

17 Juin 1665. Ce fut par cette politique qu'il évita, malgré ſes promeſſes, de joindre le peu de vaiſſeaux qu'il avait alors aux flottes hollandaiſes. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au ſujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de ſon commerce dans les Indes. Louis voïait avec plaiſir ces deux puiſſances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaiſſeaux, & ſe détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtrées qui ſe ſoient jamais données, dont tout le fruit était l'affaibliſſement des deux partis. Il s'en donna
11, 12 & 13 Juin 1666. une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats que le hollandais Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vû encore. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaiſſeaux d'Angleterre juſques dans ſes ports à quatre lieuës de Londres. Il fit triompher la Hollande ſur les mers, dont les Anglais avaient toûjours eu

l'empire, & où Louis XIV n'était rien encore.

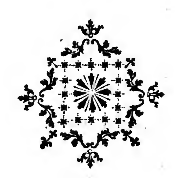
La domination de l'océan était partagée depuis quelque tems entre ces deux nations : l'art de construire les vaisseaux, & de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La France, sous le ministère de Richelieu, se croïait puissante sur mer, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de Matelots, d'Officiers, de manufacture pour la construction & pour l'équipement. Le Roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquait avec une diligence incroïable : mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'océan de près de trois cens gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou seize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les Pirates de Barbarie ; & lorsque les Etats-généraux presserent Louis XIV de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le

port de Breſt qu'un ſeul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoïer ſur leurs inſtances réïterées. Ce fut une honte que Louis XIV s'empreſſa bien vîte d'effacer.

Il donna aux Etats un ſecours de ſes forces de terre plus eſſentiel & plus honorable. Il leur envoïa ſix mille Français pour les défendre contre l'Evêque de Munſter, Chriſtophe-Bernard de Gaalen, Prélat guerrier & ennemi implacable, ſoudoïé par l'Angleterre pour déſoler la Hollande. Mais il leur fit païer chérement ce ſecours, & les traita comme un homme puiſſant, qui vend ſa protection à des marchands opulens : Colbert mit ſur leur compte, non-ſeulement la ſolde de ces troupes, mais juſqu'aux frais d'une ambaſſade envoïée en Angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais ſecours ne fut donné de ſi mauvaiſe grace, ni reçu avec moins de reconnaiſſance.

Le Roi aïant ainſi aguerri ſes troupes, & formé de nouveaux Officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, reſpecté & vengé dans Rome, ne voïait pas un ſeul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peſte; Londres réduite en cendres par un incendie attribué injuſtement aux Catholiques ;

la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles II, aussi dangereuse pour ses affaires, que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sûreté du côté des Anglais. L'Empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs. Le roi d'Espagne Philippe IV mourant, & sa monarchie aussi faible que lui, laissaient Louis XIV le seul puissant & le seul redoutable. Il était jeune, riche, bien servi, obeï aveuglément, & marquait l'impatience de se signaler & d'être conquérant.



CHAPITRE SEPTIÈME.

Conquête de la Flandre.

L'Occasion se présenta bientôt à un Roi qui la cherchait. Philippe IV son beau-pere mourut : il avait eu de sa prémière femme, sœur de Louis XIII, cette princesse Marie-Thérèse, mariée à son cousin Louis XIV ; mariage, par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la maison de Bourbon, si long-tems son ennemie. De son second mariage avec Marie-Anne d'Autriche il avait eu Charles II, enfant faible & malsain, héritier de sa couronne, & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit que la Flandre & la Franche-Comté, provinces du roïaume d'Espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa rénonciation. Si les causes des Rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal desinteressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit examiner ses droits par son Conseil & par des Théologiens, qui les jugerent

jugerent inconteſtables ; mais le Conſeil & le confeſſeur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puiſſante raiſon, la loi expreſſe de Charles-quint ; mais les loix de Charles-quint n'étaient guéres ſuivies par la Cour de France.

Un des prétextes que prenait le Conſeil du Roi, était, que les cinq cens mille écus donnés en dot à ſa femme n'avaient point été païés ; mais on oubliait que la dot de la fille d'Henri IV ne l'avait pas été davantage. La France & l'Eſpagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de Banquier & des raiſons d'Avocat : mais la ſeule raiſon d'Etat était écoutée.

Le Roi, comptant encore plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons, marcha en Flandre à des conquêtes aſſûrées. Il était à la tête de trente-cinq mille hommes : un autre corps de huit mille fut envoïé vers Dunkerque : un de quatre mille vers Luxembourg. Turenne était ſous lui le Général de cette armée. Colbert avait multiplié les reſſources de l'Etat pour fournir à ces dépenſes. Louvois, nouveau Miniſtre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magaſins de toute eſpéce étaient diſtribués ſur la frontière. Il in- *1667.*

troduisit le prémier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement avait jusqu'alors renduë impratiquable, de faire subsister les armées par magasins : quelque siége que le Roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La discipline, renduë plus sévère de jour en jour par l'austérité inflexible du Ministre, enchaînait tous les Officiers à leur devoir. La présence d'un jeune Roi, l'idole de son armée, leur rendait la dureté de ce devoir aisée & chere. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au-dessus de celui de la naissance. Les services, & non les aïeux, furent comptés, ce qui ne s'était guére vû encore : par-là l'Officier de la plus médiocre naissance fut encouragé, sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie, sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenses, dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le Roi, entre un chef & un Ministre également habiles, tous deux jaloux

l'un de l'autre & ne l'en servant que mieux, suivi des meilleures troupes de l'Europe, enfin ligué de nouveau avec le Portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un roïaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mere, femme faible, dont le gouvernement malheureux laissait la monarchie espagnole sans défense. La veuve de Philippe IV avait pris pour son prémier Ministre un Jésuite allemand, son confesseur, nommé le pere Nitard, homme aussi capable de dominer sur sa pénitente, qu'incapable de gouverner un Etat, n'aïant rien d'un Ministre & d'un Prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il osa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner: *C'est vous qui me devez du respect, puisque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre Reine à mes pieds.* Avec cette fierté si contraire à la vraie grandeur d'esprit, il laissait le thresor sans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chefs, mal païées, & plus mal conduites devant un ennemi qui avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui n'était pas encore perfection-

né, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontières de la Flandre espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroi, comme dans Paris : Ath, Tournai, furent pris en deux jours : Furnes, Armentiéres, Courtrai, ne tinrent pas davantage. Il
6 Juill. descendit dans la tranchée devant Douai,
27 Août & cette place se rendit le lendemain.
1667. Lille, la plus florissante ville de ces païs, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six mille hommes, capitu-
17 Août. la après neuf jours de siége. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse : encore
31 Août. l'arrière-garde de cette petite armée fut-elle taillée en piéces par le marquis, depuis maréchal de Créqui. Le reste se cacha sous Bruxelles & sous Mons, laissant le Roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voïage d'une Cour. La bonne chére, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans nos armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. Les Officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus exacte-

ment, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eu long-tems que des assiettes de fer en campagne : le marquis d'Humiéres fut le prémier, au siége d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune Roi aimant la magnificence, étalait celle de sa Cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chére, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand Etat, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de chose auprès de celui qu'on a vû depuis. Le Roi, ses Généraux & ses Ministres allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de cavalerie, ni de Secrétaire d'un Officier général, qui ne fasse ce voïage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquillement qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des Officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée

avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le Roi en donnait l'exemple ; il alla ainsi à la tranchée devant Douai & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par de jeunes gens peu robustes, pleins de valeur, mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles : les citoïens transportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Flandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne : il ne manquait au Roi que des troupes assez nombreuses pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenuë aujourd'hui la règle de tous les bons Ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir les places revêtuës que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroïées par l'artillerie : plus il

les rendit rasantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle de Lille 1668. sur ces principes. On n'avait point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse : l'exemple commença en faveur de Vauban ; il fut le prémier Gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer que le prémier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fut celui des fortifications de Lille.

Le Roi se hâta de venir jouïr des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa Cour.



CHAPITRE HUITIÉME.

Conquête de la Franche-Comté : paix d'Aix-la-Chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à Saint-Germain, lorsqu'au
1668. cœur de l'hiver, au mois de janvier, on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois évêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes dans la route qui mene de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces démarches irrégulières était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de février il part de Saint-Germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du grand Condé, & quelques courtisans : les

autres Officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt mille hommes, aſſemblés de vingt routes différentes, ſe trouvent le même jour en Franche-Comté, à quelques lieuës de Beſançon; & le grand Condé paraît à leur tête, aïant pour ſon principal Lieutenant-général, Bouteville-Montmorenci ſon ami, devenu duc de Luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune. Luxembourg était l'éléve de Condé dans l'art de la guerre; & il obligea à force de mérite, le Roi qui ne l'aimait pas, à l'emploïer.

Des intrigues eurent part à cette entrepriſe imprévûë : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de ſa faveur du maître: Condé était jaloux en héros, & Louvois en Miniſtre. Le Prince, Gouverneur de la Bourgogne qui touche à la Franche-Comté, avait formé le deſſein de s'en rendre maître en hiver, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la Flandre françaiſe. Il communiqua d'abord ſon projet à Louvois, qui l'embraſſa avidement, pour éloigner & rendre inutile Turenne, & pour ſervir en même tems ſon maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étenduë en long de quarante lieuës, & large de vingt, avait le nom de franche, & l'était en effet. Les Rois d'Espagne en étaient plutôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu: toute l'administration était partagée & disputée entre le Parlement & le Gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouïssait de grands priviléges, toûjours respectés par la Cour de Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la France. Jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses Souverains. Leur amour pour la maison d'Autriche s'est conservé pendant deux générations; mais cet amour était au fond celui de leur liberté. Enfin la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre; & puisqu'elle était une espéce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à emploïer la force.

On gagna d'abord quelques citoïens par des présens & des espérances. On s'assûra de l'abbé Jean de Watteville, frere de celui qui aïant insulté à Londres l'Ambassadeur de France, avait procuré

par cet outrage l'humiliation de la branche d'Autriche espagnole. Cet Abbé, autrefois Officier, puis Chartreux, puis long-tems Musulman chez les Turcs, & enfin Ecclésiastique, eut parole d'être Grand-Doïen & d'avoir d'autres bénéfices. On corrompit le comte de Saint-Amour neveu du Gouverneur; & le Gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas infléxible. Quelques Conseillers de ce Parlement furent achetés peu cher. Ces intrigues secrettes, à peine commencées, furent soûtenuës par vingt mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investi par le prince de Condé : Luxembourg court à Salins : le lendemain Besançon & Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint Suaire fort révéré dans cette ville : ce qu'on lui accorda très-aisément. Le Roi arrivait à Dijon. Louvois qui avait volé sur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre, que ces deux villes sont assiégées & prises. Le Roi courut aussi-tôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pout lui.

Il alla assiéger Dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour Commandant le comte de Montrevel, homme de grand courage, fidé-

le par grandeur d'ame aux Eſpagnols qu'il haïſſait, & au Parlement qu'il mépriſait. Il n'avait pour garniſon que quatre cens ſoldats & les citoïens, & il oſa ſe défendre. La tranchée ne fut point pouſſée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui ſuivaient le Roi, courut attaquer la contreſcarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit ſoûtenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce Prince était par tout avec ſon fils, & venait enſuite rendre compte de tout au Roi, comme un Officier qui aurait eu ſa fortune à faire. Le Roi, dans ſon quartier, montrait plutôt la dignité d'un Monarque dans ſa Cour, qu'une ardeur impétueuſe, qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de Saint-Germain était obſervé. Il avait ſon petit coucher, ſes grandes, ſes petites entrées, une ſale des audiences dans ſa tente. Il ne tempérait le faſte du thrône qu'en faiſant manger à ſa table ſes Officiers-généraux & ſes Aides de camp. On ne lui voïait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François I & d'Henri IV, qui cherchaient toutes les eſpéces de danger: il ſe conten-

tait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de Saint-Germain; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le Conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au Gouverneur : " que le Roi de France „ aurait dû envoïer ses laquais prendre „ possession de ce païs, au lieu d'y al„ ler en personne. „ 14 Fév. 1668.

Tant de fortune & tant d'ambition réveillerent l'Europe assoupie. L'Empire commença à se remuer, & l'Empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblerent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les Hollandais, à qui il avait toûjours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par Jean de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu Grand-Pensionnaire;

homme amoureux de la liberté de son païs, autant que de sa grandeur personnelle: assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la Haie, tandis que dans les négociations de l'Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans Rois: homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoïen, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, Ambassadeur d'Angleterre à la Haie, une amitié bien rare entre des Ministres. Temple était un philosophe qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéïsme; né avec le génie d'un sage républicain; aimant la Hollande comme son propre païs, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le Grand-Pensionnaire lui-même. Ces deux citoïens s'unirent avec le comte de Dhona Ambassadeur de Suéde, pour arrêter les progrès du Roi de France.

Ce tems était marqué pour les événemens rapides. La Flandre, qu'on nomme *Flandre française*, avait été prise

en trois mois ; la Franche - Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suéde, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fut proposé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fut indigné qu'un petit Etat, tel que la Hollande, conçût l'idée de borner ses conquêtes & d'être l'arbitre des Rois, & plus encore qu'elle en fût capable. Cette entreprise des provinces-unies lui fut un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout - puissant, & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui - même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Rospigliosi, Clément IX, pour médiateur.

La Cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toutes sortes de moïens l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pirenées : elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoïé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de

Plénipotentiaires. Les Hollandais, déjà jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à St. Germain, par le ministère de leur Ambassadeur Van-Beuning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoïé à Aix-la-Chapelle, pour être signé avec appareil par les Ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce Van-Beuning, Bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions la hauteur impérieuse du Roi, & opposait une infléxibilité républicaine au ton de supériorité que les Ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du Roi ?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le Roi*, dit Van-Beuning ; *je considére ce qu'il*
2 Mai *peut*. Enfin à la Cour du plus superbe
1668. Monarque du monde, un Bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-Comté. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu

la Flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable : mais toutes les nations trouverent que le Roi marquait assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.



CHAPITRE NEUVIÉME.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la Hollande.

LOuis XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son roïaume. Il fit voir qu'un Roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander, & les succès dans l'administration étaient aussi rapides que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenant déjà près de soixante grands vaisseaux qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique, pour les Indes orientales, pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France, & sous ses ïeux, des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes, avec tous les arts que l'Architecture entraîne

après elle ; & dans l'intérieur de sa Cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire dont les siécles précédens n'avaient pas eu même l'idée. Les lettres florissaient, le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation trouveront leur véritable place dans cette histoire : il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'Europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait. Il était furieux & imbécille. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre frere d'Alphonse, osa concevoir le projet de déthrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la Reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eu publiquement d'une courtisane un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-long-tems avec la Reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance ; & aïant acquis dans le roïaume par son habileté, l'autorité que son mari avait perduë par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome

Novemb. 1667.

une bulle pour épouſer ſon beau-frere. Il n'eſt pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle; mais il l'eſt, que des perſonnes toutes-puiſſantes en aïent beſoin. Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille roïale, & non dans le roïaume de Portugal, n'aïant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par ſa ſingularité.

Sept. 1668. La France reçut bientôt après un Roi qui deſcendait du thrône d'une autre manière. Jean Caſimir, Roi de Pologne, renouvella l'exemple de la reine Chriſtine. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux; il choiſit ſa retraite à Paris, dans l'abbaïe de Saint-Germain, dont il fut Abbé. Paris, devenu depuis quelques années le ſéjour de tous les arts, était une demeure délicieuſe pour un Roi qui cherchait les douceurs de la ſocieté, & qui aimait les lettres. Il avait été Jéſuite & Cardinal avant d'être Roi; & dégoûté également de la roïauté & de l'Egliſe, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en ſage, & ne voulut jamais ſouffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de majeſté.

Mais une affaire plus intéreſſante tenait tous les Princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Sé-

lims & des Solimans, mais dangereux encore & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur Empire.

On ne sait s'il était plus étonnant que les Venitiens se fussent défendus si long-tems, ou que les Rois de l'Europe les eussent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un Pape, ou même un Moine, envoïait des millions de Chrétiens combattre les Mahométans dans leur Empire: nos Etats s'épuisaient d'hommes & d'argent pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée; & maintenant que l'isle de Candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante mille Turcs, les Rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galéres de Malte & du Pape étaient le seul secours qui défendait cette république contre l'Empire ottoman. Le Sénat de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait, avec ses soldats mercénaires & des secours si faibles, résister au grand-visir Kiuperli, bon Ministre, meilleur Général, maître de l'Empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons Ingénieurs.

Le Roi donna inutilement aux autres

Princes l'exemple de fecourir Candie. Ses galéres, & les vaiffeaux nouvellement conftruits dans le port de Toulon, y porterent fept mille hommes, commandés par le duc de Beaufort; fecours devenu trop faible dans un fi grand danger, parce que la générofité françaife ne fut imitée de perfonne.

La Feuillade, fimple gentilhomme français, fit une action qui n'a d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près de trois cens gentilshommes à Candie, à fes dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les Venitiens à proportion de la Feuillade, il eft à croire que Candie eût été délivrée. Ce fecours ne fervit qu'à retarder la prife de quelques jours, & à verfer du fang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une fortie; & Kiuperli en-
16 Sept. tra enfin par capitulation dans cette ville,
1669. qui n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Turcs dans ce fiége s'étaient montrés fupérieurs aux Chrétiens, même dans la connaiffance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vûs encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent pour la prémière fois des lignes paralleles dans les tranchées. C'eft d'eux que nous avons appris cet ufage; mais ils ne le tinrent que d'un Ingénieur italien. Il

eſt certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richeſſes, & cette conſtance dans le travail, qui faiſait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie & prendre Rome en bien peu de tems: mais les lâches Empereurs qu'ils ont eu depuis, leurs mauvais Généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le ſalut de la chrétienté.

Le Roi, peu touché de ces événemens éloignés, laiſſait mûrir ſon grand deſſein de conquérir tous les païs-bas, & de commencer par la Hollande. L'occaſion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait ſur les mers; mais ſur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Eſpagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle ſe repoſait avec trop de ſécurité ſur les traités & ſur les avantages d'un commerce immenſe. Autant que ſes armées navales étaient diſciplinées & invincibles, autant ſes troupes de terre étaient mal tenuës & mépriſables. Leur cavalerie n'était compoſée que de bourgeois qui ne ſortaient jamais de leurs maiſons, & qui païaient des gens de la lie du peuple pour faire le ſervice en leur place. L'infanterie était à peu près ſur le même pied: les Officiers, les Com-

mandans mêmes des places de guerre, étaient les enfans ou les parens des Bourguemestres; nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois comme des Prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus; mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande. Cet appui venant à manquer aux provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le Monarque anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçuë, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la riviere de la Tamise par la flotte hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance ni les conquêtes; il voulait vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins gêné : c'est par-là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au Roi Charles, qui n'en pouvait avoir sans son Parlement. Cette liaison secrette entre les deux Rois ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de Charles II, & épouse de *Monsieur*, frere unique du Roi, à Turenne & à Louvois.

Une

Une Princesse de vingt-six ans fut le Plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le Roi Charles. On prit pour prétexte du passage de Madame en Angleterre, un voïage que le Roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens Rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voïage. Trente mille hommes précéderent ou suivirent la marche du Roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des païs conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques uns à applanir les chemins. Le Roi menait avec lui la Reine sa femme, toutes les Princesses & les plus belles femmes de sa Cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil qui couvrait son voïage. Ce fut une fête continuelle depuis Saint-Germain jusqu'à Lille.

Le Roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandit par tout ses libéralités avec profusion : l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princesse Henriette s'embarqua à Calais, pour voir son frere qui s'était avancé jus-

qu'à Cantorberi. Charles, séduit par l'amitié qu'il avait pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à son retour d'une manière soudaine & affreuse, jetta des soupçons sur Monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux Rois. Les dépouilles de la république qu'on devait détruire étaient déjà partagées par le traité secret entre les Cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vûës, d'alliés & d'ennemis, & on est souvent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre, mais l'Europe les écoutait en silence. L'Empereur occupé des séditions de la Hongrie, la Suéde endormie par des négociations, l'Espagne toûjours faible, toûjours irrésoluë & toûjours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de Louis XIV.

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions : l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de

l'humanité : l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célébre depuis sous le nom de Guillaume III. Le grand-pensionnaire Jean de With, & Corneille son frere, étaient à la tête des partisans austères de la liberté : mais le parti du jeune Prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Louis avait non-seulement acheté le Roi d'Angleterre, il gagna encore l'Electeur de Cologne, & ce Van-Gaalen Evêque de Munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des Hollandais. Il les avait secourus contre cet Evêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La Suéde, après s'être unie aux Hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons, moïennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit Etat, il n'y en eut pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une entreprise à-peu-près

ſemblable à cette ligue de Louis XII, de l'empereur Maximilien, & du Roi d'Eſpagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Veniſe, parce qu'elle était riche & fiére.

Les Etats-généraux conſternés écrivirent au Roi, lui demandant humblement ſi les préparatifs qu'il faiſait étaient en effet deſtinés contre eux, ſes anciens & fidéles alliés; en quoi ils l'avaient offenſé; quelle réparation il exigeait. Il répondit " qu'il ferait de ſes „ troupes l'uſage que demanderait ſa „ dignité, dont il ne devait compte à „ perſonne. „ Ses Miniſtres alléguaient pour toute raiſon, que le Gazetier de Hollande avait été trop inſolent, & qu'on diſait que Van-Beuning avait fait frapper une médaille injurieuſe à Louis XIV. Van-Beuning avait pour nom de baptême, *Joſué*. Le goût des deviſes régnait alors en France : on avait donné à Louis XIV la deviſe du ſoleil, avec cette légende, *nec pluribus impar*. On prétendait que Van-Beuning s'était fait repréſenter avec un ſoleil, & ces mots pour ame, *in conſpectu meo ſtetit ſol ; à mon aſpect le ſoleil s'eſt arrêté.* * Cette mé-

* Il eſt vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de Van-Beuning; mais elle ne porte point de date. Elle

daille n'exista jamais. Il est vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux : *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis Regibus, vindicatâ marium libertate, stabilitâ orbis Europæ quiete. Les loix affermies, la Religion épurée, les Rois secourus, défendus & réünis, la liberté des mers vengée, l'Europe pacifiée.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser Louis XIV.

Le Roi d'Angleterre de son côté leur reprochait que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau anglais, & alléguait encore un certain tableau où Corneille de With, frere du Pensionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur : on voïait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce Corneille de With, qui en

représente un combat avec un soleil qui culmine sur la tête des combattans. La légende est, *stetit sol in medio cœli.* Cette médaille, que des particuliers ont fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'Hochstedt en 1709, à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors :

Alter in egregio nuper certamine Josue
Clamavit, sol sta gallice; solque stetit.

effet avait eu beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire : mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les Ministres anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande, y spécifierent des tableaux injurieux, *abusive pictures.* Les Etats, qui traduisaient toûjours les mémoires des Ministres en français, aïant traduit *abusive* par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs.* En effet ils ne devinerent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoïens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées & autant d'argent, que Louis en emploïa pour subjuguer le petit Etat des provinces-unies. Cinquante millions, qui en

feraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. Trente vaisseaux de cinquante piéces de canon joignirent la flotte anglaise forte de cent voiles. Le Roi avec son frere alla sur les frontières de la Flandre espagnole & de la Hollande, vers Mastricht & Charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les Généraux de l'armée du Roi étaient Condé & Turenne. Luxembourg commandait sous eux. Vauban devait conduire les siéges. Louvois était par tout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vû une armée si magnifique, & en même tems mieux disciplinée. C'était sur tout un spectacle admirable, que la maison du Roi nouvellement réformée : on y voïait quatre compagnies des gardes du corps, chacune composée de trois cens gentilshommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans païe, assujettis comme les autres à la régularité du service ; deux cens gendarmes de la garde, deux cens chevaux-légers, cinq cens Mousquetaires, tous gentilshommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne mine ; douze compagnies de la gendarmerie, depuis aug-

mentée jusqu'au nombre de seize : les cent-Suisses même accompagnaient le Roi, & ses régimens des gardes-françaises & suisses montaient la garde devant sa maison ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plûpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même tems un objet de terreur & d'admiration pour des peuples chez qui toute espéce de magnificence était inconnuë. Une discipline devenuë encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'Inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vûs depuis : mais deux hommes uniques en leur genre en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baïonnette en usage dans quelques régimens : avant lui on ne s'en servait pas d'une manière constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes ou à dos de mulet. Le Roi avec tant d'avanta-

ges, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un Historien qui devait écrire ses victoires : c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flater.

Ce qui avançait encore la chûte des Hollandais, c'est que le marquis de Louvois avait fait acheter chez eux une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire, & avait ainsi dégarni beaucoup leurs magasins. Il n'est point du tout étonnant que des Marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un Négociant de ce païs avait autrefois répondu au prince Maurice qui le réprimandait sur un tel négoce: *Monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hazarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a imprimé que le marquis de Louvois alla lui-même, déguisé, conclure ces marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une aventure si déplacée, si dangereuse & si inutile?

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent trente mille com-

battans, une artillerie prodigieuſe, & de l'argent avec lequel on attaquait encore la fidélité des Commandans des places ennemies; la Hollande n'avait à oppoſer qu'un jeune Prince d'une conſtitution faible, qui n'avait vû ni ſiéges, ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais ſoldats, en quoi conſiſtait alors toute la garde du païs. Le prince Guillaume d'Orange, âgé de 22 ans, venait d'être élu Capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : Jean de With y avait conſenti par néceſſité. Ce Prince nourriſſait ſous le flegme hollandais une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toûjours depuis dans ſa conduite, ſans s'échapper jamais dans ſes diſcours. Son humeur était froide & ſévère, ſon génie actif & perçant : ſon courage, qui ne ſe rebutait jamais, fit ſupporter à ſon corps faible & languiſſant, des fatigues au-deſſus de ſes forces. Il était valeureux ſans oſtentation, ambitieux, mais ennemi du faſte, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adverſité, aimant les affaires & la guerre, ne connaiſſant ni les plaiſirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité, enfin preſqu'en tout l'oppoſé de Louis XIV.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui

se débordait sur sa patrie : ses forces étaient trop peu de chose ; son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes françaises venaient fondre tout-à-coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent Duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine saisie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du Pape.

Cependant le Roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces païs qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour païer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoïé du Gouverneur des Païs-bas étant venu faire une représentation au Roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du Roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le Roi était à la tête de sa maison,

& de ses plus belles troupes, qui composaient trente mille hommes : Turenne les commandait sous lui. Le prince de Condé avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement : Rhinberg, Orsoi, Wesel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg, que le Roi voulut assiéger en personne, n'essuïa pas un coup de canon ; & pour assûrer encore mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirer ensuite à Mastricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issel, se rendirent. Quelques Gouverneurs envoïerent leurs clefs, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs Officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour

paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le Roi serait au-delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du Roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet.

Des gens du païs informerent alors le prince de Condé, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *Tollhuis, la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le Roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres Pélisson témoin oculaire. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé: il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cens cavaliers, & deux faibles regimens d'infanterie, sans canon. L'artillerie française les foudroïait en

flanc. Tandis que la maison du Roi & les meilleures troupes de cavalerie passerent sans risque au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de Condé les côtoïait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrerent dans la riviere pour faire semblant de combattre : ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussi-tôt bas les
12 Juin armes, & demanda la vie. On ne perdit
1672. dans le passage que le comte de Nogent & quelques cavaliers, qui s'étant écartés du gué se noïerent; & il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'aïant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup un de leurs Officiers. L'infanterie hollandaise desespérée reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un Capitaine de cavalerie nommé Ossembrouck, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en sortant de la riviere, & lui appuïe son pistolet à la tête. Le Prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracas-

ſa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette bleſſure dans toutes ſes campagnes. Les Français irrités firent main-baſſe ſur cette infanterie, qui ſe mit à fuir de tous côtés. Louis XIV paſſa ſur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce paſſage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui duſſent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le Roi relevait toutes ſes actions, le bonheur rapide de ſes conquêtes, la ſplendeur de ſon régne, l'idolâtrie de ſes courtiſans; enfin le goût que les peuples, & ſur tout les Pariſiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre, où l'on eſt dans l'oiſiveté des grandes villes : tout cela fit regarder à Paris le paſſage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était que toute l'armée avait paſſé ce fleuve à la nage, en préſence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresſe imprenable, appellée le *Tholus*. Il était très-vrai que rien n'était plus impoſant pour les ennemis que ce paſſage, & que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entrepriſe était très-périlleuſe.

Dès qu'on eut paſſé le Rhin, on prit

Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nosembourg, Nimégue, Skenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait guére d'heures dans la journée où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un Officier, nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne: " Si vous voulez m'en„ voïer cinquante chevaux, je pourrai „ prendre avec cela deux ou trois places. „

Utrecht envoïa ses clefs, & capitula avec toute la province qui porte son nom.
20 Juin 1672. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur, & l'Evêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solemnité la grande église aux Catholiques. L'Evêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La Religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes: c'était un droit qu'il acquerait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

Les provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises: Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les Juifs, qui y sont établis, s'empresserent d'offrir à Gourville, Intendant & ami du prince de Condé, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam,

était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancerent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs, & qui n'est qu'à une lieuë d'Amsterdam. Les Magistrats de Muiden, éperdus de fraïeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin voïant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs & fermerent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du Roi. Cette capitale une fois prise, non-seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, & bientôt la terre même de ce païs allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voïage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer : on trouva, que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes orientales : ces provinces d'Europe, qui n'achetent leur bled qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'en-

trepôt & le magasin de l'Europe, où trois cens mille hommes cultivent le commerce & les arts, ferait devenu bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues: elles eussent probablement à la fois manqué d'habitans comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'Etat était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand-pensionnaire de With ne croïait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particulière, craignait toûjours l'élévation du prince d'Orange encore plus que les conquêtes du Roi de France; il avait fait jurer à ce Prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le Prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lierent de With à ce serment: il aimait mieux voir sa république subjuguée par un Roi vainqueur, que soumise à un Stathouder.

Le prince d'Orange de son côté, plus ambitieux que de With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendait tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur. Les Etats résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le Prince ; mais le Prince fut élevé au stathoudérat malgré les de With.

Quatre députés vinrent au camp du *1672.*
Roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croïait l'arbitre des Rois. Les députés ne furent point reçus des Ministres de Louis XIV avec cette politesse française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien servir, plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les suplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le Roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les Etats lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimégue, des villes & des forts dans le sein de leur païs ; qu'on lui païât vingt millions ; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, sans qu'ils païassent jamais aucun droit ;

que la Religion catholique fût par tout rétablie ; que la république lui envoïât tous les ans une ambaſſade extraordinaire, avec une médaille d'or ſur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de Louis XIV ; enfin qu'à ces ſatisfactions ils joigniſſent celle qu'ils devoient au Roi d'Angleterre & aux Princes de l'Empire, tels que ceux de Cologne & de Munſter, par qui la Hollande était encore déſolée.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la ſervitude, parurent intolérables ; & la fierté du vainqueur inſpira un courage de deſeſpoir aux vaincus. On réſolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les eſpérances ſe tournerent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le Grand-Penſionnaire, qui avait demandé la paix. A ces ſéditions ſe joignit la politique du Prince & l'animoſité de ſon parti. On attente d'abord à la vie du grand-penſionnaire Jean de With. Enſuite on accuſe Corneille ſon frere d'avoir attenté à celle du Prince : Corneille eſt appliqué à la queſtion. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace, *juſtum & tenacem*, convenable à ſon état & à ſon courage, & qu'on peut traduire ainſi pour ceux qui ignorent le latin :

Les torrens impétueux.
La mer qui gronde & s'élance,
La fureur & l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tirans la vengeance
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la Haie les deux freres de With; l'un qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu; & l'autre qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable: horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Encre, à l'amiral Coligni, &c. car la populace est presque par tout la même. On poursuivit les amis du Pensionnaire: Ruiter même, l'amiral de la république, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam. 20 Août 1672.

Au milieu de ces desordres & de ces désolations, les Magistrats montrerent des vertus que l'on ne voit guére que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque

coururent en foule à la banque d'Amſterdam : on craignait que l'on eût touché au threſor public. Chacun s'empreſſait de ſe faire païer du peu d'argent qu'on croïait qui pouvait y être encore. Les Magiſtrats firent ouvrir les caves où ce threſor ſe conſerve : on le trouva tout entier, tel qu'il avait été dépoſé depuis ſoixante ans; l'argent même était encore noirci de l'impreſſion du feu qui avait quelquès années auparavant conſumé l'hôtel-de-ville. Les billets de banque s'étaient toûjours négociés juſqu'à ce tems, ſans que jamais on eût touché au threſor. On païa alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de reſſources étaient d'autant plus admirables, que Charles II Roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ſes plaiſirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ſes ſujets. Autant il était honteux à ce Roi de violer ainſi la foi publique, autant il était glorieux aux Magiſtrats d'Amſterdam de la garder, dans un tems où il ſemblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'eſprit qui prend les

partis extrêmes dans les maux sans reméde. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées. Le païsan ne murmura pas de voir ses troupeaux noïés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples : ils manquerent sur tout d'eau douce; elle se vendit six sous la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un Etat, demeurât encore redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV passait le Rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux Rois. Leur puissance réünie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la

république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à se disputer l'empire de
7 Juin 1672. l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'Yorck frere du Roi. La gloire de ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'Yorck obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'Amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part à l'action : & tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sûreté.

Après cette bataille, Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Téxel; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soûtenait : on ne voïait que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un Consul de France disait au Roi de Perse que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : *comment cela peut-il être*, répondit le Monarque persan, *puisqu'il y a toûjours au port d'Ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français ?* Le

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoïen. Il offrit à l'Etat le revenu de ſes charges & tout ſon bien pour ſoûtenir la liberté. Il couvrit d'inondations les paſſages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reſte du païs. Ses négociations promptes & ſecrettes réveillerent de leur aſſoupiſſement l'Empereur, l'Empire, le Conſeil d'Eſpagne, le Gouverneur de Flandre. Il diſpoſa même l'Angleterre à la paix. Enfin le Roi était entré au mois de mai en Hollande, & dès le mois de juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, Gouverneur de Flandre, fit paſſer ſecrettement quelques régimens au ſecours des provinces-unies. Le Conſeil de l'empereur Léopold envoïa Montecuculi à la tête de près de vingt mille hommes. L'Electeur de Brandebourg, qui avait à ſa ſolde vingt-cinq mille ſoldats, ſe mit en marche.

Alors le Roi quitta ſon armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. La garde des provinces conquiſes devenait difficile. Louis voulait une gloire ſûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à Juillet 1672.

Saint-Germain au milieu de l'été : laiſſant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouït du triomphe. On éleva des monumens de ſa conquête, tandis que les puiſſances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.



CHAPITRE DIXIÈME.

Evacuation de la Hollande. Seconde conquête de la Franche-Comté.

ON croit néceſſaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir que ce n'eſt point ici une ſimple relation de campagnes, mais plutôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la miſére humaine. Le deſſein de cet eſſai eſt de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, & (s'il ſe peut) l'eſprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de ſa gloire. Le nom de ſes Généraux imprimait la vénération. Ses Miniſtres étaient regardés comme des génies ſupérieurs aux Conſeillers des autres Princes ; & Louis était en Europe comme le ſeul Roi. En effet l'empereur Léopold ne paraiſſait pas dans ſes armées. Charles II, Roi d'Eſpagne, fils de Philippe IV,

sortait à peine de l'enfance. Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie que celle des plaisirs.

Tous ces Princes & leurs Ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'Etat, en s'unissant avec la France pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'Empereur, l'Empire, le Conseil espagnol, firent encore plus mal de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolît la plûpart des places hollandaises : ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des Etats, mais avec des armées, & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. Louvois au contraire voulait que tout fût place & garnison : c'était-là son génie, & c'était aussi le goût du Roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition : il étendait le pouvoir de son ministère : il s'applaudissait de contredire les deux plus grands Capitaines du siécle. Louis le crut, & se trompa, comme il l'avoua depuis : il man-

qua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande : il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places : il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands Princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du Roi les affaires changerent de face. Turenne fut obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposer aux Impériaux. Le gouverneur de Flandre, Monterey, sans être avoué du Conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix mille hommes : alors ce Prince fit tête aux Français jusqu'à l'hiver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint : les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. Luxembourg qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines : on leur avait préparé des patins. Il se met à leur tête, & marche sur la glace vers Leide & vers la Haie. Un dégel survint : la Haie fut sauvée : son armée entourée d'eau n'aïant plus de chemins ni de vivres, était prête à périr.

Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher ſur une digue étroite & fangeuſe, où l'on pouvait à peine ſe traîner quatre de front : on ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui ſemblait imprenable ſans artillerie : quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un ſeul jour, elle ſerait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était ſans reſſource ; mais la fortune qui avait ſauvé la Haie, ſauva ſon armée, par la lâcheté du Commandant du fort, qui abandonna ſon poſte ſans aucune raiſon. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui ſont incompréhenſibles : celui-là eſt de ce nombre. Tout le fruit de cette entrepriſe fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom français odieux dans ce païs. Bodegrave & Suvamerdam, deux bourgs conſidérables, riches & bien peuplés, ſemblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des ſoldats pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes, & à la lueur des flammes ils ſe livrerent à la débauche & à la cruauté. Il eſt étonnant que le ſoldat français ſoit ſi barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'Officiers, qui ont avec juſtice la réputation d'être auſſi humains

que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après j'ai vû les livres hollandais dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette aventure, & inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le Roi agitait les cabinets de tous les Princes par ses négociations. 1673.
Il gagna le Duc d'Hannovre. L'Electeur de Brandebourg en commençant la guerre fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une Cour en Allemagne où Louis n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette province, sévèrement traitée par le Conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au Roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise, indignée de servir les grandeurs de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher que l'Empereur, l'Empire & l'Espagne ne s'alliassent avec la Hollande, & ne lui déclarassent solemnellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la mai-

ſon d'Autriche. L'empereur Léopold envoïait des ſecours lents, mais il montrait une grande animoſité. Il eſt rapporté qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y raſſemblait, il communia en chemin ; & qu'après la communion il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la juſtice de ſa cauſe. Cette action eût été à ſa place du tems des Croiſades ; & la prière de Léopold n'empêcha pas le progrès des armes du Roi de France.

Il parut d'abord combien ſa marine était déjà perfectionnée : au lieu de trente vaiſſeaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flotte anglaiſe, on en joignit quarante, ſans compter les brûlots. Les Officiers avaient appris les manœuvres ſavantes des Anglais, avec leſquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis Jacques II, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres ſur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems les Français ne ſavaient pas ranger une armée en bataille : leur expérience conſiſtait à faire battre un vaiſſeau contre un vaiſſeau, non à en faire mouvoir pluſieurs de concert, & à imiter ſur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps

séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à peu près comme les Romains, qui en une année apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, & égalerent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'Etrée & son lieutenant Martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnerent au mois de juin entre la flotte hollandaise & celle de France & d'Angleterre. L'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert : " Je ,, voudrais avoir païé de ma vie la gloi- ,, re que Ruiter vient d'acquerir. ,, D'Etrée méritait que Ruiter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toûjours indécise.

Les 7, 14 & 21 juin 1673.

Louis aïant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de Colbert, perfectionna encore l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger Mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une clef des païs-bas & des provinces-unies : c'était une place forte, défenduë par un Gouverneur intrépide nom-

mé Farjaux, né Français, qui avait passé au service d'Espagne & depuis à celui de Hollande: la garnison était de cinq mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la prémière fois des paralleles, inventés par des Ingénieurs italiens au service des Turcs devant Candie: il ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encore: il accoûtumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fati-
29 Juin 1673. gue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours.

Pour mieux affermir encore la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des Officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avaient abandon-
14 Sept. 1673. né leur poste. Le Roi emploïa aussi les châtimens, la prémière fois qu'il perdit une place. Un très-brave Officier,

nommé Du-pas, rendit Naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours ; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le Roi, irrité du prémier affront que recevaient ses armes, fit condamner Du-pas à être traîné dans Utrecht une pelle à la main, & son épée fut rompuë : ignominie inutile pour les Officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir qu'à la vérité les provisions des Commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts : mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées.

Du-pas se fit tuer un an après au siége de la petite ville de Grave, où il servit volontaire. Son courage & sa mort dûrent laisser des regrets au marquis de Louvois, qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le deshonorer.

Les soins du Roi, le génie de Vauban, la vigilance sévère de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé ;

tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée, & de manquer Amsterdam.

Le prince de Condé voulut en vain percer dans le cœur de la Hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre Bonn. L'Evêque de Munster, qui avait juré la ruine des
Nov. 1673. Etats-généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercénaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises, avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'intendant Robert tira de la seule province d'Utrecht en un an seize cens soixante & huit mille florins. On était si pressé d'évacuer le païs qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille prisonniers hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis, & les autres monumens de la conquête étaient à peine achevés, que la

conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invasion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer & l'adresse de transporter sur terre le théatre de la guerre hors de leur païs. Louis XIV passa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soûtenir contre l'Espagne, l'Empire & la Hollande réünis, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munster, de Cologne même, & de laisser dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le Roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoïance de son gouvernement & la force de son Etat parurent bien davantage encore, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de puissances liguées & contre de grands Généraux, que quand il avait pris en voïageant la Flandre française, la Franche-Comté, & la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit sur tout quel avantage un Roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres Rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à Turenne contre

les Impériaux, une de quarante mille à Condé contre le prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontière du Rouſſillon : une flotte chargée de ſoldats alla porter la guerre aux Eſpagnols juſques dans Meſſine : lui-même marcha pour ſe rendre maître une ſeconde fois de la Franche-Comté. Il ſe défendait, & il attaquait par tout en même tems.

D'abord, dans ſon entrepriſe ſur la Franche-Comté, la ſupériorité de ſon gouvernement parut toute entière. Il s'agiſſait de mettre dans ſon parti, ou du moins d'endormir les Suiſſes, nation auſſi redoutable que pauvre, toûjours armée, toûjours jalouſe à l'excès de ſa liberté, invincible ſur ſes frontières, murmurant déjà & s'effarouchant de voir Louis XIV une ſeconde fois dans leur voiſinage. L'Empereur & l'Eſpagne ſollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un paſſage libre à leurs troupes, pour ſecourir la Franche-Comté, demeurée ſans défenſe par la négligence du miniſtère eſpagnol. Le Roi de ſon côté preſſait les Suiſſes de refuſer ce paſſage. Mais l'Empire & l'Eſpagne ne prodiguaient que des raiſons & des prières : le Roi, avec de l'argent comptant, détermina les Suiſſes à ce qu'il voulut. Le paſſage fut re-

fusé. Louis, accompagné de son frere & du fils du grand Condé, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de siéges, & l'entendait aussi bien que les Condé & les Turenne, & tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. Louvois faisait si bien les préparatifs, les troupes étaient si bien fournies ; Vauban, qui conduisit presque tous les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du Roi était en sûreté. Vauban dirigea les attaques de Besançon : il fut pris en neuf jours ; & au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au Roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annexée : monument de la faiblesse du ministère autrichien-espagnol, & de la force de celui de Louis XIV. 15 Mai 1674.

CHAPITRE ONZIÉME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

TAndis que le Roi prenait rapidement la Franche-Comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encore à sa destinée ; Turenne, qui ne faisait que défendre les frontières du côté du Rhin, déploïait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées ; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

Juin 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le Rhin à Philisbourg, marche toute la nuit à Sintzheim, force cette ville, & en même tems il attaque & met en fuite Caprara Général de l'Empereur, & le vieux duc de Lorraine Charles IV, ce Prince qui passa toute sa vie à perdre ses Etats & à lever des troupes, & qui venait de réünir sa petite armée avec une partie de celle de l'Empereur.
Juillet 1674. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat

encore ſa cavalerie à Ladimbourg : de-là il court à un autre Général des Impériaux, le prince de Bournonville, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'Alſace : il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille. Octobre 1674.

L'Empire raſſemble contre lui toutes ſes forces : ſoixante & dix mille Allemans ſont dans l'Alſace : Briſac & Philisbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoïa de Flandre quelque ſecours de cavalerie : alors il traverſe des montagnes pleines de neige, par Tanne & par Bedfort : il ſe trouve tout d'un coup dans la haute Alſace, au Décemb. milieu des quartiers des ennemis, qui 1674. le croïaient en repos en Lorraine, & qui penſaient que la campagne était finie. Il bat à Mulhauſen les quartiers qui réſiſtent : il en fait deux priſonniers. Il marche à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg, qu'on appelle le grand Electeur, alors Général des armées de l'Empire, avait ſon quartier. Il arrive dans le tems que ces Princes & les autres Généraux ſe mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'é-

chapper : la campagne était couverte de fuïards.

Turenne, croïant n'avoir rien fait, tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encore auprès de Turckheim une
5 Janvier 1675. partie de l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix mille hommes se trouve vaincuë & dispersée presque sans grand combat. L'Alsace reste au Roi, & les Généraux de l'Empire sont obligés de repasser le Rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des Français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sut, que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la Cour, & malgré les ordres réïterés de Louvois, donnés au nom du Roi. Résister à Louvois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la Cour, les ordres du maître & la haine du Ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité, que d'estime pour les exploits de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de Sintzheim, il mit à feu & à sang le Palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'Electéur palatin vit du haut de son château de Manheim, deux villes & vingt-cinq villages embrasés. Ce Prince desespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, aïant envoïé la lettre au Roi, qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'Electeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de Turenne, de s'exprimer toûjours avec modération & ambiguité.

Il brûla, avec le même sang-froid, les fours & une partie des campagnes de l'Alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit tant de desordre, que l'Intendant, qui de son côté désolait la Lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait

froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le pere des ſoldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui ſelon les loix de la guerre, ſont toûjours ſacrifiés. Tout le mal qu'il faiſait paraiſſait néceſſaire ; ſa gloire couvrait tout ; & d'ailleurs, les ſoixante & dix mille Allemans qu'il empêcha de pénétrer en France, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'Alſace, à la Lorraine & au Palatinat.

Le prince de Condé, de ſon côté, donnait en Flandre une bataille beaucoup plus ſanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuſe & moins déciſive, ſoit que les circonſtances des lieux lui fuſſent moins favorables, ſoit qu'il eût pris des meſures moins juſtes, ſoit plutôt qu'il eût des Généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de Senef. Le marquis de Feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne ſe paſſa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée ſi vive & ſi meurtrière. Le choc de trois mille hommes rangés, dont

tous les petits corps agiraient, ne ferait qu'un combat. C'est toûjours l'importance qui décide du nom.

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à Senef près de Mons: il attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas pris assez de précautions dans le passage du défilé; mais on admira la manière dont il rétablit le desordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux Généraux, dans ce mêlange de fautes & de grandes actions, signalerent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrières, en hazarder encore une quatrième. Il parut, dit un Officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se bat-

15 Août 1674.

tre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, prirent la fuite le soir, par une terreur panique. Le lendemain les deux armées se retirerent chacune de son côté, aucune n'aïant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plutôt également affaiblies & vaincuës. Il y eut près de sept mille morts & cinq mille prisonniers du côté des Français; les ennemis firent une perte égale. Tant de sang inutilement répandu empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Il importe tant de donner de la réputation à ses armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, assiégea Oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faisant aussi-tôt lever le siége, & en poursuivant le prince d'Orange.

On observa également en France & chez les alliés la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait pas remportée: usage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en Allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui

étaient le fruit de son génie. Le Conseil de Vienne, n'osant plus confier la fortune de l'Empire à des Princes qui l'avaient mal défendu, remit à la tête de ses armées le général Montécuculi; celui qui avoit vaincu les Turcs à la journée de Saint-Gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande.

On a remarqué que les plus grands Généraux de l'Empire ont souvent été tirés d'Italie. Ce païs, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encore des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne: tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passerent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les Officiers allemans & français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se tromperent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; enfin ils étaient près d'en venir aux mains, 17 Juill.
& de commettre leur réputation au sort 1675.

d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorſque Turenne en allant choiſir une place pour dreſſer une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a perſonne qui ne ſache les circonſtances de cette mort; mais on ne peut ſe défendre d'en retracer les principales, par le même eſprit qui fait qu'on en parle encore tous les jours. Il ſemble qu'on ne puiſſe trop redire, que le même boulet qui le tua, aïant emporté le bras de Saint-Hilaire, Lieutenant-général de l'artillerie, ſon fils ſe jettant en larmes auprès de lui: *Ce n'eſt pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'eſt ce grand homme qu'il faut pleurer*: paroles comparables à tout ce que l'hiſtoire a conſacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de Turenne. Il eſt très-rare, que ſous un gouvernement deſpotique, où les hommes ne ſont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont ſervi la patrie meurent regrettés du public: cependant Turenne fut pleuré des ſoldats & des peuples: Louvois fut le ſeul qui ſe réjouït de ſa mort. On ſait les honneurs que le Roi fit rendre à ſa mémoire, & qu'il fut enterré à Saint-Denis, comme le connétable du Gueſclin, au-deſſus duquel la voix publique l'éleve autant que le ſiécle de Turenne

eſt-

est supérieur au siécle du Connétable.

Turenne n'avait pas eu toûjours des succès heureux à la guerre ; il avait été battu à Mariendal, à Rétel, à Cambrai : aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre ; mais aïant toûjours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile Capitaine de l'Europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde ; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'Etat ; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les Généraux des siécles passés, Gonsalve de Cordouë sur-

nommé le grand Capitaine, eſt celui auquel il reſſemblait davantage.

Né Calviniſte, il s'était fait Catholique l'an 1668. Aucun Proteſtant & même aucun philoſophe ne penſa que la perſuaſion ſeule eût fait ce changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encore des maîtreſſes. On ſavait que Louis XIV, en le créant Maréchal général de ſes armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Péliſſon & ailleurs : *Je voudrais que vous m'obligeaſſiez à faire quelque choſe de plus pour vous.* Ces paroles (ſelon eux) pouvaient avec le tems opérer une converſion. La place de Connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était poſſible auſſi que cette converſion fût ſincère : le cœur humain raſſemble ſouvent la politique, l'ambition, les faibleſſes de l'amour, les ſentimens de la Religion. Mais les Catholiques, qui triompherent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de Turenne capable de feindre.

Ce qui arriva en Alſace immédiatement après la mort de Turenne, rendit ſa perte encore plus ſenſible. Montécuculi, retenu par l'habileté du Général français trois mois entiers au-delà

du Rhin, passa ce fleuve dès qu'il sut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba sur une partie de l'armée, qui demeurait éperduë entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux Lieutenans-généraux desunis & incertains. Cette armée se défendant avec courage, ne put empêcher les Impériaux de pénétrer dans l'Alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non-seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute à Consarbruck. Un corps 11 Août 1675.
de vingt mille Allemans, qui assiégeait Tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui : il échappe à peine lui quatriéme. Il court à travers de nouveaux périls, se jetter dans Tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place : la bréche était praticable, il s'obstine à tenir encore. La garnison murmure : le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la bréche. On n'a point vû commettre

une lâcheté avec tant d'audace : il menace le Maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire avec quelques Officiers fidéles, dans une église ; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

Pour remplacer les hommes que la France avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recruës de milice, comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arrière-ban.

Par une ancienne coûtume, aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur Seigneur suzerain, & de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en Europe ; il n'y a aucun Etat qui ne leve des soldats, qu'on retient toûjours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la Noblesse de son roïaume. Louis XIV suivit alors cet exemple. Le corps de la Noblesse marcha, sous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort, sur les frontières de Flandre, & après

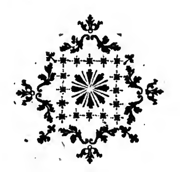
ſur celles d'Allemagne ; mais ce corps ne fut ni conſidérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentilshommes, aimant la guerre & capables de bien ſervir, étaient Officiers dans les troupes ; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne ſortirent point de chez eux ; les autres, qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne reſſemblait moins à une troupe guerrière. Tous montés & armés inégalement, ſans expérience & ſans exercice, ne pouvant ni ne voulant un ſervice régulier, ils ne cauſerent que de l'embarras, & on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la dernière trace, dans nos armées réglées, qu'on ait vûë de l'ancienne chevalerie, qui compoſait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & priſonnier, Tréves priſe, Montécuculi faiſant contribuer l'Alſace, le Roi crut que le prince de Condé pouvait ſeul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laiſſa le maréchal de Luxembourg ſoûtenir en Flandre la fortune de la France, & alla arrêter les progrès de Mon-

técuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à Senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploïa le même art que Turenne. Deux seuls campemens arrêterent les progrès de l'armée allemande, & firent lever à Montécuculi les siéges d'Haguenau & de Saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de Senef & plus estimée, ce Prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil : mais le Roi ne voulait pour Généraux, ni de jeunes gens ni de Princes; c'était avec quelque peine qu'il s'était servi même du prince de Condé. La jalousie de Louvois contre Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce Prince se retira à Chantilli, d'où il vint très-rarement à Versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu où le courtisan ne considére que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs & de sa retraite dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la France était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune des sciences ni des arts

où ils brillaient. Il fut admiré encore dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passion, aïant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems ; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux dernières années de sa vie : il mourut en 1680. Montécuculi se retira du service de l'Empereur en même tems que le prince de Condé cessa de commander les armées de France.



CHAPITRE DOUZIÉME.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de Nimégue en 1678.

APrès la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le Roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage contre l'Empire, l'Espagne & la Hollande. Il avait des Officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois qui lui valait plus qu'un Général, parce que sa prévoïance mettait les Généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes longtems victorieuses, étaient animées du même esprit qu'excitait encore la présence d'un Roi toûjours heureux.

Il prit en personne, dans le cours de cette guerre, (a) Condé, (b) Bouchain, (c) Valenciennes, (d) Cambrai. On l'accusa au siége de Bouchain d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jetter du

(a) 26 Avril 1676.
(b) 11 Mai 1676.
(c) 17 Mars 1677.
(d) 5 Avril 1677.

secours dans la place : on reprocha aussi au prince d'Orange d'avoir pu donner bataille à Louis XIV, & de ne l'avoir pas fait ; car tel est le sort des Rois & des Généraux, qu'on les blâme toûjours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas. Mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le Prince ne donna point la bataille, quoiqu'il le voulût, parce que Monterey, Gouverneur des païs-bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif ; & la gloire de la campagne demeura au Roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

A l'égard de Valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le Roi faisait ce siége, aïant avec lui son frere & cinq Maréchaux de France, d'Humieres, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg, & de Lorges. Les Maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avait pris encore aucun des dehors de la place : il fallut d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces de-

mi-lunes était un grand ouvrage couronné, paliſſadé & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes: dans cet ouvrage couronné était encore un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'Eſcaut. Ce bras franchi, on trouvait encore un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derrière ce pâté coulait le grand cours de l'Eſcaut, profond & rapide, qui ſert de foſſé à la muraille. Enfin la muraille était ſoûtenuë par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garniſon de trois mille hommes préparait une longue réſiſtance.

Le Roi tint conſeil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'uſage que ces attaques ſe fiſſent toûjours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſoldat. Vauban propoſa de faire l'attaque en plein jour. Tous les Maréchaux de France ſe récrierent contre cette propoſition : Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. " Vous voulez, „ dit-il, ménager le ſoldat : vous l'é„ pargnerez bien davantage quand il

„ combattra de jour, ſans confuſion & „ ſans tumulte, ſans craindre qu'une „ partie de nos gens tire ſur l'autre, „ comme il n'arrive que trop ſouvent. „ Il s'agit de ſurprendre l'ennemi ; il „ s'attend toûjours aux attaques de „ nuit : nous le ſurprendrons en effet, „ lorſqu'il faudra qu'épuiſé des fatigues „ d'une veille, il ſoûtienne les efforts „ de nos troupes fraîches. Ajoûtez à „ cette raiſon, que s'il y a dans cette „ armée des ſoldats de peu de coura- „ ge, la nuit favoriſe leur timidité ; „ mais que pendant le jour l'œil du „ maître inſpire la valeur, & éleve les „ hommes au-deſſus d'eux-mêmes. „

Le Roi ſe rendit aux raiſons de Vauban, malgré Louvois & cinq Maréchaux de France.

A neuf heures du matin les deux compagnies de mouſquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés ſur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était ſimplement de s'y loger ; & c'était beaucoup : mais quelques mouſquetaires noirs aïant pénétré par un petit ſentier juſqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendent d'abord les maîtres. Dans le même tems les mouſ-

quetaires gris y abordent par un autre endroit : les bataillons des gardes les ſuivent : on tuë & on pourſuit les aſſiégés. Les mouſquetaires baiſſent le pont-levis qui joint cet ouvrage aux autres : ils ſuivent l'ennemi de retranchement en retranchement, ſur le petit bras de l'Eſcaut & ſur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mouſquetaires ſont déjà dans la ville, avant que le Roi ſache que le prémier ouvrage attaqué eſt emporté.

Ce n'était pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraiſemblable que de jeunes mouſquetaires, emportés par l'ardeur du ſuccès, ſe jetteraient aveuglément ſur les troupes & ſur les bourgeois qui venaient à eux dans la ruë, qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes gens conduits par un Cornette nommé Moiſſac, ſe mirent en bataille derrière des charrettes ; & tandis que les troupes qui venaient ſe formaient ſans précipitation, d'autres mouſquetaires s'emparaient des maiſons voiſines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë : on donnait des ôtages de part & d'autre : le Conſeil de ville s'aſſemblait : on députait vers le Roi : tout cela ſe faiſait ſans

qu'il y eût rien de pillé, sans confusion, sans faire de faute d'aucune espéce. Le Roi fit la garnison prisonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

Il eut encore la gloire de prendre Gand en quatre jours, & Ypres en sept. Voila ce qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encore plus grands par ses Généraux. 9 Mars 1678. 25 Mars 1678.

Le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre Philipsbourg à sa vûë, essaïant en vain de le secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Septem. 1676. Le Général qui prit Philipsbourg était Charles V, nouveau Duc de Lorraine, héritier de son oncle Charles IV, & dépouillé comme lui de ses Etats. Il avait toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda longtems les armées de l'Empire avec gloire. Mais malgré la prise de Philipsbourg, & quoiqu'il fût à la tête de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses Etats : en vain il mit sur ses étendards, *aut nunc, aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais; le maréchal de Créqui, racheté de sa prison, & devenu

7 Octob. 1677. 14 Nov. 1677. Juillet 1678.

plus prudent par sa défaite de Consarbruck, lui ferma toûjours l'entrée de la Lorraine. Il le battit dans le petit combat de Kokersberg en Alsace : il le harcela & le fatigua sans relâche : il prit Fribourg à sa vûë, & quelque tems après il battit encore un détachement de son armée à Rheinsfeld : il passa la riviere de Kins en sa présence, le poursuivit vers Offembourg, le chargea dans sa retraite ; & aïant immédiatement après emporté le fort de Kelh l'épée à la main, il alla brûler le pont de Strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encore, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité par une suite de succès dûs à sa prudence ; & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux que le Duc de Lorraine : non-seulement il fut obligé de lever le siége de Mastricht & de Charleroi ; mais après avoir laissé tomber Condé, Bouchain & Valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de Montcassel contre Monsieur, en voulant secourir Saint-Omer. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres comman-

daient l'armée sous Monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, déciderent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un Prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple, que le courage n'est point incompatible avec la mollesse : ce Prince, qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine & en soldat. Le roi son frere fut, dit-on, jaloux de sa gloire : il parla peu à Monsieur de sa victoire ; il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de Monsieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée ; & ils ne se tromperent pas. 11 Mars 1677.

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en Flandre & en Allemagne, n'étaient pas les seuls succès de Louis XIV dans cette guerre. Le maréchal de Navailles battait les Espagnols dans le Lampourdan au pied des Pirenées. On les attaquait jusques dans la Sicile.

La Sicile depuis le tems des tirans de Syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelq :

chose dans le monde, a toûjours été subjuguée par des étrangers ; asservie successivement aux Romains, aux Vandales, aux Arabes, aux Normans sous le vasselage des Papes, aux Français, aux Allemans, aux Espagnols ; haïssant presque toûjours ses maîtres, se révoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les Magistrats de Messine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs Gouverneurs, & d'appeller la France à leur secours. Une flotte espagnole bloquait leur port : ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flotte espagnole : il rapporta à Messine des
9 Février vivres, des armes & des soldats. En-
1675. suite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante piéces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots : il bat la flotte ennemie, & rentre victorieux dans Messine.

L'Espagne est obligée d'implorer, pour la défense de la Sicile, les Hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toûjours comme les maîtres de

là mer. Ruiter vient à son secours du fond du Zuidersée, passe le détroit, & joint à vingt vaisseaux Espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre. 8 Janv. 1676.

Alors les Français, qui joints avec les Anglais, n'avaient pu battre les flottes de Hollande, l'emporterent seuls sur les Hollandais & les Espagnols réünis. Le duc de Vivonne, obligé de rester dans Messine pour contenir le peuple déjà mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par du Quêne, Lieutenant-général des armées navales, homme aussi singulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite; mais n'aïant encore jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un Armateur, que dans celui d'un Général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. Du Quêne se montra grand Général de mer contre Ruiter. C'était l'être, que de remporter sur ce Hollandais un faible avantage. Il livra encore une seconde bataille navale aux deux flottes ennemies près d'Agouste. Ruiter blessé dans cette bataille, y termina sa glorieuse vie. C'est un des hommes dont la mémoi- 22 Mars 1676.

re est encore dans la plus grande vénération en Hollande. Il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau ; il n'en fut que plus respectable. Le nom des Princes de Nassau n'est pas au-dessus du sien. Le Conseil d'Espagne lui donna le titre & les patentes de Duc ; dignité étrangère & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur pere, refuserent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoïen.

Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme.

Du Quêne, le Ruiter de la France, attaqua une troisiéme fois les deux flottes après la mort du Général hollandais : il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef de cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins du Quêne qui remporta la victoire. L'Europe était étonnée que la France fût devenuë en si peu de tems aussi redouta-

ble sur mer que sur terre. Il est vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à répandre l'allarme dans tous les Etats. Le Roi d'Angleterre aïant commencé la guerre pour l'intérêt de la France, était prêt enfin de se liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa niéce; 8 Avril 1676.
de plus la gloire acquise en Sicile coûtait trop de thresors; enfin les Français évacuerent Messine, dans le tems qu'on croïait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'isle. On blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entreprises qu'il ne soûtint pas, & d'avoir abandonné Messine, ainsi que la Hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable, de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre. La guerre de Sicile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'Espagne, épuisée & battuë en tous lieux. Il suscitait encore de nouveaux ennemis à la maison d'Autriche : il fomentait les troubles de Hongrie; & ses Ambassadeurs à la Porte ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'Allemagne, dût-il

envoïer encore, par bienséance, quelque secours contre les Turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis; car alors la Suéde, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'Electeur de Brandebourg. Cet Electeur, pere du prémier Roi de Prusse, commençait à donner à son païs une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la Poméranie aux Suédois. Il est remarquable que dans le cours de cette guerre il y eut presque toûjours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à Cologne, par la médiation inutile de la Suéde; ensuite à Nimégue, par celle de l'Angleterre. La médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du Pape au traité d'Aix-la-Chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le neuf d'Avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au dix de Mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux Etats-généraux, qui le demanderent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la Hollande : cette république avait été assez heureuse ou

assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'Empire & l'Espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenus les principales parties.

Le Roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des Hollandais ; il leur rendait Mastricht, & remettait aux Espagnols quelques villes, qui devaient servir de barrière aux provinces-unies, comme Charleroi, Courtrai, Oudenarde, Ath, Gand, Limbourg. Mais il se réservait Bouchain, Condé, Ypres, Valenciennes, Cambrai, Maubeuge, Aire, Saint-Omer, Cassel, Charlemont, Popering, Bailleul, &c. ce qui faisait une bonne partie de la Flandre : il y ajoûtait la Franche-Comté, qu'il avait deux fois conquise ; & ces deux provinces étaient un assez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'Empire, que Fribourg ou Philipsbourg, & laissait le choix à l'Empereur. Il rétablissait dans l'évêché de Strasbourg & dans leurs terres, les deux freres Furstemberg, que l'Empereur avait dépouillés, & dont l'un était en prison.

Il fut hautement le protecteur de la Suéde son alliée, & alliée malheureuse, contre le Roi de Dannemarck &

l'Electeur de Brandebourg. Il exigea que le Dannemarck rendît tout ce qu'il avait pris sur la Suéde, qu'il modérât les droits de passage dans la mer baltique, que le duc de Holstein fût rétabli dans ses Etats, que le Brandebourg cédât la Poméranie qu'il avait conquise, que les traités de Westphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'Europe à l'autre. En vain l'Electeur de Brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise, l'appellant *Monseigneur*, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis, l'assûrant de son zèle & de son service : ses soumissions furent aussi inutiles que sa résistance, & il fallut que le vainqueur des Suédois rendît toutes ses conquêtes.

Alors les Ambassadeurs de France prétendaient la main sur les Electeurs. Celui de Brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à Cleves avec le comte depuis maréchal d'Estrades, Ambassadeur auprès des Etats-généraux. Le Roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un Electeur, & le comte d'Estrades ne put traiter.

Charles-quint avait mis l'égalité entre les Grands d'Espagne & les Elec-

teurs. Les Pairs de France par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux Diétes de l'Empire les Ambassadeurs des Electeurs sont traités comme ceux des Rois.

Quant à la Lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles V; mais il voulait rester maître de Nanci, & de tous les grands chemins.

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dussent desespérer ses ennemis, & les obliger à se réünir contre lui, par un dernier effort : il parlait à l'Europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il fut aux conférences de Nimégue semer la jalousie parmi les alliés. Les Hollandais s'empresserent de signer, malgré le prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre : ils disaient, que les Espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les Espagnols, voïant que les Hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'Empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les Allemans, abandonnés de la Hollande & de l'Eſpagne, ſignerent les derniers, en laiſſant Fribourg au Roi, & confirmant les traités de Weſtphalie.

Rien ne fut changé aux conditions preſcrites par Louis XIV. L'Europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le Duc de Lorraine qui oſa refuſer l'acceptation d'un traité, qui lui ſemblait trop odieux : il aima mieux être un Prince errant dans l'Empire, qu'un Souverain ſans pouvoir & ſans honneur dans ſes Etats ; il attendit ſa fortune du tems & de ſon courage.

Dans le tems des conférences de Nimégue, & quatre jours après que les Plénipotentiaires de France & de Hollande avaient ſigné la paix, le prince
10 Août 1678. d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg, qui bloquait Mons, venait de recevoir la
24 Août. nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de Saint-Denis, & dînait chez l'Intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ſes troupes, fond ſur le quartier du Maréchal, le force, & engage un combat ſanglant, long & opiniâtre, dont il eſpérait avec raiſon une victoire ſignalée ;

lée ; car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister : & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrein où elle avait combattu.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être : il savait que cette paix était avantageuse à son païs ; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les Français, tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille Français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix combien les événemens contredisent les projets. La Hollande, contre qui seule

la guerre avait été entreprise, & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien : au contraire elle y gagna une barrière ; & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le Roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'aïant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réünis, la terreur de l'Europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses Etats la Franche-Comté, Dunkerque, & la moitié de la Flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, Roi d'une nation alors heureuse, & alors le modéle des autres nations. L'hôtel-de-ville de Paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec solemnité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait emploïé dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frappé quelques médailles chargées de ce surnom. L'Europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV a prévalu dans le public sur celui de grand : l'usage est le maître de tout. Henri, qui fut

surnommé le grand à si juste titre après sa mort, est appellé communément *Henri quatre*; & ce nom seul en dit assez. Monsieur le Prince est toûjours appellé le grand Condé, non-seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer, par ce surnom, des autres princes de Condé. Si on l'avait nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour le distinguer de son frere. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homere, ni le grand Tasse. Alexandre le grand n'est plus connu que sous le nom d'Alexandre. Charles-quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eu le nom de grand. Il n'est resté à Charlemagne que comme un nom propre. Les titres ne servent de rien pour la postérité; le nom d'un homme, qui a fait de grandes choses, impose plus de respect que toutes les épithétes.



CHAPITRE TREIZIÉME.

Prise de Strasbourg : bombardement d'Alger : soumission de Génes : ambassade de Siam : Pape humilié : électorat de Cologne disputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenuë par cette paix générale. L'Empire, l'Espagne, la Hollande, licencierent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix un tems de conquêtes. Il était même si sûr alors de son pouvoir, qu'il établit dans Metz & dans Brisac des jurisdictions, pour réünir à sa couronne toutes les terres qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'Alsace ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial avaient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de Souverains de l'Empire, l'Electeur palatin, le Roi d'Espagne même, qui avait quelques Bailliages dans ces païs, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au Roi de France, ou pour subir la confiscation de leurs biens. Depuis Charlemagne on n'avait vû au-

cun Prince agir ainsi en maître & en juge des Souverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'Electeur palatin & celui de Tréves furent dépouillés des seigneuries de Falkembourg, de Germersheim, de Veldentz, &c. ils porterent en vain leurs plaintes à l'Empire assemblé à Ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au Roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'Alsace, au même titre que l'avaient euë les Empereurs : déjà dans aucune de ces villes, on n'osait plus parler de liberté. Restait Strasbourg, ville grande & riche, maîtresse du Rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermait neuf cens piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-tems le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue, & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparerent l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les Magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt mille Français autour de leurs remparts ; les forts, qui les défendaient près du Rhin, insultés & pris

dans un moment ; Louvois à leurs portes, & leurs Bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le desespoir des citoïens amoureux de la liberté, n'em-
30 Sept. pêcherent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les Magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a renduë depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barrière la plus forte de la France.

Le Roi ne ménageait pas plus l'Espagne ; il demandait dans les païs-bas la ville d'Alost & tout son Bailliage, que les Ministres avaient oublié, disait-il, d'insérer dans les conditions de paix ; & sur les délais de l'Espagne, il fit bloquer la ville de Luxembourg.

En même tems il achetait la forte ville de Casal d'un petit Prince Duc de Mantouë, qui aurait vendu tout son Etat pour fournir à ses plaisirs.

En voïant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquerait pendant la paix, plus que dix Rois prédécesseurs de Louis XIV n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'Europe recommencerent. L'Empire, la Hollande, la Suéde même mécontente du Roi, firent un traité d'association. Les Anglais menacerent ; les Es-

pagnols voulurent la guerre ; le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puissance n'osait alors porter les prémiers coups.

Le Roi craint par tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Il portait enfin sa marine au-delà des espérances des Français & des craintes de l'Europe : il eut soixante mille matelots. 1680.
Des loix, aussi sévères que celles de la 1681.
discipline des armées de terre, retenaient 1682.
tous ces hommes grossiers dans le devoir. L'Angleterre & la Hollande, ces puissances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de si bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontières, & des gardes-marines dans les ports, furent instituées & composées de jeunes gens qui apprenaient tous les arts convenables à leur profession, sous des maîtres païés du thresor public.

Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses pour contenir cent vaisseaux de guerre, avec un arsenal & des magasins magnifiques. Sur l'Océan, le port de Brest se formait avec la même grandeur. Dunkerque, le Havre de grace, se remplissaient de vaisseaux. La nature était forcée à Rochefort.

Enfin le Roi avait plus de cent gros vaisseaux de ligne, dont plusieurs portaient cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Ses escadres, sous le commandement de du Quêne, nettaïaient les mers infectées par les Corsaires de Tripoli & d'Alger. Il se vengea d'Alger avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut dûë à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de son siécle. Cet art funeste, mais admirable, est celui des galiotes à bombes, avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendres. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu sous le nom du petit Renaud, qui sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appellé au Conseil de marine, même en présence du Roi. C'était par les soins & sur les lumières de Renaud, que l'on suivait depuis peu une méthode plus régulière & plus facile, pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le Conseil de bombarder Alger avec une flotte. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombe pussent n'être pas posés sur un terrein so-

lide: la propoſition révolta. Il eſſuïa les contradictions & les railleries que tout inventeur doit attendre; mais ſa fermeté & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, déterminerent le Roi à permettre l'eſſai de cette nouveauté.

Renaud fit conſtruire cinq vaiſſeaux, plus petits que les vaiſſeaux ordinaires, mais plus forts de bois, ſans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, ſur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, ſous les ordres du vieux du Quêne, qui était chargé de l'entrepriſe, & n'en attendait aucun ſuccès. Du Quêne & les Algériens furent étonnés de l'effet des bombes. Une partie de la ville fut écraſée & conſumée. Mais cet art, porté bientôt chez les autres nations, ne ſervit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la France, où il fut inventé.

28 Oct. 1682.

La marine, ainſi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des ſoins de Colbert. Louvois faiſait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtiſſait Huningue, Sar-Louis, les forteresses de Straſbourg, Mont-roïal, &c. & pendant que le roïaume acquerait tant de forces au-dehors, on ne voïait

au-dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaisirs. Les étrangers venaient en foule admirer la Cour de Louis XIV, son nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & sa gloire étaient encore relevés par la faiblesse de la plûpart des autres Rois, & par le malheur de leurs peuples. L'Empereur Léopold avait alors à craindre les Hongrois révoltés, & sur tout les Turcs, qui, appellés par les Hongrois, venaient inonder l'Allemagne. La politique de Louis persécutait les Protestans en France, parce qu'il croïait devoir les mettre hors d'état de lui nuire; mais protégeait sous main les Protestans de Hongrie, qui pouvaient le servir. Son Ambassadeur à la Porte avait pressé l'armement des Turcs. L'armée ottomane, forte de deux cens mille combattans, augmentée encore de troupes hongroises, ne trouvant sur son passage ni villes fortifiées, telles que la France en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra jusqu'aux portes de Vienne, après avoir tout renversé sur son passage.

L'empereur Léopold quitta d'abord Vienne avec précipitation, & se retira jusqu'à Lintz, à l'approche des Turcs: & quand il sut qu'ils avaient investi

Vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encore plus loin jusqu'à Passau, laissant le Duc de Lorraine, à la tête d'une petite armée déjà entamée en chemin par les Turcs, soûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'Empire.

Personne ne doutait que le grand-visir Cara Mustapha, qui commandait l'armée ottomane, ne se rendît maître de la faible & petite capitale de l'Allemagne; que les Impériaux regardent comme la capitale du monde chrétien. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'Allemagne, désolée par les Turcs, & n'aïant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la France. Il avait une armée sur les frontières de l'Empire, prête à le défendre contre ces mêmes Turcs, que ses négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'Empire & faire son fils Roi des Romains.

Le chef-d'œuvre de sa politique fut d'être encore généreux, en ménageant de si grands intérêts. Il leva le blocus de Luxembourg, quand les Turcs furent auprès de Vienne. " Je ne veux

„ que le bien de la chrétienté (fit-il di-
„ re aux Efpagnols) je ne veux point
„ attaquer un Prince chrétien, quand
„ les Turcs font dans l'Empire, ni em-
„ pêcher l'Efpagne de fecourir l'Empe-
„ reur. „ Il ménageait ainfi fa politique & fa gloire. Mais contre toute attente, Vienne fut délivrée. La préfomption du Grand-Vifir, & le mépris brutal qu'il avait pour les Chrétiens, le perdirent. Il ne preffa pas affez le fiége: le roi de Pologne Jean Sobieski eut le tems
12 Sept. 1683. d'arriver; & avec le fecours du Duc de Lorraine, il n'eut qu'à fe préfenter devant la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. L'Empereur revint dans fa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorfque fon libérateur fortait de l'églife, où l'on avait chanté le *Te Deum*, & où le Prédicateur avait pris pour fon texte, *il fut un homme envoïé de Dieu nommé Jean.* Jamais Monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

Alors le Roi de France, n'aïant plus rien à ménager, reprit fes prétentions, & recommença fes hoftilités. Il fit bombarder, affiéger & prendre Luxembourg, Courtrai, Dixmude, en Flandre. Il s'empara de Tréves, & en démolit les fortifications; tout cela pour remplir,

disait-on, l'esprit des traités de Nimégue. Les Impériaux & les Espagnols négociaient avec lui à Ratisbonne pendant qu'il prenait leurs villes; & la paix de Nimégue enfreinte fut changée en une tréve de vingt ans, par laquelle le Roi garda la ville de Luxembourg & sa principauté.

Il était encore plus redouté sur les côtes de l'Afrique, où les Français n'étaient connus avant lui que par les esclaves que faisaient les Barbares.

Alger, deux fois bombardé, envoïa des députés lui demander pardon, & recevoir la paix; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & païerent encore de l'argent: ce qui est la plus grande punition des Corsaires. Avril 1684.

Tunis, Tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans Alger tous les esclaves chrétiens au nom du Roi de France, il se trouva parmi eux beaucoup d'Anglais, qui étant déjà à bord, soûtinrent à Damfreville, que c'était en considération du Roi d'Angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le Capitaine français fit appeller les Algériens, & remettant les Anglais à terre: *Ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être déli-*

vrés qu'au nom de leur Roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection : je vous les remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au Roi d'Angleterre. Tous les Anglais furent remis aux fers. La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles II, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son Ambassadeur à la Porte ottomane, tels que celui du sopha, tandis qu'il humiliait les peuples d'Afrique, qui sont sous la protection du Grand-Seigneur.

La république de Génes s'abbaissa encore plus devant lui que celle d'Alger. Génes avait vendu de la poudre & des bombes aux Algériens : elle construisait quatre galéres pour le service de l'Espagne. Le Roi lui défendit par son envoïé Saint-Olon, son Gentilhomme ordinaire, de lancer à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, si elle ne se soumettait à ses volontés. Les Génois, irrités de cette entreprise sur leur liberté, & comptant trop sur le secours de l'Espagne, ne firent aucune satisfaction. Aussi-tôt quatorze gros vaisseaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, plusieurs fregates, sortent du

port de Toulon. Seignelai, nouveau Secrétaire de la marine, & à qui le fameux Colbert son pere avait déjà fait exercer cet emploi avant sa mort, était lui-même sur la flotte. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'esprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & Ministre; avide de toute espéce de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaisirs aux affaires, sans qu'elles en souffrissent. Le vieux du Quêne commandait les vaisseaux, le duc de Mortemar les galéres; mais tous deux étaient les courtisans du Secrétaire d'Etat. On arrive devant Génes; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de Génes *la superbe*. Quatre mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le fauxbourg de Saint-Pierre d'Aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le Roi exigea, que le Doge de Génes & quatre principaux Sénateurs vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; & de peur que les Génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le Doge qui viendrait lui

17 Mars 1684.

demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de Génes, qui ôte cette dignité à tout Doge abſent un moment de la ville.

22 Fév. 1685. Imperiale Leſcaro Doge de Génes, avec les ſénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo & Salvago, vinrent à Verſailles faire tout ce que le Roi exigeait d'eux. Le Doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge, qu'il ôtait ſouvent : ſon diſcours & ſes marques de ſoumiſſion étaient dictés par Seignelai. Le Roi l'écouta aſſis & couvert ; mais comme, dans toutes les actions de ſa vie, il joignit la politeſſe à la dignité, il traita Leſcaro & les Sénateurs avec autant de bonté que de faſte. Les miniſtres Louvois, Croiſſi & Seignelai, leur firent ſentir plus de fierté. Auſſi le Doge diſait : *Le Roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit ; mais ſes Miniſtres nous la rendent.* Ce Doge était un homme de beaucoup d'eſprit. Tout le monde ſait, que le marquis de Seignelai lui aïant demandé ce qu'il trouvait de plus ſingulier à Verſailles, il répondit : *C'eſt de m'y voir.*

L'extrême goût que Louis XIV avait pour les choſes d'éclat fut encore bien plus flatté par l'ambaſſade qu'il reçut

de Siam, païs où l'on avait ignoré jusqu'alors que la France existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des Européans sur les autres nations, qu'un Grec, fils d'un cabaretier de Céphalonie, nommé Phalk Constance, était devenu *Barcalon*, c'est-à-dire, prémier Ministre, ou Grand-Visir du roïaume de Siam. Cet homme, dans le dessein de se faire Roi, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux Anglais ni aux Hollandais : ce sont des voisins trop dangereux dans les Indes. Les Français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de Coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'Asie la réputation de leur Roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage qui viendrait de si loin, sans être attendu. La religion, dont les ressorts font jouer la politique du monde depuis Siam jusqu'à Paris, servit encore à ses desseins. 1684.
Il envoïa, au nom du Roi de Siam son maître, une solemnelle ambassade, avec de grands présens, à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce Roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, & qu'il n'était pas

même éloigné de se faire Chrétien. La grandeur du Roi flatée & sa religion trompée, l'engagerent à envoïer au Roi de Siam deux Ambassadeurs, six Jésuites; & depuis il y joignit des Officiers avec huit cens soldats. Mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en retira. Constance périt victime de son ambition : quelque peu des Français qui resterent auprès de lui, furent massacrés ; d'autres obligés de fuir ; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être Reine, fut condamnée par le successeur du Roi de Siam à servir dans la cuisine, emploi pour lequel elle était née.

Cette soif de gloire, qui portait Louis XIV à se distinguer en tout des autres Rois, paraissait encore dans la hauteur qu'il affectait avec la Cour de Rome. Odescalchi, fils d'un Banquier du Milanais, était alors sur le thrône de l'Eglise, sous le nom d'Innocent XI. C'était un homme vertueux, un Pontife sage, peu Théologien ; Prince courageux, ferme & magnifique. Il secourut, contre les Turcs, l'Empire & la Pologne de son argent, & les Venitiens de ses galéres. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des Chrétiens avec

les Turcs. On s'étonnait qu'un Pape prît si vivement le parti des Empereurs, qui se disent Rois des Romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans Rome. Mais Odescalchi était né sous la domination autrichienne : il avait fait deux campagnes dans les troupes du Milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du Roi, qui de son côté lui donnait toutes les mortifications qu'un Roi de France peut donner à un Pape, sans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-tems dans Rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé sur un point d'honneur, dont se piquaient tous les Rois catholiques. Leurs Ambassadeurs à Rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à une très-grande
distance, qu'on nomme *quartier*. Ces 1685
prétentions toûjours soûtenuës, ren- 1686
daient la moitié de Rome un asile sûr 1687
à tous les crimes. Par un autre abus, 1688.
ce qui entrait dans Rome sous le nom des Ambassadeurs, ne païait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'Etat en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'Empereur, du Roi d'Espagne, de

celui de Pologne, & du nouveau roi d'Angleterre Jacques II, Prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres, à la tranquillité & au bon ordre de Rome. Louis, très-mécontent du Pape, répondit: " qu'il ne s'était „ jamais réglé sur l'exemple d'autrui, „ & que c'était à lui à servir d'exemple." Il envoïa à Rome le marquis de Lavardin en ambassade, pour braver le Pape. Lavardin entra dans Rome, malgré les défenses du Pontife, escorté de quatre cens gardes de la marine, de quatre cens Officiers volontaires, & de deux cens hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de ses quartiers & de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le Pape est le seul Souverain à qui on pût envoïer une telle ambassade: car la supériorité qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier; & la faiblesse de son Etat fait qu'on l'outrage toûjours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de se servir contre le marquis de Lavardin des armes usées de l'excommunication, ar-

mes dont on ne fait pas même plus de cas à Rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'emploïer comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du Pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'Etrée, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de France à Rome. D'Etrée aïant été obligé de voir souvent le marquis de Lavardin, ne put être ensuite admis à l'audience du Pape, sans recevoir l'absolution: en vain il s'en défendit; Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toûjours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toûjours soûtenuë par les soûterreins de la politique, voulut donner un Electeur à Cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'Empire, il prétendait élever à cet électorat le cardinal de Furstemberg Evêque de Strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'Empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la dernière guerre, comme un Allemand vendu à la France.

Le Chapitre de Cologne, comme

tous les autres Chapitres d'Allemagne, a le droit de nommer ſon Evêque, qui par-là devient Electeur. Celui qui rempliſſait ce ſiége, était Ferdinand de Baviére, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du Roi, comme tant d'autres Princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du Roi répandu à propos parmi les Chanoines, les intrigues & les promeſſes, firent élire le cardinal de Furſtemberg comme Coadjuteur; & après la mort du Prince, il fut élu une ſeconde fois par la pluralité des ſuffrages. Le Pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, & l'Empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'Empereur & le pape Innocent XI, perſuadés que c'était preſque la même choſe, de laiſſer Furſtemberg ſur ce thrône électoral & d'y mettre Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune Baviére, frere du dernier mort. Le Roi ſe vengea du Pape en lui ôtant Avignon, & prépara la guerre à l'Empereur. Il inquiétait en même tems l'Electeur palatin, au ſujet des droits de la Princeſſe palatine, *Madame*, ſeconde femme de *Monſieur*; droits auxquels elle avait renoncé par ſon contrat de mariage. La guerre faite à l'Eſpagne en 1667 pour les droits

de Marie-Thérèse, malgré une pareille rénonciation, prouve bien que les contrats sont faits pour les particuliers. Voilà comme le Roi, au comble de sa grandeur, indisposa, ou dépouilla, ou humilia presque tous les Princes : mais aussi presque tous se réünissaient contre lui.



CHAPITRE QUATORZIÉME.

Le roi Jacques déthrôné par son gendre Guillaume III, & protégé par Louis XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un Stadhouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abbaisser le Roi de France, & déthrôner le Roi d'Angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le Duc de Lorraine, s'étaient d'abord secrette-
En 1686. ment ligués à Ausbourg : ensuite l'Espagne & la Savoie s'unirent à ces puissances. Le Pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les Princes d'Italie étaient pour eux. Dans le Nord, la Suéde était alors du parti des Impériaux, & le Dannemarck était un allié inutile de la France. Plus de cinq

cinq cens mille Proteſtans, fuïant la perſécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur induſtrie & leur haine contre le Roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'Europe exciter les puiſſances déjà animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la Religion.) Le Roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques Roi d'Angleterre, ſucceſſeur de Charles II, ſon frere, était Catholique comme lui; mais Charles n'avait bien voulu ſouffrir qu'on le fît Catholique ſur la fin de ſa vie, que par complaiſance pour ſes maîtreſſes & pour ſon frere: il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déïſme. Son extrême indifférence ſur toutes les diſputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paiſiblement en Angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis ſa jeuneſſe à la communion romaine par perſuaſion, joignait à ſa créance l'eſprit de parti & le zèle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglais n'euſſent jamais troublé ſon régne. Mais il avait formé le deſſein d'établir dans ſon roïaume le Catholiciſme, regardé

avec horreur par ces roïalistes républicains, comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très-aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. Constantin, Clovis, Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moïens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires, une profonde politique, & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquaient à Jacques.

Il était indigné de voir que tant de Rois dans l'Europe étaient despotiques ; que ceux de Suéde & de Dannemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la roïauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les Jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire ; aïant publiquement à sa Cour un Nonce du Pape, des Jésuites, des Capucins ; mettant en prison sept Evêques anglicans, qu'il eût fallu gagner ; ôtant les priviléges

à la ville de Londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux, renversant avec hauteur des loix qu'il fallait saper en silence; enfin se conduisant avec si peu de ménagement, que les Cardinaux de Rome disaient en plaisantant: "qu'il fallait l'excom-„ munier, comme un homme qui allait „ perdre le peu de Catholicisme qui res-„ tait en Angleterre. „ Le pape Innocent XI n'espérait rien des entreprises de Jacques, & refusait constamment un chapeau de Cardinal, que ce Roi demandait pour son confesseur le jésuite Peters. Ce Jésuite était un intriguant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être Cardinal & Primat d'Angleterre, poussait son maître au précipice. Les principales têtes de l'Etat se réünirent en secret contre les desseins du Roi: ils députerent vers le prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la Cour.

Le prince d'Orange équipa une flotte, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce Prince n'était rien autre chose qu'un particulier illustre, qui jouïssait à peine de cinq cens mille livres de rente: mais telle était sa politique heureuse, que l'argent,

la flotte, les cœurs des Etats-généraux, étaient à lui. Il était Roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & Jacques cessait de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux cens personnes. Barillon Ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que de celles de l'Europe, fut trompé le prémier. Louis XIV ne le fut pas; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems, & que la flotte du Prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur Léopold, qui lui répondit: *Il ne vous est arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait sur sa flotte, mais ses vaisseaux laisserent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre: il avait une armée de vingt mille hommes; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réflexion,
1688. il est à croire qu'ils eussent combattu; mais il leur laissa le loisir de se déter-

miner. Plusieurs Officiers généraux l'abandonnerent ; entr'autres, ce fameux Churchil, aussi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & si illustre sous le nom de duc de Marlborow. Il était favori de Jacques, sa créature, le frere de sa maîtresse, son Lieutenant-général dans l'armée : cependant il le quitta, & passa dans le camp du prince d'Orange. Le Prince de Dannemarck, gendre de Jacques, enfin sa propre fille la princesse Anne, l'abandonnerent.

Alors se voïant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre, aïant contre lui ses deux filles, ses propres amis ; haï de ses sujets mêmes qui étaient encore dans son parti, il desespéra de sa fortune. La fuite, dernière ressource d'un Prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais ; après avoir vû sa garde relevée sans coup férir par celle du Prince ; chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son roïaume ; il alla chercher un asile en France.

Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, repréſentée par ſon Parlement, fixa les bornes, ſi long-tems conteſtées, des droits du Roi & de ceux du peuple ; & aïant preſcrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choiſit pour ſon Roi, conjointement avec ſa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce Prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que ſous le nom de Guillaume III, Roi légitime d'Angleterre, & libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, uſurpateur des Etats de ſon beau-pere.

Janvier 1689. Le Roi fugitif vint, avec ſa femme fille d'un Duc de Modéne, & le Prince de Galles encore enfant, implorer la protection de Louis XIV. La Reine d'Angleterre, arrivée avant ſon mari, fut étonnée de la ſplendeur qui environnait le Roi de France, de cette profuſion de magnificence qu'on voïait à Verſailles, & ſur tout de la manière dont elle fut reçuë. Le Roi alla au-devant d'elle juſqu'à Chatou. *Je vous rens, Madame,* lui dit-il, *un triſte ſervice ; mais j'eſpére vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heu-*

reux. Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même service qu'aurait eu la Reine de France ; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des présens de toute espéce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

Il y avait, parmi tous ces présens, une bourse de dix mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six cens mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les Officiers du Roi, & ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son thrône. Jamais le Roi ne parut si grand ; mais Jacques parut petit. Ceux qui à la Cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voïait guéres que des Jésuites. Il alla descendre chez eux à Paris, dans la ruë Saint-Antoine. Il leur dit qu'il était Jésuite lui-même ; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie : il s'était fait associer à cet ordre, avec

de certaines cérémonies, par quatre Jésuites anglais, étant encore Duc d'Yorck. Cette pusillanimité dans un Prince, jointe à la manière dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égaïaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'Angleterre, on s'en moquait en France. On ne lui savait nul gré d'être Catholique. L'Archevêque de Reims, frere de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans son antichambre : *Voilà un bon homme, qui a quitté trois roïaumes pour une messe.* Il ne recevait de Rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de service, que lorsque le prince d'Orange, le chef du Calvinisme, avait mis à la voile pour aller déthrôner le Roi son beau-pere, l'Ambassadeur du Roi catholique à la Haie avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voïage.

Au milieu des humiliations de ce Roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écrouelles au petit couvent des Anglaises; soit que les Rois anglais se soient attribué ce singulier

privilége, comme prétendans à la couronne de France ; soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du prémier Edouard.

Le Roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les Catholiques formaient encore un parti qui paraissait considérable. Une escadre de treize vaisseaux du prémier rang était à la rade de Brest pour le transport. Tous les Officiers, les courtisans, les Prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à Saint-Germain, furent défraïés jusqu'à Brest aux dépens du Roi de France. Un Ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du Roi déthrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarquées sur la flotte ; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant : *Tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de 12 Mai
guerre, sous les ordres de Chateau-Re- 1689.
naud, & une infinité de navires de

tranſport, le ſuivirent. Cette flotte, aïant mis en fuite & diſperſé la flotte anglaiſe qui s'oppoſait à ſon paſſage, débarqua heureuſement, & aïant pris dans ſon retour ſept vaiſſeaux marchands hollandais, revint à Breſt, victorieuſe de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

Mars 1690. Bientôt après, un troiſiéme ſecours partit encore de Breſt, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande & la mer de la Manche étaient couverts de vaiſſeaux français. Enfin Tourville Vice-Amiral de France, avec ſoixante & douze grands vaiſſeaux, rencontra une flotte anglaiſe & hollandaiſe d'environ ſoixante voiles. On ſe battit pendant dix heures; Tourville, Chateau-Renaud, d'Etrée, Némond, y ſignalerent leur courage & une habileté qui donnerent à la France un honneur, auquel elle n'était pas accoûtumée. Les Anglais & les Hollandais, juſqu'alors maîtres de l'Océan, & de qui les Français avaient appris depuis ſi peu de tems à donner des batailles rangées, furent entièrement vaincus. Dix-ſept de leurs vaiſſeaux briſés & démâtés, allerent échouer & ſe brûler ſur les côtes. Le reſte alla ſe cacher vers la Tamiſe, ou entre les bancs de la Hollande. Il

Juillet 1690.

n'en coûta pas une seule chaloupe aux Français. Alors, ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mer, empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flottes. Seignelai, qui osait tout, fit venir les galéres de Marseille sur l'Océan. Les côtes d'Angleterre virent des galéres pour la prémière fois. On fit, par leur moïen, une descente aisée à Tingmouth : on brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les Armateurs de Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichissaient, eux & l'Etat, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux années, on ne connaissait plus sur les mers que les vaisseaux français.

Le roi Jacques ne seconda pas en Irlande ces secours de Louis XIV. Il avait avec lui près de six mille Français & quinze mille Irlandais. La riviere de Boine était entre son armée & celle du roi Guillaume. Cette riviere était guéable; on n'avait de l'eau que jusques sous les épaules. Mais, après l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée irlandaise, il fallait encore traver-

fer un marais : enfuite on trouvait un terrein efcarpé, qui formait un retranchement naturel. Le Roi Guillaume fit paffer fon armée en trois endroits, engagea la bataille. Les Irlandais, que nous avons vûs de fi bons foldats en France & en Efpagne, ont toûjours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une femble faite pour être foumife à l'autre. Les Anglais ont toûjours eu fur les Irlandais la fupériorité du génie, des richeffes, & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu fecouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un fimple Seigneur anglais la fubjugua. Les Français combattirent à la journée de la Boine : les Irlandais s'enfuirent. Leur roi Jacques, n'aïant paru dans l'engagement, ni à la tête des Français, ni à la tête des Irlandais, fe retira le prémier. Il avait toûjours cependant montré beaucoup de valeur ; mais il y a des occafions où l'abbattement d'efprit l'emporte fur le courage. Le roi Guillaume, qui avait eu l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, paffa pour mort en France. Cette fauffe nouvelle fut reçuë à Paris avec une joie indécente & honteufe. Quelques Magiftrats fubalternes encouragerent les bourgeois & le peuple à faire des illu-

Juillet 1690.

minations. On ſonna les cloches : on brûla dans plúſieurs quartiers des figures d'oſier qui repréſentaient le prince d'Orange, comme on brûle le Pape dans Londres : on tira le canon de la Baſtille, non point par ordre du Roi, mais par le zèle inconſidéré d'un Commandant. On croirait, ſur ces marques d'alegreſſe, & ſur la foi de tant d'Ecrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétenduë d'un ennemi, était l'effet de la crainte extrême qu'il inſpirait. Tous ceux qui ont écrit, & Français & étrangers, ont dit, que ces réjouïſſances étaient le plus grand éloge du roi Guillaume. Cependant, ſi on veut faire attention aux circonſtances du tems & à l'eſprit qui régnait alors, on verra bien que la crainte ne produiſit pas ces tranſports de joie : les bourgeois & le peuple ne ſavent guére craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des Français avait alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avait preſque toûjours été battu par les Généraux français. Le vulgaire ignorait combien ce Prince avait acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en Irlande, ne

paraiſſait pas encore, aux ïeux des Français, un ennemi digne de Lòuis XIV. Paris, idolâtre de ſon Roi, le croïait réellement invincible. Les réjouïſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plûpart des Pariſiens, nés ſous le régne de Louis & façonnés au joug deſpotique, regardaient alors un Roi comme une divinité, & un uſurpateur comme un ſacrilége. Le petit peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la meſſe, déteſtait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille aïant chaſſé leur pere, d'un Proteſtant régnant à la place d'un Catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, tranſportaient les Pariſiens d'une eſpéce de fureur : mais les gens ſages penſaient modérément.

Jacques revint en France, laiſſant ſon rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir ſur le thrône. Les flottes françaiſes furent occupées alors à ramener les Français, qui avaient inutilement combattu ; & les familles irlandaiſes catholiques, qui étant très-pauvres dans leur patrie, voulurent aller ſubſiſter en France des libéralités du Roi.

Il eſt à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis

son commencement jusqu'à sa fin : les caractères de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le roi Guillaume après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoïens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisaient ainsi, il était bien aisé de voir qui devait l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le Roi de France, soûtenant toûjours la fortune de Jacques, fit passer encore trois mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroît de libéralité, il envoïa tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apporterent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages ; des Ingénieurs, des Canonniers, des Bombardiers, deux cens Maçons ; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt mille

chevaux ; des canons avec leurs affûts ; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six mille hommes ; des vivres, des habits, & jusqu'à vingt-six mille paires de souliers. Limerick assiégé, mais muni de tant de secours, espérait de voir son Roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point : Limerick se rendit : les vaisseaux français retournerent encore vers les côtes d'Irlande, & ramenerent en France environ vingt mille Irlandais, tant soldats que citoïens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenait alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe : cependant il tenta encore de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en Angleterre avec vingt mille hommes. Ils étaient assemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois cens navires de transport étaient prêts à Brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de Normandie. D'Etrée arrivait du
29 Juill. 1692. port de Toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le

vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles: la supériorité du nombre l'emporta; les Français céderent, après un combat de dix heures. Russel amiral anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux, dont deux portaient cent quatre piéces de canon, échouerent sur la côte; & les Capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vû ce desastre, perdit toutes ses espérances.

Ce fut le prémier échec que reçut sur la mer la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son pere avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la prémière présidence de Bretagne à l'emploi de Secrétaire d'Etat de la marine, ne la laissa point périr: le même esprit régnait toûjours dans le gouvernement. La France eut, dès l'année qui suivit la disgrace de la Hogue, des flottes aussi nombreuses qu'elle en avait eu déjà; car Tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de li-

gne, & d'Etrée en avait trente, sans compter ceux qui étaient dans les ports;
1696. & même quatre ans après, le Roi fit encore un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en Angleterre à la tête de vingt mille Français. Mais cette flotte ne fit que se montrer; les mesures du parti de Jacques aïant été aussi mal concertées à Londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en France.

Il ne resta de ressource au parti du Roi déthrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramerent périrent presque tous du dernier supplice; & il est à croire, que quand même elles eussent réüssi, il n'eût jamais recouvré son roïaume. Il passa le reste de ses jours à Saint-Germain; où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été déthrôné. Il mourut en 1700 à Saint-Germain. Quelques Jésuites irlandais prétendirent qu'il se faisait des miracles à son tombeau: on parla même de faire canoniser à Rome, après sa mort, ce Roi que Rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de Princes furent plus malheureux que lui ; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si longtems infortunée. Le prémier des Rois d'Ecosse ses aïeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à 29 ans en combattant contre les Anglais. Jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite-fille, chassée de son thrône, fugitive en Angleterre, aïant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des Juges anglais, & eut la tête tranchée. Charles I, petit-fils de Marie, Roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecossais, & jugé à mort par les Anglais, mourut sur un échafaud dans la place publique. Jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en Angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roïaumes ; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le thrône de ses peres, que pour faire périr ses amis par des bourreaux ; &

nous avons vû le prince Charles Edouard, réüniſſant en vain les vertus de ſes peres & le courage du Roi Jean Sobieſky ſon aïeul maternel, exécuter les exploits & eſſuïer les malheurs les plus incroïables. Si quelque choſe juſtifie ceux qui croïent une fatalité à laquelle rien ne peut ſe ſouſtraire, c'eſt cette ſuite continuelle de malheurs, qui a perſécuté la maiſon de Stuart pendant plus de trois cens années.



CHAPITRE QUINZIEME.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III envahissait l'Ecosse, l'Angleterre, & l'Irlande, jusqu'en 1697.

N'Aïant pas voulu rompre le fil des affaires d'Angleterre, je me ramene à ce qui se passait dans le continent.

Le Roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun Etat n'en a jamais eu de supérieure, avait à combattre l'Empereur & l'Empire, l'Espagne, les deux puissances maritimes l'Angleterre & la Hollande, devenuës toutes deux plus terribles sous un seul chef, la Savoie, & presque toute l'Italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'Anglais & l'Espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la France; & tous ensemble ne purent l'entamer. Louis XIV eut presque toûjours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en Allemagne & en Flandre se monterent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places frontières

ne furent pas cependant dégarnies. Le Roi avait quatre cens cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'Empire turc, si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, ni l'Empire romain plus puissant encore, n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. Ceux qui blâmoient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encore ni entièrement déclarés, ni tous réünis : le prince d'Orange n'était pas encore sorti du Texel pour aller chasser le Roi son beau-pere ; & déjà la France avait des armées sur les frontières de la Hollande & sur le Rhin. Le Roi avait envoïé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent mille hommes, son fils le Dauphin, qu'on nommait *Monseigneur* ; Prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de sa mere. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la prémière fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien assûré par son caractère, qu'il n'en abuserait pas. Le Roi lui dit publiquement à son départ : *Mon*

22 Sept. 1688.

fils, en vous envoiant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire connaître votre mérite : allez le montrer à toute l'Europe ; afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi soit mort.

Ce Prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des Généraux, que le Roi eût choisi. Son pere lui écrivait : *A mon fils le Dauphin, mon Lieutenant-général, commandant mes armées en Allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Boufflers avait un corps de troupes en deçà du Rhin ; le maréchal d'Humieres un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, Maïence, étaient pris. Le siége de Philipsbourg, préalable toûjours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, était commencé : Vauban conduisit le siége. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors Lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur

arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son pere, s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire; affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le Roi goûtait une joie pure, d'avoir eu un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son pere.

11 Nov. 1688. Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours; 15 Nov. 1688. Franckendal en deux; Spire, Tréves, Wormes & Oppenheim, se rendirent dès que les Français furent à leurs portes.

Le Roi avait résolu de faire un désert du Palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vûë d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se venger de l'Electeur palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis, signé Louvois, de tout réduire en cendres. Les Généraux français, qui ne pouvaient qu'obéïr, firent donc signifier dans le cœur de l'hiver aux citoïens de toutes ces villes si florissantes & si bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait

fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le fer & par les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes; une autre se réfugia dans les païs voisins, pendant que le soldat, qui passe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par Manheim, séjour des Electeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoïens; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croïait y trouver des thresors; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois que ce beau païs était désolé sous Louis XIV : mais les flammes dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étaient que des étincelles en comparaison de ce dernier incendie. L'Europe en eut horreur. Les Officiers qui l'exécuterent étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejettait sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long ministère. Il avait en effet donné ces conseils; mais Louis avait été le maître de ne les pas suivre. Si le Roi avait été témoin

Fév. 1689.

de ce ſpectacle, il aurait lui-même éteint les flammes. Il ſigna, du fond de ſon palais de Verſailles & au milieu des plaiſirs, la deſtruction de tout un païs, parce qu'il ne voïait dans cet ordre que ſon pouvoir & le malheureux droit de la guerre; mais de plus près il n'en eût vû que l'horreur. Les nations, qui juſques-là n'avaient blâmé que ſon ambition en l'admirant, crierent alors contre ſa dureté, & blâmerent même ſa politique; car ſi les ennemis avaient pénétré dans ſes Etats, comme lui chez les ennemis, ils euſſent mis ſes villes en cendres.

Ce danger était à craindre: Louis, en couvrant ſes frontières de cent mille ſoldats, avait appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée plus peuplée que la France, peut auſſi fournir de plus grandes armées. On les leve, on les aſſemble, on les païe plus difficilement: elles paraiſſent plus tard en campagne; mais la diſcipline, la patience dans les fatigues, les rendent ſur la fin d'une campagne auſſi redoutables que les Français le ſont au commencement. Le duc de Lorraine, Charles V, les commandait. Ce Prince toûjours dépouillé de ſon Etat par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avait conſervé l'Empire à

l'empereur Léopold ; il l'avait rendu vainqueur des Turcs & des Hongrois. Il vint avec l'Electeur de Brandebourg, balancer la fortune du Roi de France. Il reprit Bonn & Maïence, villes très-mal fortifiées, mais défenduës d'une manière qui fut regardée comme un modéle de défense de places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le baron d'Asfeld qui y commandait eut été blessé à mort dans un assaut général. 12 Octob. 1689.

Le marquis d'Uxelles depuis Maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoïans, fit, pour défendre Maïence, des dispositions si bien entenduës, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt-une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes : il fit même quelquefois deux sorties en plein jour ; enfin il fallut se rendre faute de poudre au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même, & par la manière dont elle fut reçuë dans le public. Paris, cette ville immense, pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu

d'ïeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & ſans jugement. Cet homme, à qui tous les bons Officiers donnaient de juſtes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie ſur le théatre, reçut des huées du public : on lui cria, *Maïence.* Il fut obligé de ſe retirer, non ſans mépriſer, avec les gens ſages, un peuple ſi mauvais eſtimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Juin 1689. Environ ce tems-là, le maréchal d'Humieres fut battu à Valcour ſur la Sambre aux païs-bas, par le prince de Waldeck ; mais cet échec, qui fit tort à ſa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le Roi & Louvois qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'Etat, ſe ſervirent de lui malgré leur répugnance : il commanda les armées aux païs-bas. Louvois, ou corrigeait des choix trop hazardés, ou en faiſait de bons. Catinat alla commander en Italie. On ſe défendit bien en Allemagne ſous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelques ſuccès en Catalogne ; mais en Flandre ſous Luxembourg, & en Italie ſous Cati-

nat, ce ne fut qu'une ſuite continuelle de victoires. Ces deux Généraux étaient alors les plus eſtimés en Europe.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractère des traits du grand Condé, dont il était l'éléve ; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juſte, un eſprit avide de connaiſſances, mais vaſte & peu réglé, plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même ſouvent aimé, quoique contrefait & d'un viſage peu agréable, aïant plus de qualités d'un héros que d'un ſage.

Catinat avait dans l'eſprit une application & une agilité qui le rendaient capable de tout, ſans qu'il ſe piquât jamais de rien. Il eût été bon Miniſtre, bon Chancelier, comme bon Général. Il avait commencé par être Avocat, & avait quitté cette profeſſion à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cauſe qui était juſte. Il prit le parti des armes, & fut d'abord Enſeigne aux gardes-françaiſes. En 1667 il fit aux ïeux du Roi, à l'attaque de la contreſcarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le Roi la remarqua, & ce fut le commencement de ſa fortune. Il s'éleva par degrés, ſans aucune brigue : philoſophe au milieu de

la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération : libre de tous préjugés, & n'aïant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête homme. Il vécut aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie.

Catinat commandait alors en Italie. Il avait en tête le duc de Savoie, Victor-Amédée, Prince alors sage, politique, & encore plus malheureux : guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi-bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terreins coupés & montagneux, tels que son païs : actif, vigilant, aimant l'ordre ; mais faisant des fautes, & comme Prince, & comme Général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en disposant mal son armée devant celle
18 Août 1690. de Catinat. Le Général français en profita, & gagna une pleine victoire à la vûë de Saluces, auprès de l'abbaie de Stafarde, dont cette bataille a eu le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'ar-

mée battuë était dans un terrein où elle devait être nécessairement accablée. L'armée française n'eut que trois cens hommes de tués ; celle des alliés, commandée par le Duc de Savoie, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Montmélian, fut soumise au Roi. Catinat passe dans le 1691.
Piémont, force les lignes des ennemis retranchés près de Suze, prend Suze, Ville-franche, Montalban, Nice, réputée imprenable, Veillane, Carmagnole, & revient enfin à Montmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait ; & le Duc de Savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut long-tems sur la défensive ; mais enfin aïant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marsaille, & là il gagna une seconde bataille ran- 4 Oct.
gée, d'autant plus glorieuse, que le 1693.
prince Eugéne de Savoie était un des Généraux ennemis.

A l'autre bout de la France, vers les païs-bas, le maréchal de Luxembourg gagnait la bataille de Fleurus ; & de l'aveu de tous les Officiers, cette victoire était dûë à la supériorité de génie

que le Général français avait ſur le prince de Waldeck, alors Général de l'armée des alliés. Huit mille priſonniers, ſix mille morts, deux cens étendards, le canon, les bagages, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

30 Juin 1690.

Le roi Guillaume victorieux de ſon beau-pere, venait de repaſſer la mer. Ce génie, fécond en reſſources, tirait plus d'avantage d'une défaite de ſon parti, que ſouvent les Français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait emploïer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avait qu'à dire, *je veux*. Cependant après la défaite de Fleurus, il vint oppoſer au maréchal de Luxembourg une armée auſſi forte que la françaiſe.

19 Sept. 1691.

Elles étaient compoſées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes; mais Mons était déjà inveſti par le maréchal de Luxembourg; & le roi Guillaume ne croïait pas les troupes françaiſes ſorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au ſiége: il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en préſence de l'armée ennemie. Auſſi-tôt il reprit le chemin de Verſailles, & il laiſſa Luxembourg diſputer le terrein pendant toute la campagne, qui finit par

9 Avril 1691.

le combat de Leuze, action très-singulière, où vingt-huit escadrons de la maison du Roi, & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie. 19 Sept. 1691.

Le Roi reparut encore au siége de Namur, la plus forte place des païs-bas, par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le siége. Louis retourna encore à Versailles après cette conquête; & Luxembourg tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un espion que le Général français avait auprès du roi Guillaume, est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis Luxembourg prend, avec raison, des mesures qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour: une brigade est déjà mise en fuite, & le Général le sait à peine. Sans un Juin 1692.

excès de diligence & de bravoure, tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être grand Général pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des Officiers généraux assez habiles pour rétablir le desordre, & qui eussent la bonne volonté de le faire ; car un seul Officier supérieur qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son Général, le pouvait aisément sans se commettre.

3 Août 1692. Luxembourg était malade ; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle : le danger lui rendit ses forces ; il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrein, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en desordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le duc de Chartres, depuis Régent du roïaume, petit-fils de France, qui n'avait pas alors quinze ans : il ne pouvait être utile pour un coup décisif ; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de

France encore enfant, chargeant avec la maison du Roi, blessé dans le combat, & revenant encore à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de Lieutenans-généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le Duc ; l'autre, Armand prince de Conti ; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation : monsieur le Duc, d'un naturel plus austère, aïant peut-être des qualités plus solides, & le prince de Conti de plus brillantes : appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils desiraient passionnément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toûjours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le prémier qui rétablit le desordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils d'Henri IV, était aussi Lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors

quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frere le Grand-Prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces Princes se missent à la tête de la maison du Roi, pour chasser un corps d'Anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du Roi & les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français encouragés par cette foule de Princes & de jeunes Seigneurs qui combattaient autour du Général, l'emporterent enfin; & quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufiers, depuis Maréchal de France, accourait dans ce moment même de quelques lieuës du champ de bataille avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume aïant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, dûë à la valeur de tous ces jeunes Princes & de la plus florissante Noblesse du roïaume, fit à la Cour, à Paris, & dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le prince de Conti, messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine & de tems. Les Princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes porterent des ornemens faits sur ce modéle ; on les appella des *steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par tout autour des Princes; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la Cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même Général, avec les mêmes Princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieuës, & le battit à Nerwinde. Nerwinde est un village près de la Guette, à quelques lieuës de Bruxelles. Guillaume

eut le tems de se mettre en bataille. Luxembourg & les Princes emporterent le village deux fois l'épée à la main ; l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté : enfin le Général & les Princes l'emporterent une troisiéme fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtrières ; il y eut environ vingt mille morts, douze mille des alliés & huit
29 Juill. 1693. mille Français. C'est à cette occasion qu'on disait, qu'il fallait chanter plus de *De profundis*, que de *Te Deum*.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une manière complette. Le roi Guillaume fit toûjours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de Paris était remplie des drapeaux ennemis. Le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le Tapissier de Notre-Dame*. On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat ; & main-

tenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies; on ne pouvait même faire le siége de Bruxelles.

Le maréchal de Lorges avait aussi, 1 & 2
de son côté, gagné un grand combat Sept.
près de Spirebach : il avait même pris 1692.
le vieux duc de Wirtemberg : il avait pénétré dans son païs ; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les Impériaux.

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de Stafarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même Duc de Savoie, ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'importante ville de Casal.

En Espagne, le maréchal de Noailles 27 Mai
gagna aussi une bataille sur le bord du 1694.
Ter. Il prit Girone & quelques petites places : mais il n'avait qu'une armée faible ; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les Français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toûjours

renaissante. Il commençait à devenir
1694. difficile en France de faire des recruës, encore plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine : on périssait de misére, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouïssances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes françaises, diminuait déjà un peu. Louis
1691. XIV cessa de paraître à leur tête. Louvois était mort : on était très-mécontent de Barbesieux son fils. Enfin la
Janvier 1695. mort du maréchal de Luxembourg, sous qui les soldats se croïaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France.

L'art de bombarder des villes maritimes avec des vaisseaux retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglais voulurent brûler Saint-Malo, & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des Français : il y avait déjà long-tems qu'on avait hazardé de pareilles machines en Europe. C'était l'art de faire partir les bombes aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrein solide, que les Français
Juillet 1694 & 1695. avaient inventé ; & ce fut par cet art que Dieppe, le Havre de grace, Saint-

Malo, Dunkerque & Calais, furent bombardés par les flottes anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage : cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières, & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre de grace furent écrasées & brûlées par les bombes ; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, que la médaille frappée en Hollande est vraie, quoique tant d'auteurs français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin, *le port du Havre brûlé & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de Namur fut perduë. On avait en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise ; & des railleries & des satires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Guillaume s'en rendit maître de la même manière qu'il l'avoit vû prendre. Il l'attaqua aux ïeux d'une armée encore

plus forte que n'avait été la ſienne, quand Louis XIV l'aſſiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garniſon française qui la défendit, était une armée; car dans le tems qu'il en forma l'inveſtiſſement, le maréchal de Bouflers ſe jetta dans la place avec ſept régimens de dragons. Ainſi Namur était défendu par ſeize mille hommes, & prêt à tout moment d'être ſecouru par près de cent mille. Le maréchal de Bouflers était un homme de beaucoup de mérite, un Général actif & appliqué, un bon citoïen, ne ſongeant qu'au bien du ſervice, ne ménageant pas plus ſes ſoins que ſa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquieres lui reprochent pluſieurs fautes, dans la défenſe de la place & de la citadelle; ils lui en reprochent encore dans la défenſe de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de Louis XIV, ont copié ſervilement le marquis de Feuquieres pour la guerre, ainſi que l'abbé de Choiſi pour les anecdotes: ils ne pouvaient pas ſavoir que Feuquieres, d'ailleurs excellent Officier, & connoiſſant la guerre par principes & par expérience, était un eſprit non moins cha-

grin qu'éclairé, l'Ariftarque des Généraux, & quelquefois le Zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaifir de cenfurer des fautes. Il fe plaignait de tout le monde, & tout le monde fe plaignait de lui. On difait qu'il était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mille de fes ennemis. Sa capacité n'aïant pas été récompenfée par le bâton de Maréchal de France ; il emploïa trop, contre ceux qui fervaient l'Etat, des lumières qui euffent été très-utiles, s'il eût eu l'efprit auffi conciliant que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi plus de fautes & de plus effentielles qu'à Bouflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt mille hommes, devait fecourir Namur : mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Bouflers euffent fait généralement tout ce qui fe pouvait faire (ce qui eft bien rare) ; il fallait, par la fituation du terrein, que Namur ne fût point fecouru & fe rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'obfervation qui avait arrêté les fecours du roi Guillaume, arrêterent alors néceffairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Bouflers, le comte

de Guiscard Gouverneur de la ville, le comte de Lomont du Châtelet, Commandant de l'infanterie, tous les Officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison est favorable; on sait à peu près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûterent plus de tems qu'à Louis XIV.

Sept. 1695. Le Roi, pendant qu'il perdait Namur, fit bombarder Bruxelles: vengeance inutile, qu'il prenait sur le Roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglais. Tout cela faisait une guerre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siécles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe: nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés

par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour se détrûire ensuite euxmêmes.

Les Français n'avaient de colonies dans les grandes Indes, que celle de Pondichéri, formée par les soins de Colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandais s'en saisirent aisément, & ruinerent aux Indes le commerce de la France à peine établi.

Les Anglais détruisirent les plantations de la France à Saint-Domingue. *1695.*
Un Armateur de Brest ravagea celles *1696.* qu'ils avaient à Gambie dans l'Afrique. Les Armateurs de Saint-Malo porterent le fer & le feu à Terre-neuve sur la côte orientale qu'ils possédent. Leur isle de la Jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brûlés, leurs côtes saccagées.

Pointis, chef d'escadre, à la tête de *1695.* plusieurs vaisseaux du Roi & de quelques Corsaires de l'Amérique, alla surprendre, auprès de la ligne, la ville de

Mai 1697. Carthagéne, magaſin & entrepôt des threſors que l'Eſpagne tire du Méxique. Le dommage qu'il y cauſa fut eſtimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions. Il y a toûjours quelque choſe à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que cauſent ces expéditions glorieuſes.

Les vaiſſeaux marchands de Hollande & d'Angleterre étaient tous les jours la proie des Armateurs de France, & ſur tout de Dugué-Trouin, homme unique en ſon genre, auquel il ne manquait que de grandes flottes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberouſſe. Les ennemis prenaient moins de vaiſſeaux marchands français, parce qu'il y en avait moins : la mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le réſultat des expéditions de terre & de mer était donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV était armé contre ſon neveu le Roi d'Eſpagne, contre l'Electeur de Baviére, dont il avait donné la ſœur à ſon fils le Dauphin, contre l'Electeur palatin, dont il brûla les Etats après avoir marié Monſieur à la Princeſſe palatine. Le roi Jacques

fut chassé du thrône par son gendre & par sa fille. Depuis même on a vû le Duc de Savoie ligué encore contre la France, où l'une de ses filles était Dauphine, & contre l'Espagne, où l'autre était Reine. La plûpart des guerres entre les Princes chrétiens, sont des espéces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réüssit toûjours pleinement en Angleterre & en Irlande : ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pere, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses droits : je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques, de le chasser de sa maison.



CHAPITRE SEIZIÈME.

Paix de Risvvick : état de la France & de l'Europe : mort & testament de Charles II, Roi d'Espagne.

LA France conservait encore sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la Savoie & le Palatinat : elle faisait la guerre sur les frontières des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé pas ses victoires : un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix : Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée Duc de Savoie était celui de tous les Princes qui prenait le plutôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui à qui la Cour de France s'adressa. Le comte de Tessé, depuis Maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le prémier talent des négociateurs,

teurs, agit d'abord sourdement à Turin : le maréchal de Catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le Duc de Savoie à recevoir ces avantages. On lui rendait son païs : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage du jeune Duc de Bourgogne, fils de Monseigneur, héritier de la couronne de France, avec sa fille. On fut bientôt d'accord : le Duc & Catinat conclurent le traité à Notre-Dame de Lorette, où ils allerent sous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le Pape (c'était alors Innocent XII) entrait ardemment dans cette négociation : son but était de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des Français, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeait pour païer ses armées. On voulait que les Impériaux laissassent l'Italie neutre : le Duc de Savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus ; car la Cour de Vienne ne se déterminait guére qu'à l'extrémité. Alors le Duc de Savoie joignit ses troupes à l'armée française : ce Prince devint en moins d'un mois, de Généralissime de l'Empereur, Généralis-

Juillet 1696.

ſime de Louis XIV. On amena ſa fille en France, pour épouſer à onze ans le Duc de Bourgogne qui en avait treize. Après la défection du Duc de Savoie, il arriva, comme à la paix de Nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter : l'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie : les Hollandais propoſerent le château de Riſwick près de la Haie pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le Roi avait ſur pied, ſervirent à hâter les concluſions : quatre-vingt mille hommes étaient en Flandre ſous Villeroi : le maréchal de Choiſeul en avait quarante mille ſur les bords du Rhin : Catinat en avait encore autant en Piémont : le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir paſſé par tous les degrés depuis celui de garde du Roi, comme un ſoldat de fortune, commandait
Août 1697. en Catalogne, où il gagna un combat, & où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux ſuccès furent la médiation la plus efficace. La Cour de Rome offrit encore ſon arbitrage, & fut refuſée, comme à Nimégue : le roi de
Sept. Oct. 1697. Suéde Charles XI fut le médiateur. Enfin la paix ſe fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuſes qui avaient ſignalé la grandeur de Louis XIV;

mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui étonnerent également les Français & les alliés. On a cru long-tems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du Roi de France était, & devait être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste monarchie de son grand-pere & du grand-pere de son fils dans l'autre branche de la maison d'Autriche: il espérait, disait-on, que la maison de Bourbon en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entière.

Les rénonciations authentiques de la femme & de la mere de Louis XIV ne paraissaient que de vaines signatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce dessein qui aggrandissait, ou la France, ou la maison de Bourbon, il était nécessaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de puissances toûjours soupçonneuses. La paix donnait le tems de se faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait besoin, & de laisser former dans l'Etat de nouvelles milices. Il fallait céder quelque chose, dans l'espérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient là les motifs secrets de cette paix de Riswick, qui en effet procura par l'événement le thrône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV. Cette idée si vraisemblable n'est pas vraie ; ni Louis XIV ni son Ministre n'eurent ces vûës, qui semblaient devoir se présenter à eux : c'est un grand exemple de cet enchaînement des révolutions de ce monde, qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'Espagne, ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de Riswick ; le marquis de Torci en fait l'aveu dans ses mémoires manuscrits : on fit la paix par lassitude de la guerre, & cette guerre avait été presque sans objet ; du moins elle n'avait été du côté des alliés que le dessein vague d'abbaisser la grandeur de Louis XIV, & dans ce Monarque, que la suite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi Guillaume avait entraîné dans sa cause l'Empereur, l'Empire, l'Espagne, les provinces-unies, la Savoie. Louis XIV, s'était vû trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'Europe avait été ravagée, parce que le Roi de France avait usé avec trop de hauteur de ses avan-

tages après la paix de Nimégue. C'était contre sa personne qu'on s'était ligué, plutôt que contre la France. Le Roi croïait avoir mis en sûreté la gloire que donnent les armes : il voulut avoir celle de la modération ; & l'épuisement qui se faisait sentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traitaient dans le Conseil : les résolutions s'y prenaient : le marquis de Torci encore jeune n'était chargé que de l'exécution. Tout le Conseil voulait la paix. Le Duc de Beauvilliers sur tout y représentait avec force la misére des peuples. Madame de Maintenon en était touchée : le Roi n'y était pas insensible. Cette misére faisait d'autant plus d'impression, qu'on tombait de cet état florissant où le ministre Colbert avait mis le roïaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, & l'œconomie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que Louis XIV gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de Riswick. Des sentimens vertueux y influerent certainement. Ceux qui pensent que les Rois

& leurs Miniſtres ſacrifient ſans ceſſe & ſans meſure à l'ambition, ne ſe trompent pas moins, que celui qui penſerait qu'ils ſacrifient toûjours au bonheur du monde.

Le Roi rendit donc aux Eſpagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les Pirenées, & ce qu'il venait de leur prendre en Flandre dans cette dernière guerre ; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut pour Roi légitime d'Angleterre, le roi Guillaume, traité juſqu'alors de prince d'Orange, d'uſurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun ſecours à ſes ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, reſta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de Roi, & des penſions de Louis XIV : il ne fit plus que des manifeſtes ; ſacrifié par ſon protecteur à la néceſſité, & déjà oublié de l'Europe.

Les jugemens rendus par les chambres de Briſac & de Metz contre tant de Souverains, & les réünions faites à l'Alſace, monumens d'une puiſſance & d'une fierté dangereuſe, furent abolis ; & les Bailliages juridiquement ſaiſis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces déſiſtemens, on reſtitua

à l'Empire Fribourg, Brisac, Kelh, Philipsbourg : on se soumit à raser les forteresses de Strasbourg sur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbach, le Mont-royal ; ouvrages où Vauban avait épuisé son art, & le Roi ses finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la Cour, ni à la ville ; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministère. La Cour de Louis XIV leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la France, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la monarchie espagnole : mais ils ne mériterent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maison qui la possédait depuis sept cens années. Le duc Charles V, appui de l'Empire & vainqueur des Turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de Riswick, possession de sa souveraineté ; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au Duc d'avoir des remparts à sa capitale :

mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets ; droit, dont jamais aucun Prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter que la dernière postérité apprenne, qu'un des plus petits Souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte : il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toûjours en paix, pendant que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toûjours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire, tenant heureusement ce juste milieu, qu'un Prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connaissaient plus. Sa Noblesse, réduite à la dernière misére, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voïait-il la maison d'un Gentilhomme en ruine? il la faisait rebâtir à ses dépens : il païait leurs dettes ; il mariait leurs filles : il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encore au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un Prince & la politesse d'un ami. Les arts en

honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des Etats. Sa Cour était formée sur le modéle de celle de France : on ne croïait presque pas avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Lunéville une espéce d'Université sans pédantisme, où la jeune Noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la Physique était démontrée aux ïeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t'il goûté le bonheur d'être aimé ; & j'ai vû, long-tems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands Rois ; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du thrône de l'Empire.

Dans le tems que Louis XIV ménageait la paix de Rifwick, qui devait lui valoir la fucceffion d'Efpagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. C'était la feule couronne roïale qui fût alors éleçtive au monde : citoïens & étrangers peuvent y prétendre. Il faut deux chofes pour y parvenir ; ou un mérite affez éclatant & affez foûtenu par les intrigues pour entraîner les fuffrages (comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier Roi) ; ou bien des threfors affez grands pour acheter ce roïaume, qui eft prefque toûjours à l'enchére.

L'abbé de Polignac, depuis Cardinal, eut d'abord l'habileté de difpofer les fuffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à Steinkerque & Nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef ; il n'entrait point dans les confeils du Roi ; monfieur le Duc avait autant de réputation que lui à la guerre ; monfieur de Vendôme en avait davantage : cependant fa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de fe faire valoir, que jamais on ne pofféda mieux que lui. Polignac, qui avait celui de perfuader, détermina d'abord les ef-

prits en sa faveur : il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'Auguste Electeur de Saxe prodiguait. Le prince de Conti fut élu Roi par le plus grand parti, & proclamé par le Primat du roïaume. Auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux : mais il était Prince souverain & puissant ; il avait des troupes prêtes sur les frontières de Pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât de quoi l'emporter sur son rival. Le ministère français passa pour en avoir fait trop, en envoïant le prince de Conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzick. Le ministère français s'est quelquefois conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à Dantzick : ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du Pape, celles de l'Empereur, l'argent & les trou-

27 Juin 1697.

pes de Saxe, assûraient déjà la couronne à son rival : il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un Roi de Pologne.

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les Chrétiens. Le midi de l'Europe fut tranquille bientôt après par la paix de Riswick. Il ne restait plus de guerre que celle que les Turcs faisaient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Russie. Les Chrétiens, quoique mal gouvernés, & divisés entr'eux, avaient dans cette guerre la supériorité : la ba-
1697. taille de Zanta, où le prince Eugéne battit le Grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un Grand-Visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt mille Turcs, abbaissa l'orgueil ottoman, & procura la paix de Carlowitz,
1699. où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la Morée, les Moscovites Asoph, les Polonais Caminieck, l'Empereur la Transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille & heureuse, on n'entendait parler de guerre ni en Asie, ni en Afrique : toute la terre était en paix vers les deux dernières années du dix-septiéme siécle, époque singulière & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencerent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre : l'un était le czar Pierre Aléxiovitz, Empereur de Russie ; & l'autre le jeune Charles XII Roi de Suéde. Le czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plutôt le fondateur de son empire. Charles XII, plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le prémier des héros de son tems ; mais il est mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La désolation du nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du Roi de Dannemarck, & du Roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de ses Etats.
Le roi Charles, à l'âge de seize ans, 1700.
les vainquit tous trois. Il fut la terreur du nord, & passa déjà pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encore toute leur éducation. Il fut neuf ans le Roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'Europe ont eu une autre origine. Il s'agissait de recueillir les dépouilles du Roi d'Espagne, dont la mort s'approchait. Les puissances qui dévoraient déjà en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voïons souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans : sa femme, ses parens, des Prêtres, des officiers préposés pour recevoir les dernières volontés des mourans, l'assiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même degré ; tous deux petits-fils de Philippe III ; tous deux avaient épousé des filles de Philippe IV : ainsi *Monseigneur* fils du Roi, & Joseph Roi des Romains, fils de l'Empereur, étaient encore doublement au même degré. Le droit d'aînesse était dans la maison de France, puisque le Roi & Monseigneur avaient les aînées pour meres : mais la maison de l'Empereur comptait pour ses droits, prémièrement les rénonciations authentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'Espagne ; ensuite le nom d'Autriche ; le sang de Maximilien, dont Léopold &

Charles II descendaient; l'union presque toûjours constante des deux branches autrichiennes; la haine encore plus constante de ces deux branches contre les Bourbons; l'aversion que la nation espagnole avait alors pour la nation française; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le Conseil d'Espagne.

Non-seulement ces deux concurrens se craignaient mutuellement, mais ils avaient encore l'Europe à craindre. Les puissances, & sur tout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les Souverains, ne pouvaient souffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'Espagne, ou celle de l'Empire, ou celle de France. Guillaume, Roi d'Angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie Espagnole, & d'en donner la principale partie à un Prince qui ne serait ni du sang de Bourbon, ni du sang d'Autriche. Il y avait un jeune Prince de Baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold: une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'électeur de Baviére Maximilien, avait été mere de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jetta les ïeux,

Le Roi de France y consentit : il donnait à son fils *Monseigneur*, par ce partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuscoa, & beaucoup de villes. L'archiduc Charles devait avoir Milan. Tout le reste de la monarchie était abandonné à ce jeune Prince de Baviére, qui de long-tems ne serait à
11 Oct. 1698. craindre. La France, l'Angleterre & la Hollande firent ce traité. La France croïait gagner des Etats ; l'Angleterre & la Hollande croïaient affermir le repos de l'Europe : toute cette politique fut vaine. Le Roi moribond, apprenant qu'on déchirait sa monarchie de son vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour son successeur, ou l'Empereur, ou un fils de l'Empereur ; qu'il lui donnerait cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'Autriche lui dicteraient un testament. Il en
Nov. 1698. fit un en effet ; mais il déclara ce même Prince de Baviére unique héritier de tous ses Etats. La nation espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition : la paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encore aussi vaine que le

traité de partage : le Prince de Baviére, désigné Roi, mourut à Bruxelles. Févr. 1699.

On accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'Autriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencerent les intrigues à la Cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haie, & à Rome.

Louis XIV, le roi Guillaume, & les Etats-généraux, disposerent encore une fois en idée de la monarchie espagnole : ils assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de l'Empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir. Mars 1700.

On donnait Milan au Duc de Lorraine ; & la Lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la France, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les Princes, pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le prémier : l'Europe fut encore trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'Empereur, à qui l'on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le Roi de France, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le Roi d'Eſpagne, qui ſe voïa
mourir à la fleur de ſon âge, voul
donner tous ſes Etats à l'archiduc Cha
les, neveu de ſa femme, ſecond fils c
l'empereur Léopold. Il n'oſait les lai
ſer au fils aîné ; tant le ſiſtême de l'
quilibre prévalait dans les eſprits,
tant il était ſûr que la crainte de vo
l'Eſpagne, les Indes, l'Empire, la Hor
grie, la Bohéme, la Lombardie, dar
les mêmes mains, armerait le reſte d
l'Europe. Il demandait que l'empereu
Léopold envoïât ſon ſecond fils Chai
les à Madrid, à la tête de dix mill
hommes : mais ni la France, ni l'An
gleterre, ni la Hollande, ni l'Italie
ne l'auraient alors ſouffert : toutes vou
laient le partage. L'Empereur ne vou
lait point envoïer ſon fils ſeul à la mer
ci du Conſeil d'Eſpagne, & ne pou
vait y faire paſſer dix mille hommes : i
voulait ſeulement faire marcher de
troupes en Italie, pour s'aſſûrer de cet
te partie des Etats de la monarchie au
trichienne-eſpagnole. Il arriva, pour l
plus important intérêt entre deux grand
Rois, ce qui arrive tous les jours entr
des particuliers pour des affaires légè
res : on diſputa : on s'aigrit : la fierté al
lemande révoltait la hauteur caſtillanne
La comteſſe de Perlipz, qui gouver-

nait la femme du Roi mourant, aliénait les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid ; & le Conseil de Vienne les éloignait encore davantage par ses hauteurs.

Le jeune Archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appellait toûjours les Espagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les Princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de Lérida, Ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le Conseil d'Autriche, que l'Archiduc n'en avait prononcées contre les Espagnols. " Les Ministres de Léopold, écrivait-il, ont „ l'esprit fait comme les cornes des „ chévres de mon païs, petit, dur & „ tortu. „ Cette lettre devint publique. L'Evêque de Lérida fut rappellé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols contre les Allemans.

Autant le parti autrichien révoltait la Cour de Madrid, autant le marquis depuis maréchal duc d'Harcourt Ambassadeur de France se conciliait tous les cœurs par la profusion de sa magnificence, par sa dextérité, & par le

grand art de plaire. Il fut le prémier qui fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation espagnole nourrissait contre la française depuis Ferdinand le catholique ; & sa prudence prépara les tems où la France & l'Espagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unis depuis Ferdinand *de couronne à couronne, de peuple à peuple, & d'homme à homme.* Il accoûtuma la Cour espagnole à aimer la maison de France, ses Ministres à ne plus s'effraïer des rénonciations de Marie-Thérèse & d'Anne d'Autriche, & Charles II lui-même à balancer entre sa propre maison & celle de Bourbon. Il fut ainsi le prémier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement & dans les esprits : cependant ce changement était encore éloigné.

L'Empereur priait, menaçait. Le Roi de France représentait ses droits, mais sans oser demander pour un de ses petits-fils la succession entière.

On ne savait encore quel parti prendre dans le Conseil de Madrid ; & Charles II approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur Léopold piqué rappella son Ambassadeur le comte de Harac : mais bientôt après il le renvoïa à Madrid, & les espérances

en faveur de la maiſon d'Autriche ſe rétablirent. Le Roi d'Eſpagne écrivit à l'Empereur, qu'il choiſirait l'Archiduc pour ſon ſucceſſeur. Alors le Roi de France, menaçant à ſon tour, aſſembla une armée vers les frontières d'Eſpagne, & ce même marquis d'Harcourt fut rappellé de ſon ambaſſade pour commander cette armée: il ne reſta à Madrid que le Secrétaire de l'ambaſſade, qui fut chargé des affaires. Ainſi le Roi moribond menacé tour à tour par ceux qui prétendaient à ſa ſucceſſion, voïant que le jour de ſa mort ſerait celui de la guerre, que ſes Etats allaient être déchirés, tendait à ſa fin ſans conſolation, ſans réſolution, & au milieu des inquiétudes.

Dans cette criſe violente, le cardinal Portocarrero, Archevêque de Tolède, le comte de Monterey, & d'autres Grands d'Eſpagne, voulurent ſauver la patrie: ils ſe réünirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans leurs eſprits la raiſon d'Etat, & ſervit la Cour de France ſans qu'elle le ſût. Ils perſuaderent à Charles II de préférer un petit-fils de Louis XIV à un Prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéan-

tir les rénonciations ſolemnelles de la mere & de la femme de Louis XIV à la couronne d'Eſpagne, puiſqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs deſcendans de réünir ſous leur domination les deux roïaumes, & qu'on ne choiſiſſait point un aîné : c'était en même tems rendre juſtice aux droits du ſang : c'était conſerver la monarchie eſpagnole ſans partage. Le Roi ſcrupuleux, fit conſulter des Théologiens, qui furent de l'avis de ſon Conſeil : enſuite tout malade qu'il était, il écrivit de ſa main au pape Innocent XII, & lui fit la même conſultation. Le Pape qui croïait voir dans l'affaibliſſement de la maiſon d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au Roi : " que „ les loix d'Eſpagne & le bien de la „ chrétienté exigeaient de lui qu'il don„ nât la préférence à la maiſon de „ France. „ La lettre du Pape était du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conſcience d'un Souverain, comme une affaire d'Etat, tandis que le Roi d'Eſpagne faiſait de cette grande affaire d'Etat, un cas de conſcience.

Louis XIV en fut informé : c'eſt toute la part que le cabinet de Verſailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'Ambaſſadeur à Madrid ; &

le maréchal d'Harcourt avait été rappellé depuis six mois de cette Cour, parce que le traité de partage, que la France voulait soûtenir par les armes, n'y rendait plus son ministère agréable. Il n'y avait plus à Madrid qu'un Secrétaire de l'ambassade du Maréchal, chargé des affaires. On le qualifie d'Envoïé dans tous les journaux du tems & dans les histoires qui en sont les copies : mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on se donne.

Toute l'Europe a pensé que le testament de Charles II avait été dicté à Versailles. Le Roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son roïaume, les vœux de ses sujets, & même leurs craintes : car le Roi de France faisait avancer des troupes sur la frontière ; c'était même le maréchal d'Harcourt qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérerent cette révolution. Charles d'Autriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de France, languit encore un mois, & acheva enfin, à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le thrône. 1 Octobre 1700.
Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connaître l'esprit humain, de dire que

quelques mois avant sa mort, ce Monarque fit ouvrir à l'Escurial les tombeaux de son pere, de sa mere & de sa prémière femme, Marie-Louise d'Orléans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement. * Il baisa ce qui restait de ces cadavres; soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens Rois d'Espagne; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux horreurs de la mort; soit qu'une secrette superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harac, Ambassadeur de l'Empereur, se flattait encore que l'Archiduc était reconnu successeur. Il attendit longtems l'issuë du grand Conseil qui se tint immédiatement après la mort du Roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts: l'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi, quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant: *Vengo ad despedir me de la casa de Austria: Je viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

Ainsi, après deux cens ans de guerres & de négociations pour quelques frontières des Etats espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la monarchie

* Voïez le chapitre des anecdotes.

entière,

entière sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eu l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de Ministres & d'Historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toûjours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des Ministres espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques, & des erreurs populaires : le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangères en France, a rendu un témoignage authentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de sa main. Mais le Roi d'Espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un Roi si long-tems son ennemi, pensait toûjours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, n'était appellé à la succession d'Espagne, que parce qu'il ne devait pas espérer celle de France; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de Louis XIV, rappellait l'archiduc Charles, (depuis l'empereur Charles VI) portait expressément que l'Empire & l'Espagne ne seraient jamais réünis sous un même Souverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encore au traité de partage, qui était un gain pour la France : il pouvait accepter le testament, qui était un avantage pour sa maison. Il est certain que la matière fut mise en délibération dans un Conseil extraordinaire. Le chancelier de Pontchartrain & le duc de Beauvilliers furent d'avis de s'en tenir au traité : ils voïaient les dangers d'une nouvelle guerre à soûtenir. Louis les voïait aussi ; mais il était accoûtumé à ne les pas craindre. Il accepta le testament ; & rencontrant, au sortir du Conseil, les princesses de Conti avec madame la Duchesse : *eh bien,* leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous ?* Puis sans attendre leur réponse : *quelque parti que je prenne*, ajoûta-t-il, *je sais bien que je serai blâmé.*

Les actions des Rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toûjours tant de critiques, que le Roi d'Angleterre lui-même essuïa des reproches dans son Parlement, & ses Ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les Anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV qui le rompait.

L'Europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'Espagne soumise à la France, dont elle avait été trois cens ans la rivale. Louis XIV semblait le Monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre : il se voïait, à soixante-deux ans, entouré d'une nombreuse postérité : un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'Espagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les païs-bas. L'Empereur n'osait encore que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante-deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son Parlement, pour faire la guerre ; & Louis avait fait passer de l'argent en Angleterre, avec lequel il espérait disposer de plusieurs voix de ce Parlement. Guillaume & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Philippe V, comme au Roi légitime d'Espagne. Louis XIV était assûré de l'Electeur de Baviére, pere du jeune Prince qui était mort désigné Roi : cet Electeur, Gouverneur des païs-bas au nom du dernier roi Charles II, assûrait tout d'un coup à Philippe V la possession de la Flandre, & ouvrait

Février 1701.

dans ſon électorat le chemin de Vienne aux armées françaiſes, en cas que l'Empereur osât faire la guerre. L'Electeur de Cologne, frere de l'Electeur de Baviére, était auſſi intimément lié à la France que ſon frere; & ces deux Princes ſemblaient avoir raiſon, le parti de la maiſon de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le Duc de Savoie, déjà beau-pere du Duc de Bourgogne, allait l'être encore du Roi d'Eſpagne; il devait commander les armées françaiſes en Italie: on ne s'attendait pas que le pere de la Ducheſſe de Bourgogne & de la Reine d'Eſpagne, dût jamais faire la guerre à ſes deux gendres.

Le Duc de Mantouë, vendu à la France par ſon Miniſtre, ſe vendit auſſi lui-même, & reçut garniſon françaiſe dans Mantouë. Le Milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV ſans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Eſpagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Liſbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paraiſſait être aux Bourbons. Le Roi était ſi fier de ſa proſpérité, qu'en parlant au Duc de la Rochefoucault au ſujet des propoſitions que l'Empereur lui faiſait alors, il ſe ſervit de ces termes: *vous les trouverez encore plus inſolentes qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande: il mit encore le Dannemarck dans ses intérêts: enfin il signa à la Haie la ligue déjà tramée contre la maison de France. Mais le Roi s'en étonna peu; & comptant sur les divisions que son argent devait jetter dans le Parlement anglais, & plus encore sur les forces réünies de la France & de l'Espagne, il sembla mépriser ses ennemis. Sept. 1701.

Jacques mourut alors à Saint-Germain. Louis pouvait accorder ce qui paraissait être de la bienséance & de la politique, en ne se hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, après avoir reconnu Guillaume par le traité de Riswick. Un pur sentiment de générosité le porta d'abord à donner au fils du roi Jacques la consolation d'un honneur & d'un titre que son malheureux pere avait eu jusqu'à sa mort, & que ce traité de Riswick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du Conseil furent d'une opinion contraire. Le Duc de Beauvilliers sur tout fit voir avec une éloquence forte tous les fleaux de la guerre, qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuse: il était Gouverneur du Duc de Bourgogne, & pensait 16 Sept. 1701.

en tout comme le Précepteur de ce Prince, ce célébre Archevêque de Cambrai, si connu par ses maximes humaines de gouvernement, & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples sur la grandeur des Rois. Le marquis de Torci appuïa par des principes de politique ce que le Duc de Beauvilliers avait dit comme citoïen : il représenta qu'il ne convenait pas d'irriter la nation anglaise par une démarche précipitée. Louis se rendit à l'avis unanime de son Conseil ; & il fut résolu de ne point reconnaître le fils de Jacques II pour Roi. Le jour même Marie de Modéne, veuve de Jacques, vient parler à Louis XIV dans l'appartement de madame de Maintenon : elle le conjure en larmes de ne point faire à son fils, à elle, à la mémoire d'un Roi qu'il a protégé, l'outrage de refuser un titre, seul reste de tant de grandeurs : on a toûjours rendu à son fils les honneurs d'un prince de Galles : on le doit donc traiter en Roi après la mort de son pere : le roi Guillaume ne peut s'en plaindre, pourvu qu'on le laisse joüir de son usurpation. Elle fortifie ces raisons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV : qu'il reconnaisse ou non le fils de Jacques II, les Anglais ne prendront pas moins parti contre la France, & il aura seulement

la douleur d'avoir ſacrifié la grandeur de ſes ſentimens à des ménagemens inutiles. Ces repréſentations & ces larmes furent appuïées par madame de Maintenon. Le Roi revint à ſon prémier ſentiment, & à la gloire de ſoûtenir autant qu'il pouvait des Rois opprimés : enfin Jacques III fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté dans le Conſeil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le marquis de Torci a fait ſouvent l'aveu de cette anecdote ſingulière. Il ne l'a pas inſérée dans ſes mémoires manuſcrits, parce qu'il penſait (diſait-il) qu'il n'était pas honorable à ſon maître que deux femmes lui euſſent fait changer une réſolution priſe dans ſon Conſeil. Quelques Anglais m'ont dit que peut-être ſans cette démarche le Parlement anglais n'eût point pris de parti entre les maiſons de Bourbon & d'Autriche ; mais que reconnaître ainſi pour leur Roi un Prince proſcrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un deſpotiſme qu'on voulait exercer dans l'Europe. Cet eſprit de liberté qui régnait en Angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV, diſpoſa la nation à donner tous les ſubſides que demandait Guillaume.

Il paraît plus vraiſemblable que l'Angleterre ſe ſerait toûjours déclarée contre

Louis XIV, quand même il eût refusé le vain titre de Roi au fils de Jacques II : la monarchie d'Espagne entre les mains de son petit-fils, semblait devoir armer nécessairement contre lui les puissances maritimes : quelques membres du Parlement gagnés, n'auraient pas arrêté le torrent de la nation. C'est un problême à résoudre, si madame de Maintenon ne pensa pas mieux que tout le Conseil, & si Louis XIV n'eut pas raison de laisser agir la hauteur & la sensibilité de son ame.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toûjours été le païs le plus cher à l'ambition des Empereurs : c'était celui où ses armes pouvaient le plus aisément pénétrer par le Tirol & par l'Etat de Venise ; car Venise, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maison d'Autriche que pour celle de France : obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux troupes allemandes, elle accomplissait ces traités sans peine.

L'Empereur, pour attaquer Louis XIV du côté de l'Allemagne, attendait que le corps germanique se fût ébranlé en sa faveur. Il avait des intelligences & un parti en Espagne : mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclorre, si l'un des fils de l'Empereur ne se présentait pour

les recueillir ; & ce fils de l'Empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs : son esprit, plus agissant que jamais dans un corps sans force & presque sans vie, remuait tout, moins pour servir la maison d'Autriche, que pour abbaisser Louis XIV.

Il devait au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées : la mort le prévint dans ce dessein. Une chûte de cheval acheva de déranger ses organes affaiblis ; une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des Prêtres anglais, qui étaient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude que celle que lui donnaient les affaires de l'Europe. 19 Mars 1702.

Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire ; & d'un Général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toûjours mesuré dans sa conduite, & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu : on l'appellait, comme on sait, le Stadhouder des Anglais, & le Roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, & n'en parlait aucune avec agrément, aïant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Il affectait de fuir les

éloges & les flateries, peut-être parce que Louis XIV semblait trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre que celle du Monarque français. Ceux qui estiment plus l'avantage d'avoir acquis un roïaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné despotiquement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un Général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la Religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs d'une Cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur, avec laquelle des Ministres & des Généraux ont ajoûté des provinces à la France sur un ordre de leur Roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un seul Etat résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un Roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-pere; enfin ceux qui admirent davantage le protecteur que le per-

fécuteur du roi Jacques ; ceux-là donneront à Louis XIV la préférence

A Guillaume III fuccéda la princeffe Anne, fille du roi Jacques & de la fille d'Hide Avocat devenu Chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle était mariée au Prince de Dannemarck, qui ne fut que fon prémier fujet. Dès qu'elle fut fur le thrône, elle entra dans toutes les mefures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui : ces mefures étaient les vœux de la nation. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglément fes peuples dans toutes fes vûës ; mais à Londres un Roi doit entrer dans celles de fon peuple.

Ces difpofitions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il fe pouvait, fur le thrône d'Efpagne l'archiduc Charles, fils de l'Empereur, ou du moins pour réfifter aux Bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les fiécles. La Hollande devait pour fa part entretenir cent deux mille hommes de troupes, foit dans les garnifons, foit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vafte monarchie efpagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de Marchands, prefque toute fubjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'Efpagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou, & du

Mexique. L'Angleterre promettait quarante mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis: l'Angleterre au contraire donna cinquante mille hommes dans la seconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontières de France, en Espagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & sur ses flottes, deux cens vingt mille soldats & matelots combattans; dépense presqu'incroïable pour qui considérera que l'Angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoïé; mais dépense vraisemblable aux ïeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglais ont porté toûjours le plus grand fardeau de cette alliance: les Hollandais ont insensiblement diminué le leur; car après tout, la république des Etats-généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce; & l'Angleterre est un païs fertile, rempli de Négocians & de guerriers.

L'Empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de l'Empire & des alliés, qu'il espérait détacher de la maison de Bourbon: & cependant le petit-fils de Louis XIV régnait déjà paisiblement dans Madrid;

& Louis au commencement du ſiécle était au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire. Maix ceux qui pénétraient dans les reſſorts des Cours de l'Europe, & ſur tout dans celle de France, commençaient à craindre quelques revers. L'Eſpagne affaiblie ſous les derniers Rois du ſang de Charles-quint, l'était encore davantage dans les prémiers jours du régne d'un Bourbon. La maiſon d'Autriche avait des partiſans dans plus d'une province de cette monarchie. La Catalogne ſemblait prête à ſecouer le nouveau joug, & à ſe donner à l'archiduc Charles. Il était impoſſible que le Portugal ne ſe rangeât tôt ou tard du côté de la maiſon d'Autriche : ſon intérêt viſible était de nourrir chez les Eſpagnols, ſes ennemis naturels, une guerre civile, dont Liſbonne ne pouvait que profiter. Le Duc de Savoie, à peine beau-pere du nouveau Roi d'Eſpagne, & lié aux Bourbons par le ſang & par les traités, paraiſſait déjà mécontent de ſes gendres : cinquante mille écus par mois pouſſés depuis juſqu'à deux cens mille francs, ne paraiſſaient pas un avantage aſſez grand pour le retenir dans leur parti : il lui fallait au moins le Montferrat-Mantouan, & une partie du Milanais. Les hauteurs qu'il eſſuïait des Généraux français & du miniſtère de Verſailles, lui faiſaient craindre avec raiſon d'être bientôt compté pour

rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses Etats de tous côtés. Il avait déjà quitté brusquement le parti de l'Empire pour la France: il était vraisemblable qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacherait à la prémière occasion. Quant à la Cour de Louis XIV & à son roïaume, les esprits fins y appercevaient déjà un changement, que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le Roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes; il voïait les choses dans un trop grand éloignement, avec des ïeux moins appliqués, & fascinés par une longue prospérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit nécessaires pour soûtenir la gloire d'un Etat. Elle contribua à faire donner le ministère des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que Ministre, & qui avait plu au Roi par la modestie de sa conduite lorsqu'il était chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine soûtenus. Le Roi comptant sur sa propre expérience, croïait pouvoir diriger heureusement ses

Ministres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques : *J'ai perdu un bon Ministre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit Barbesieux pour succéder à Louvois dans le ministère de la guerre : *J'ai formé votre pere*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à peu près autant à Chamillard. Un Roi qui avait travaillé si longtems & si heureusement, semblait avoir droit de parler ainsi.

A l'égard des Généraux qu'il emploïait, ils étaient souvent gênés par des ordres précis, comme des Ambassadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de Madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le Général voulait faire quelque grande entreprise, il fallait souvent qu'il en demandât la permission par un courrier, qui trouvait à son retour, ou l'occasion manquée, ou le Général battu.

Les dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministère de Chamillard. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presqu'au sortir de l'enfance ; tandis que chez les ennemis un régiment était le prix de vingt ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible dans plus d'une occasion, où un Colonel

expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de Chevaliers de ſaint Louis, récompenſe inventée par le Roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des Officiers, ſe vendirent dès le commencement du miniſtère de Chamillard : on les achetait cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La diſcipline militaire, l'ame du ſervice, ſi rigidement ſoûtenuë par Louvois, tomba dans un relâchement funeſte : ni le nombre des ſoldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des Officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les Commiſſaires, & l'inattention du Miniſtre, produiſaient ce deſordre. De-là naiſſait un inconvénient qui devait, toutes choſes égales d'ailleurs, faire perdre néceſſairement des batailles; car pour avoir un front auſſi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'oppoſer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magaſins ne furent plus, ni aſſez grands, ni aſſez tôt prêts : les armes ne furent plus d'une aſſez bonne trempe. Ceux donc qui voïaient ces défauts du gouvernement, & qui ſavaient à quels Généraux la France aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des prémiers avantages, qui promettaient à la France de plus grandes proſpérités que jamais.

Fin du Tome prémier.


BIBL